

Université de Montréal

L'impact du loisir sur l'intégration sociale des minorités ethniques à Montréal : le cas  
des nouveaux arrivants originaires du Pérou

par

Juan Carlos Murrugarra Cerna

Département de sociologie  
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures  
En vue de l'obtention du grade de Maître ès Sciences (M.Sc.) en Sociologie

Décembre 2010

© Juan Carlos Murrugarra Cerna, 2010

Université de Montréal  
Facultés des études supérieures

Ce mémoire intitulé  
L'impact du loisir sur l'intégration sociale des minorités ethniques à Montréal : le cas  
des nouveaux arrivants originaires du Pérou

présenté par  
Juan Carlos Murrugarra Cerna

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Jacques Hamel  
président-rapporteur  
Valérie Amiraux  
directrice de recherche  
Stéphane Moulin  
membre du jury

## RÉSUMÉ

L'immigration au Québec se caractérise depuis quelques années par une nouvelle dynamique. La présence d'immigrants socialement perçus comme « *minorités ethniques* », ou plus précisément comme « *minorités visibles* », est de plus en plus évidente, surtout dans des contextes urbains où la diversité ethnique est une donnée palpable au quotidien. Dans ce mémoire nous proposons de travailler sur l'impact du loisir défini comme un ensemble de pratiques culturelles, c'est-à-dire des pratiques de loisir enracinées dans l'habitus, à l'appui de l'analyse du processus d'intégration sociale d'un groupe d'immigrants péruviens nouvellement arrivés à Montréal.

Cette enquête cherche à explorer le rapport entre loisir et intégration, à partir d'un cadre théorique qui nous permet d'aborder le loisir comme un domaine particulièrement fécond sur le plan de la participation à la société d'accueil. Pour ce faire, nous avons privilégié une approche qualitative qui nous a aidé à « reconstruire » la trajectoire d'intégration de cinq nouveaux arrivants péruviens installés à Montréal depuis cinq ans ou moins.

L'analyse des données révèle que le processus d'intégration de ces migrants est difficile, en raison des épreuves de l'adaptation (l'acculturation) à la société hôte, et que les activités liées aux loisirs ont un impact positif sur ledit processus, en partie parce qu'elles jouent un rôle stratégique qui favorise l'adaptation et la participation. Ces activités illustrent aussi les modalités d'une incorporation dans certains domaines de la vie sociale (l'emploi, la vie culturelle, la socialisation amicale) qui permet de ne pas rompre totalement les liens avec la communauté d'origine.

Au quotidien, les loisirs permettent un rapprochement avec le groupe majoritaire et, plus largement, avec les autres groupes présents à Montréal : des liens d'amitié se

développent, des pratiques de sociabilité se déploient, la consommation de certains biens et services est stimulée, l'individu fait de nouvelles connaissances, etc.

Le lien entre communalisation ethnique et intégration permet alors de traverser différents espaces et groupes. Le plaisir reste par ailleurs le moteur des loisirs, c'est-à-dire que les activités choisies par les individus correspondent à leurs goûts, leurs intérêts, et que le loisir, en général, va de pair avec le plaisir. Ce lien favorise le déploiement de « réponses » spécifiques par nos interlocuteurs face aux problèmes d'adaptation, et la confirmation d'une sorte de sentiment d'intégration chez eux.

**Mots clés** : culture, temps libre, loisir, nouveaux arrivants, Péruviens, minorités ethniques, intégration.

## ABSTRACT

Immigration in Quebec has recently experienced a new trend. In fact, the arrival of immigrants socially perceived as "ethnic minorities", or more specifically as "visible minorities", has become increasingly evident, especially in the urban context where ethnic diversity is palpable every day. In this master's thesis, we focus on the impact of leisure defined as a set of cultural practices, that is to say leisure practices embedded in the "*habitus*," to support the analysis of the social integration of a group of Peruvian immigrants recently arrived in Montréal.

This investigation seeks to explore the relationship between leisure and integration. Utilizing a theoretical framework allowed us to approach leisure, as a field that encourages participation in the host society. To achieve this goal, we used a qualitative approach in order to "rebuild" the integration trajectory of five Peruvian newcomers who had settled in Montréal for five years or less.

The data analysis reveals that the integration process of these immigrants is difficult, since this process presents challenges of adaptation (acculturation) to the host society, and leisure activities have a positive impact on that process in part because they play a strategic role that promotes adaptation and participation. These activities also illustrate the modes of incorporation into some areas of social life (employment, cultural life, friendship and socialization), which does not completely break the ties to the community of origin.

In daily practice, leisure promotes the rapprochement with the majority group and more generally, with the other ethnic groups living in Montréal: the friendship develops, the practices of sociability are deployed, the consumption of some goods and services is stimulated, and the individual meet more people, etc.

The connection between ethnic communalization and integration can allow the individual to enter different areas and groups. Moreover, pleasure is the engine of leisure, so this means that leisure activities chosen by these individuals match

their personal tastes and interests. This link facilitates the deployment of specific “responses” by these newcomers (coping responses), in order to face their problems of adaptation, and the confirmation of a sort of integration feeling among them.

**Key words:** culture, free time, leisure, newcomers, Peruvians, ethnic minorities, integration.

## TABLE DES MATIÈRES

|  |      |
|--|------|
| <b>RÉSUMÉ</b> .....  | ii   |
| <b>ABSTRACT</b> .....  | iv   |
| <b>LISTE DE MATRICES</b> .....   | viii |
| <b>REMERCIEMENTS</b> .....   | ix   |
| <b>INTRODUCTION</b> .....  | 1    |
| <b>CHAPITRE 1 : CONTEXTE THÉORIQUE</b> .....   | 6    |
| 1.1 Position du problème.....  | 6    |
| 1.2 Revue de littérature.....  | 8    |
| 1.3 Cadre théorique.....   | 20   |
| <b>CHAPITRE 2 : DONNÉES ET MÉTHODOLOGIE</b> .....  | 24   |
| 2.1 La méthode.....  | 24   |
| 2.2 Les répondants.....  | 26   |
| 2.3 Profils des répondants.....  | 27   |
| <b>CHAPITRE 3 : MISE EN CONTEXTE : PARCOURS MIGRATOIRE ET<br/>TRAJECTOIRE D'INTÉGRATION DES RÉPONDANTS</b> ..... | 32   |
| 3.1 Parcours migratoire et trajectoire d'intégration.....  | 32   |
| 3.1.1 Motifs du départ: quitter son pays d'origine.....  | 32   |
| 3.1.2 Réseaux de soutien avant le voyage.....  | 34   |
| 3.1.3 Le réseautage durant les premiers mois au Québec.....  | 36   |
| 3.1.4 Quelques démarches et impressions pendant les premiers<br>mois au Québec.....                              | 39   |
| 3.1.5 La francisation.....   | 41   |
| 3.1.6 Le premier emploi.....   | 42   |
| 3.1.7 Entraves et moyens pour se trouver un emploi.....  | 43   |
| 3.1.8 Perception autour de l'existence de la discrimination au<br>Québec.....                                    | 44   |
| 3.1.9 La maîtrise du français.....   | 48   |
| 3.1.10 Situation par rapport à l'anglais.....  | 49   |
| 3.2 Le sentiment d'appartenance à la société d'accueil.....  | 50   |
| 3.3 Quitter le Québec : un choix non méprisable pour quelques-<br>uns.....                                       | 53   |
| <b>CHAPITRE 4 : ANALYSE DES PRATIQUES DE LOISIR</b> .....  | 55   |
| 4.1 État de la recherche.....  | 55   |
| 4.2 L'organisation du temps.....   | 62   |
| 4.3 Loisirs dans le pays d'origine.....  | 63   |
| 4.4 Loisirs dans le pays d'accueil.....  | 64   |
| 4.5 Loisirs et intégration.....  | 67   |
| 4.5.1 Le loisir et la communalisation ethnique.....  | 71   |
| 4.5.2 Perception de l'impact du loisir sur l'intégration.....  | 73   |

|  |     |
|--|-----|
| 4.5.3 Réseautage et loisir.....  | 76  |
| 4.5.4 Loisir et travail : des contextes qui permettent de connaître<br>le nouveau contexte de vie..... | 78  |
| 4.5.5 Loisir : une façon d'apprendre des habitudes culturelles<br>québécoises.....                     | 79  |
| 4.6 Des sentiments dans un contexte de loisir.....   | 80  |
| 4.6.1 L'origine des amis.....  | 80  |
| 4.6.2 Différentiation à l'intérieur du groupe de Péruviens.....  | 81  |
| 4.6.3 Loisir et rapprochement d'autres groupes.....  | 82  |
| 4.6.4 Fêtes et spectacles culturels québécois.....   | 83  |
| 4.7 Synthèse.....  | 85  |
| <b>CONCLUSION</b> .....  | 94  |
| L'impact du loisir sur l'intégration des minorités ethniques.....                                      | 94  |
| La stratégie d'intégration.....  | 95  |
| Le sentiment d'intégration et le loisir.....   | 97  |
| L'intégration chez les minorités.....  | 99  |
| <b>BIBLIOGRAPHIE</b> .....   | 102 |
| <b>ANNEXE</b> .....  | 106 |

**LISTE DES MATRICES**

|   |    |
|---|----|
| <b>Matrice 1</b> : Profil des répondants .....  | 57 |
| <b>Matrice 2</b> : Les activités de loisir : classification et signification selon les<br>répondants..... | 91 |

## Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier Mme Valérie Amiriaux, ma directrice de recherche, pour sa confiance, sa patience et ses conseils.

Je remercie les cinq Péruviens qui ont très gentiment accepté de participer à ma recherche. Merci de m'avoir donné votre temps et votre opinion.

Je tiens aussi à remercier tous ceux qui m'ont aidé dans mes démarches; M. Jacques Houchard ainsi que M. Julien qui m'ont aidé à la correction de mon mémoire.

Je veux enfin remercier le département de sociologie de l'Université de Montréal pour l'autonomie et l'indépendance.

## Introduction

L'immigration au Québec connaît aujourd'hui une importante diversification ethnique, notamment avec l'arrivée d'individus originaires de régions qui n'ont pas participé systématiquement jusqu'alors à l'immigration au Canada (Juteau, 1999; p. 161). On pense par exemple aux immigrants d'Amérique Latine, d'Afrique du Nord, des Caraïbes, de la Chine, etc. (Québec, 2008). Ces communautés viennent enrichir la diversité ethnique, surtout dans le contexte urbain québécois (Zunzunegui et al., 2006). Cette évolution sociodémographique est le résultat d'un processus historique au cours duquel les États Canadien et Québécois ont mis en œuvre des politiques d'immigration moins restrictives. Parmi les modifications les plus saillantes, on citera l'annulation de la « race » et de « l'origine nationale » comme critères de sélection, ce qui avait jusque-là largement favorisé l'arrivée des Européens (Juteau, 1999). Depuis les années 1960, le Canada a élargi sa définition de critères permettant l'immigration pour répondre notamment « *aux besoins d'ordre économique et social* » (Juteau, 1999; p. 70).

Face à cette diversification ethnique et culturelle dans une province majoritairement francophone et avec une population d'origine notamment européenne, l'intégration des minorités s'avère difficile. Plusieurs études conduites par Statistique Canada en 2006 révèlent que les minorités éprouvent des difficultés à l'égard de leur intégration dans divers domaines (dont l'emploi, l'éducation, la culture), ce qui toucherait principalement les personnes ayant une expérience d'immigration récente, c'est-à-dire ceux qui se sont établis au Canada depuis cinq ans ou moins (Canada).

Dans le contexte québécois, l'intégration des minorités est une question sensible. Nous définissons l'intégration comme un processus d'adaptation visant la participation à la société par le biais de l'emploi, l'éducation, la consommation, la

participation sociale, l'engagement civique, la vie communautaire, les loisirs, etc.<sup>1</sup> En outre, la notion d'intégration, telle que nous la travaillerons ici, s'articule à des marqueurs empiriques. Nous distinguons alors des critères objectifs (des facteurs structurels, par exemple le « déclassement<sup>2</sup> »), et des critères subjectifs (la perception, les représentations, le vécu, etc.).

Les études des universitaires et des agences publiques traitant de l'intégration des immigrants sont nombreuses. Ce thème a été largement abordé à propos de l'emploi (l'insertion sur le marché du travail) et de l'éducation (l'intégration par l'école). Dans ces travaux, la question du loisir comme facteur d'intégration socioculturelle chez les minorités reste encore peu explorée. Si l'on considère le loisir comme source de modèles de conduite qui « *peut imprimer un style à la vie quotidienne* » (Dumazedier, 1962; p. 85), celui-ci nous semble pourtant une variable pertinente pour comprendre la culture des individus (valeurs et normes). Ce cheminement nous permet également de tracer le lien existant entre le loisir et d'autres domaines de la vie quotidienne (travail, éducation, etc.), et notamment, de mesurer son utilité comme moteur de l'intégration, comme facteur de socialisation et de sociabilité<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Afin de construire notre propre définition de l'intégration, nous avons pris quelques éléments théoriques de la définition de cette notion telle que produite par le gouvernement du Québec (Québec, 1990), et élaborée par Richard Bourhis (Bourhis et al., 1998). Force est de préciser que nous avons enfin rédigé notre propre définition à la lumière des faits constatés sur le terrain, après avoir participé à un stage en milieu de travail dans un centre communautaire d'aide et de liaison pour immigrants à Montréal durant l'été 2008.

<sup>2</sup> Ici nous utilisons la définition du « déclassement » que Mustapha Belbah propose dans l'analyse qu'il fait du processus migratoire des immigrants en France. Selon lui, il s'agit d'un processus où les structures et les institutions d'une société placent et déplacent les individus en fonction d'un ordre hiérarchique, d'un système méritocratique, de procédés de sélection, etc. Ceci concerne les rapports sociaux et les enjeux qui configurent « l'échelle sociale des positions » (Belbah, 1999). Il peut donc agir tant au plan matériel que symbolique : « *le déclassement social. Celui-ci étant le résultat des jeux d'une mobilité sociale verticale qui différencie les individus en fonction de leur valeur, qui les dote de valeur et qui est en même temps différemment perçue par eux. Cette mobilité peut être aussi bien ascendante que descendante, admise ou rejetée par ceux qu'elle concerne et qu'elle oppose dans des luttes de positions, de pouvoir et de prestige* » (Belbah, 1999; p. 23).

<sup>3</sup> Les concepts de socialisation et de sociabilité sont étroitement liés sans être exactement similaires. Nous entendons par sociabilité l'habileté développée par l'individu à établir des rapports sociaux avec une ou plusieurs personnes dans un contexte donné (Riesman, 1964), tandis que le concept de

Nous nous intéressons à l'intégration sociale des minorités à partir des activités de loisir que nous concevons comme des pratiques culturelles. Nous insistons sur le contenu symbolique et culturel de ces pratiques, plus spécifiquement sur les normes, les valeurs, et les expériences passées déposées en chaque individu « *sous la forme de schèmes de perception, de pensée et d'action* » (Bourdieu et Dantier, 2004; p. 5) qui *parviennent à se reproduire sous la forme de « dispositions durables et transposables »* (Bourdieu et Dantier, 2004; p. 7). Bourdieu désigne ces *dispositions* comme des « *habitus* ». L'analyse du rapport de ces activités de loisir avec les conditions socioéconomiques, préjugés, etc., nous permet d'observer à quels besoins répond le loisir dans ce contexte. Notre étude se centre sur l'analyse de la situation du nouvel arrivant au sein de la société d'accueil, et de son processus d'intégration. Nous nous proposons alors de dégager certains points significatifs sur la portée du loisir sur le processus d'intégration des immigrants, notamment en ce qui a trait à l'adaptation, l'acculturation, la socialisation et la sociabilité. Dans cette démarche, nous nous engageons à analyser la façon dont se déroule l'apprentissage de nouvelles valeurs et normes culturelles, et l'évolution des « *dispositions culturelles* » de ces immigrants.

Ce mémoire propose donc d'observer, à partir de la théorie sur l'habitus et le loisir, comment le loisir constitue une sphère qui favorise l'adaptation et l'interaction sociale et, par conséquent, la participation à la société montréalaise. Concrètement, cette recherche tente de répondre à la question suivante : Les loisirs jouent-ils un rôle dans le processus d'intégration? De quelle façon? Et dans quels domaines? Notre étude de cas vise à identifier et à décrire les pratiques de loisir des

---

socialisation suppose la transmission culturelle en elle-même. La socialisation s'entend comme : « [...] *l'ensemble de processus par lesquels l'individu est construit – on dira aussi « formé », « modelé », « façonné », « fabriqué », « conditionné », – par la société globale et locale dans laquelle il vit, processus au cours desquels l'individu acquiert – « apprend », « intériorise », « incorpore », « intègre » – des façons de faire, de penser et d'être qui sont situées socialement [...] façon dont la société forme et transforme les individus [...]* » (Darmon et Singly, 2006; p. 6). La sociabilité vise l'interaction dans le respect des valeurs et normes censées être partagées par un groupe (Riesman, 1964).

personnes dites de « minorités visibles », et à analyser à quels besoins elles répondent.

Dans le cadre de cette analyse du rapport entre loisir et intégration, nous voulons illustrer cette dynamique en prenant un groupe répondant à la définition de « minorité visible » du gouvernement du Canada<sup>4</sup>, à laquelle adhère le gouvernement du Québec<sup>5</sup>. Nous avons ainsi identifié cinq immigrants péruviens de première génération installés au Québec, dont l'expérience migratoire est récente (pas plus de cinq ans au moment de l'entretien), concentrant donc notre analyse sur le contexte urbain montréalais. Le fait de choisir cinq cas et non pas un seul, nous permet d'approfondir l'analyse et de faire une « comparaison » de leurs dispositions.

La réponse à notre question de recherche pourrait permettre de mieux comprendre le rôle du loisir dans le processus d'intégration des minorités plus en plus nombreuses. Selon le Ministère de l'Immigration et Communautés Culturelles du Québec, les quinze principaux pays de naissance des immigrants admis entre 2003 et 2007 sont majoritairement non-européens. Bien que la France occupe la deuxième place dans cette liste, cette dynamique révèle que la plupart de ces nouveaux arrivants sont des personnes dont la langue maternelle n'est ni le français ni l'anglais<sup>6</sup> (Québec, 2008).

---

<sup>4</sup> Sur ce point, ajoutons que Statistique Canada ne fait que reprendre la définition contenue dans l'article 3 de la loi sur l'équité en matière d'emploi de 1995. Voici la définition du gouvernement : « Les minorités visibles correspondent à la définition que l'on trouve dans la Loi sur l'équité en matière d'emploi. Il s'agit de personnes, autres que les Autochtones, qui ne sont pas de race blanche ou qui n'ont pas la peau blanche. Il s'agit de Chinois, de Sud-Asiatiques, de Noirs, de Philippins, de Latino-Américains, d'Asiatiques du Sud-Est, d'Arabes, d'Asiatiques occidentaux, de Japonais, de Coréens et d'autres minorités visibles et de minorités visibles multiples » (Canada).

<sup>5</sup> Cette définition de « minorité visible » inclut les traits physiques, ethniques et culturels qui distinguent cette population des deux groupes majoritaires au Canada, les anglophones et les francophones (Juteau, 1999). Pour plus de détails voir : Juteau, D. (1999). *L'ethnicité et ses frontières*. Montréal: Presses de l'Université de Montréal.

<sup>6</sup> Par ordre d'importance à propos de la quantité d'immigrants provenant des principaux pays fournisseurs, nous trouvons les pays suivants : Algérie, France, Chine, Maroc, Roumanie, Colombie, Liban, Haïti, Inde, Mexique, Pakistan, Pérou, Philippines, République démocratique du Congo, Tunisie.

Nous regarderons plus spécifiquement le rapport entre la condition de migrant et les activités autour de l'acculturation, la socialisation, la sociabilité et la satisfaction plaisante qui va de pair avec l'amusement (subjectif et individuel), notamment à partir de l'étude du rôle du loisir dans le processus d'adaptation, ou plus généralement d'intégration. Notre analyse ne porte pas sur l'étude du temps consacré aux loisirs (la mesure en heures, minutes, secondes), nous nous penchons plutôt sur la « vocation » du loisir, son rapport avec la culture et son impact sur l'intégration sociale et culturelle des immigrants péruviens de première génération au Québec.

L'hypothèse de travail est la suivante : les pratiques culturelles de loisir encouragent l'interaction avec les autres membres composant une minorité ainsi que l'intégration sociale dans un sens large, car ces activités répondent à des besoins d'ordre cognitif, comportemental et d'amusement et, par ailleurs, favorisent le rapprochement avec d'autres communautés, et permettent aussi de transcender les clivages ethniques.

---

Il est à noter que dans certains pays ici mentionnés on parle le français, mais ce n'est pas la langue maternelle.

## **Chapitre 1 : Contexte théorique**

Dans ce chapitre, nous présenterons les grandes lignes de notre recherche. Nous traiterons tout d'abord de la position de notre problème de recherche et des variables à étudier. Nous exposerons ensuite la revue de la littérature concernant la notion de loisir et celle d'habitus. Enfin, nous présenterons l'approche théorique qui encadre cette étude.

Cette partie est structurée notamment autour des questions suivantes : Pourquoi nous avons choisi ce sujet? Quel est le problème que nous abordons?

### **1.1 Position du problème**

Comme nous l'avons dit plus haut, le rôle du loisir durant l'intégration reste un sujet encore peu exploré dans le contexte canadien et québécois. S'il existe des études à propos des activités culturelles de loisir chez la population locale, dont l'Enquête sociale générale sur l'emploi du temps de Statistique Canada est la plus complète<sup>7</sup>, elles intègrent rarement les variables du « pays d'origine », du « statut migratoire », et de « l'appartenance ethnique ». Le gouvernement ne fait pas cette nuance dans son approche. Par conséquent, nous n'avons pas eu accès à une base de données nous permettant d'analyser les pratiques de loisir de la population issue des « communautés culturelles », autrement dit les « minorités visibles ». Il nous semble donc justifié d'aborder cet objet à partir d'une méthode qualitative qui permet d'en avoir un premier aperçu pouvant dégager quelques points à propos des activités, des significations, de l'utilité, de la sensibilité et de la perception, par rapport aux loisirs, d'une collectivité de migrants concernés par l'intégration. Cette recherche n'a aucune ambition de représentativité ou d'exhaustivité.

---

<sup>7</sup> Il s'agit d'une enquête qui a débuté en 1985. Pour plus de détails sur cette enquête et ses différents cycles, aller au website de Statistique Canada : [www.statcan.gc.ca](http://www.statcan.gc.ca)

En général, ce travail met en lumière la signification de l'intégration pour ces nouveaux arrivants. Il s'agit d'une analyse des significations, à partir de laquelle la subjectivité des acteurs relativement à leurs pratiques de loisir est à l'étude, sans perdre de vue le lien avec le discours ethnique et la perception de l'intégration. En fait, « [...] *La seule analyse unilatérale du loisir en tant que variable dépendante, influencée par les variables lourdes d'une société, risquerait de laisser dans l'inconnu l'effet des valeurs du loisir sur le temps, l'espace, la culture vécue dans toutes les classes sociales [...]* » (Dumazedier, 1974; p. 14).

Notre cadre théorique nous permet d'aborder le loisir en tant qu'action, et de l'étudier vis-à-vis de la satisfaction imaginaire ou symbolique que celui-ci peut apporter à l'individu (source de plaisir), et son impact sur les processus d'intégration (stratégie d'adaptation, de défoulement, d'amusement, de compensation, etc.). Notre recherche se concentre sur les variables suivantes : loisir, intégration.

Comme nous l'expliquerons plus bas, la notion de loisir désigne un ensemble varié d'activités plaisantes qui se déroulent lors du temps libre, on citera par exemple pratiquer un sport, fréquenter des amis, aller au restaurant, aller au bar, aller en discothèque, aller à un concert de rock, etc. Nous parlerons de « stratégie » dans la mesure où les loisirs deviennent un moyen pour lequel les individus conçoivent leur adaptation et leur participation à la société. D'après la problématique que nous exposons dans ce mémoire, l'action de l'individu est orientée par ses stratégies pratiques, mais celles-ci sont déterminées par un système de dispositions génératrices (l'*habitus*) incorporé par socialisation qui, en l'occurrence, oriente la pratique et « *organise la perception et l'appréciation de toute expérience* » (Bourdieu, 2001; p. 154). Dans ces conditions, les loisirs sont des pratiques qui traduisent les dispositions socioculturelles apprises par l'individu au sein d'un milieu social donné. Il se peut que durant le processus d'intégration les immigrants incorporent à leur système de dispositions de nouvelles pratiques de loisir qui leur sont offerts par la société d'accueil.

Étudier le loisir chez les minorités est un cadre de référence qui nous permet de dégager quelques domaines peu explorés par les chercheurs ayant jusqu'ici travaillé le sujet de l'immigration et de l'intégration des nouveaux arrivants. Par exemple, à quel(s) besoin(s) répond-il durant l'intégration, l'organisation du temps libre, le contenu culturel dans la disposition des activités de loisir, l'appropriation d'espaces par le biais du loisir, les loisirs comme façon de socialisation et de sociabilité pouvant favoriser le rapprochement du groupe majoritaire (ainsi que d'autres groupes d'immigrants), l'appréhension de valeurs culturelles et le franchissement des contraintes cognitives (notamment l'empathie avec certains loisirs locaux, l'apprentissage et la mise en pratique de la langue).

## **1.2 Revue de littérature**

Dans son étude sur le loisir dans la ville d'Annecy en France, Dumazedier adopte une méthode nommée « la recherche des intérêts » afin d'explorer et de saisir les valeurs culturelles des répondants. Cette méthode peut être révélatrice de l'appartenance d'un individu à un milieu social donné, ce qui nous semble évident à l'égard de la condition d'immigrant (Dumazedier, 1966). Selon ses découvertes, le fait de répondre « je fais du sport » ne signifie pas que la personne fait vraiment du sport, mais ceci veut dire qu'il a un intérêt culturel et que faire du sport a une valeur positive pour la personne interrogée. D'ailleurs, une réponse négative est tout aussi utile vu qu'elle reflète les goûts, l'opinion d'un individu (Dumazedier, 1966; p. 37). L'intérêt pour le loisir révèle donc le système de valeurs de l'individu. Ceci est un point que nous prenons en compte dans notre recherche. Cependant, pour dévoiler le comportement objectif des répondants, il a fallu leur demander combien de temps et d'argent ils investissent dans leurs pratiques de loisir (Calvo et Menendez Vergara, 1985).

La valeur, la signification et la perception du loisir ne peuvent pas être déduites d'une simple observation de données statistiques. Tel que démontré par certains travaux ayant traité de cet objet, par exemple les recherches de Dumazedier (Dumazedier, 1962, 1966, 1974), il faut explorer le processus dans lequel s'inscrit l'analyse, en d'autres mots « *comprendre par interprétation* » le parcours et l'opinion des acteurs autour d'un ensemble de questions logiquement articulées par rapport à notre problématique de recherche, sans négliger l'emprise de la contrainte sur la vie quotidienne de nos répondants.

La notion d'*habitus* peut nous aider à expliquer pourquoi les activités de loisir sont en réalité des pratiques culturelles. Malgré ses limites et une « apparente » contradiction dans la définition étendue de cette notion chez Bourdieu, à condition de relever les aspects pertinents de ce concept et clarifier la manière dont nous entendons cette notion, cet outil peut nous aider à comprendre pourquoi ces immigrants manifestent des dispositions et des goûts pour certains loisirs :

« Les conditionnements associés à une classe particulière de conditions d'existence produisent des *habitus*, systèmes de *dispositions* durables et transposables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations qui peuvent être objectivement adaptées à leur but sans supposer la visée consciente de fins et la maîtrise expresse des opérations nécessaires pour les atteindre, objectivement « réglées » et « régulières » sans être en rien le produit de l'obéissance à des règles [...] » (Bourdieu et Dantier, 2004; p. 4)

« S'il n'est aucunement exclu que les réponses de l'*habitus* s'accompagnent d'un calcul stratégique tendant à réaliser sur le mode conscient l'opération que l'*habitus* réalise sur un autre mode, à savoir une estimation des chances supposant la transformation de l'effet passé en objectif escompté, il reste qu'elles se définissent d'abord, en dehors de tout calcul, par rapport à des *potentialités objectives*, immédiatement inscrites dans le présent, choses à faire ou à ne pas faire, à dire ou à ne pas dire, par rapport à un *à venir* probable qui, à l'opposé du futur comme « possibilité absolue » [...], projetée par le projet pur d'une « liberté négative », se propose avec une urgence et une prétention à exister excluant la délibération [...] » (Bourdieu et Dantier, 2004; p. 4-5)

« Produit de l'histoire, l'habitus produit des pratiques, individuelles et collectives, donc de l'histoire, conformément aux schèmes engendrés par l'histoire; il assure la présence active des expériences passées qui, déposées en chaque organisme sous la forme de schèmes de perception, de pensée et d'action, tendent, plus sûrement que toutes les règles formelles et toutes les normes explicites, à garantir la conformité des pratiques et leur constance à travers le temps. Passé qui survit dans l'actuel et qui tend à se perpétuer dans l'avenir en s'actualisant dans des pratiques structurées selon ses principes [...] » (Bourdieu et Dantier, 2004; p. 5)

« Principe générateur durablement monté d'improvisations réglées, l'habitus comme sens pratique opère la *réactivation* du sens objectivé dans les institutions: produit du travail d'inculcation et d'appropriation qui est nécessaire pour que ces produits de l'histoire collective que sont les structures objectives parviennent à se reproduire sous la forme des dispositions durables et ajustées qui sont la condition de leur fonctionnement, l'habitus, qui se constitue au cours d'une histoire particulière, imposant sa logique particulière à l'incorporation, et par qui les agents participent de l'histoire objectivée dans les institutions, est ce qui permet d'habiter les institutions, de se les approprier pratiquement, et par là de les maintenir en activité, en vie, en vigueur, de les arracher continûment à l'état de lettre morte, de langue morte, de faire revivre le sens qui s'y trouve déposé, mais en leur imposant les révisions et les transformations qui sont la contrepartie et la condition de la réactivation [...] » (Bourdieu et Dantier, 2004; p. 6-7).

D'après la définition de Bourdieu, l'habitus est l'ensemble de « *schèmes de perception, de pensée et d'action* » qui sont déposés en chaque individu résultant « *du travail d'éducation et de socialisation* » (Cuche, 2004; p. 81). L'habitus étant durable et transposable parvient à se reproduire sous la forme de dispositions observables. Ainsi, l'habitus est le principe générateur et organisateur de pratiques et de représentations. L'habitus en tant que « système de dispositions » influence donc tous les domaines de la vie quotidienne.

Si nous utilisons la notion d'habitus de Bourdieu sans critiquer les points faibles de sa définition, « *on est alors confronté à un pléonasme (habitus pratique : « sens pratique » pratique) et à une contradiction (habitus réflexif : pré-réflexivité réflexive)* » (Lahire, 2005; p. 253). Bourdieu construit sa notion d'habitus, jusqu'à un certain point, en opposition à l'idée « *d'une conscience consciente* » dans la pratique (l'action) (Lahire, 2005; p. 250). En admettant que les réponses de l'habitus puissent

être accompagnées d'un calcul stratégique, Bourdieu soulève une contradiction car toute stratégie est accompagnée d'un calcul rationnel de coûts et de bénéfices (Lahire, 2005).

L'habitus est ce qu'il appelle le « sens pratique » ou « maîtrise pratique ». Le « sens pratique » (Bourdieu, 1980b) est défini comme le « *rapport pratique à la pratique* », c'est-à-dire une action non réflexive (Lahire, 2005; p. 250). Ceci désigne des réponses non conscientes. Il s'agit d'une sorte de conciliation « *entre structures objectives (choses, institutions) et structures incorporées (dispositions, habitus)* » (Sapiro, 2004; p. 76) qui se produit au niveau de la trajectoire individuelle. Autrement dit, il s'agit de « *la capacité à adopter des conduites objectivement adaptées aux situations sans obéir mécaniquement à une règle* » (Sapiro, 2004; p. 76) et « *sans supposer de conscience claire* » (Sapiro, 2004; p. 75). L'habitus en tant que « *système de structures structurantes parce que structurées* » (Bourdieu, 1980b, 1994; Sapiro, 2004; p. 68) fonctionne donc comme une sorte de « *grammaire génératrice* » (Sapiro, 2004; p. 73) qui détermine la faculté d'improvisation et d'ajustement, « *tant sur le plan cognitif que corporel* » (Sapiro, 2004; p. 75), et permet d'engendrer un nombre infini de pensées, de perceptions et d'actions, pour répondre aux diverses situations dans la vie. L'habitus comme principe de l'action est un système de dispositions intériorisé dans le corps qui permet à l'individu d'orienter l'action pour s'adapter aux situations qu'il doit faire face dans l'espace social. En ce sens, les conduites sont orientées en relation à des fins, mais cette orientation est fondée sur des « savoirs pratiques » ou « schèmes » qui sont synthétisés dans l'habitus personnel. Ce corpus de connaissances n'est pas inné mais acquis par socialisation et il est plus ou moins commun à un groupe social ou à une classe déterminée (Sapiro, 2004). Suivant cette définition, ces schèmes, plus ou moins limités, propres à l'habitus, orientent l'action sous forme de dispositions. De cette manière, Bourdieu nous propose un cadre théorique qui situe l'habitus à l'origine de toute « stratégie ».

Une définition plus cohérente de l'habitus, à laquelle nous adhérons, précise que : « *La théorie de l'habitus admettrait [...] alors des variations sociales importantes du point de vue de l'importance relative des habitudes de réflexivité et de maîtrise symbolique dans les programmes de socialisation des différents acteurs d'une société* » (Lahire, 2005; p. 252-253). Nous reconnaissons que l'habitus en tant que « système de dispositions » suggère certaines orientations, mais nous considérons aussi que l'habitus s'articule à l'histoire de vie de l'individu. L'acteur subit des expériences variées, il incorpore des « *schèmes de perception, de pensée et d'action* » variés, ceux-ci étant susceptibles d'être déclenchés selon la situation vécue (Lahire, 2005). C'est cette dimension « conditionnelle » des dispositions de l'individu que nous voulons mettre en relief à partir de notre analyse du rôle des loisirs dans le processus d'intégration. Il sera alors nécessaire de prendre en considération « *quelles sont les conditions sociales pour que l'habitus (le sens pratique, la maîtrise pratique) soit le principe générateur des pratiques* » (Lahire, 2005; p. 246), et de considérer que les habitudes de réflexivité sont importantes pour certains individus (Lahire, 2005). Ainsi, nous considérons que les conditions matérielles et symboliques de l'existence déclenchent une disposition spécifique du « *stock de schèmes incorporés* » chez l'individu (Lahire, 2005).

L'habitus comme outil théorique de notre analyse ne se plie pas à la définition essentialiste de Bourdieu. Nous considérons plutôt que l'individu s'adapte à la situation dans laquelle il se trouve, c'est-à-dire qu'il s'oriente en adoptant des pratiques qui résultent d'une expérience de socialisation antérieure où on accorde une certaine importance à la réflexivité, à la conscience de soi (Lahire, 2005). En nous en tenant à une perspective empirique, « *l'acteur individuel est le produit de multiples opérations de plissements (ou d'intériorisation) et se caractérise donc par la multiplicité et la complexité des processus sociaux, des dimensions sociales, des logiques sociales, etc., qu'il a intériorisés* » (Lahire, 2005; p. 343-344). Autrement dit, l'individu synthétise le social dans sa forme incorporée, individualisée. Si nous

essayons ici de comprendre l'intérieur de l'individu, il faudra alors étudier systématiquement l'extérieur dans des contextes et des circonstances bien délimités (Lahire, 2005). Cette manière de réfléchir sur l'individu nous permet de mettre en relief la complexité de sa constitution comme acteur social, c'est-à-dire comme un être ayant vécu des expériences sociales hétérogènes et incorporé des « logiques variées » par socialisation, processus qui en réalité s'effectue tout au long de sa vie. Mais, ce sont justement ces opérations d'intériorisation « *qui font de chaque acteur à la fois un être relativement singulier et un être relativement analogue à de multiples autres* » (Lahire, 2005; p. 344). Cette nuance théorique de Bernard Lahire à propos de la « théorie des champs » de Bourdieu nous permet de tenir compte du fait que chez l'individu peut coexister une pluralité de schèmes d'action (habitus), même hétérogènes, qui sont mis en pratique selon les contextes, les situations. Lahire soutient que l'individu trouve dans le présent (la situation) des éléments déclencheurs du passé incorporé (des schèmes de perception, de pensée et d'action), ce qui peut être susceptible de pousser à l'action. Des dispositions spécifiques sont alors « déclenchées » en fonction de la situation rencontrée (Lahire, 2005).

Dans une certaine mesure, l'individu est l'artisan de son propre parcours. Il faut aussi tenir compte dans l'interprétation de l'action sociale tant du « système culturel » que des « modalités de structuration » (Pronovost, 1997; p. 110). Pour Pronovost « *les valeurs sociales et les significations du loisir* » se concrétisent dans diverses activités observables dans la vie quotidienne (l'auteur évoque : les pratiques de sociabilité, les vacances, les fêtes, les activités sportives) (Pronovost, 1997; p. 106).

La recherche que nous vous présentons dans ce mémoire aborde le loisir comme une sphère qui occupe une partie du temps quotidien non travaillé de nos répondants. En ce sens, nous cherchons à souligner que le loisir relève de « l'aménagement du temps chez l'individu ». L'approche du loisir comme champ

théorique emprunte différentes voies. À partir du XXème siècle, la problématique du loisir est traitée comme « *une réalité nouvelle qui naît du contexte des sociétés industrielles* » (Desrochers, 1982; p. 22), où le temps libre a été transformé en loisir, domaine de la vie quotidienne qui, par ses caractéristiques et sa nature, n'est plus comparé à l'oisiveté (Desrochers, 1982; p. 22). Contrairement aux sociétés préindustrielles, les activités de loisir sont normalement sécularisées et détachées de la tradition. Il y a plus de liberté pour choisir, même si les *déterminismes sociaux*, par exemple le travail, le revenu, le réseau social<sup>8</sup> de l'individu, la famille, etc., *s'exercent sur ce choix* (Dumazedier, 1974).

L'un des aspects de la définition du loisir part de l'idée d'une opposition avec celle de travail. Pour Dumazedier, cette polarisation est trompeuse puisque toute activité hors travail ne constitue pas un loisir : « *Le travail est plus que la négation de l'oisiveté, comme le loisir est plus que la négation du travail. Le loisir est encore la négation d'autres obligations : familiales, sociales, civiques, spirituelles [...]* » (Dumazedier, 1966; p. 9-10).

Un autre point controversé est celui de l'interprétation du loisir comme temps libre. À cet égard, temps libre et loisir ne doivent pas être interprétés comme s'ils étaient synonymes. Ainsi, bien que le loisir se déroule lors du temps libre, ou plus précisément, lors du temps libéré des obligations familiales, professionnelles, etc., la satisfaction plaisante par les activités de loisir ainsi que son caractère libérateur en font un domaine particulier de la vie quotidienne. Le loisir ne se confond pas avec le repos ou avec des activités de temps libre comme les soins personnels, le travail bénévole, les tâches ménagères, la satisfaction de besoins biologiques, etc. (Elias et Dunning, 1994). Le principal aspect du rapport entre le facteur temps et les loisirs est lié au fait que ces activités sont « libérées » de « *toute obligation* » (Dumazedier, 1962; p. 33) pour une période de temps déterminée. Le temps de travail et le temps

---

<sup>8</sup> Nous appelons réseau l'ensemble de relations « *d'un type spécifique (de collaboration, de soutien, de conseil, de contrôle ou d'influence)* » (Lazega, 1994; p. 293) entre un groupe d'acteurs (individus, institutions, familles, entreprises, etc.) (Degenne et Forsé, 1994).

libre sont bien distincts l'un de l'autre et, en conséquence, les activités se déroulent dans chacun de ces contextes. Par exemple, des activités de loisir comme le jeu ou la recherche d'information désintéressée (journaux, revues, etc.) deviennent des besoins de la culture populaire qui sont satisfaits justement lors du temps libre (Dumazedier, 1962).

Elias insiste sur le fait que le temps chez l'individu est encadré par le social. Tout le monde est concerné par la durée des tâches, soit le temps de travail, le temps d'études, le temps utilisé pour faire des repas, pour prendre soin des enfants, etc. (Elias, 1996). Sous ce rapport, le loisir se trouve inscrit dans l'organisation sociale du temps, c'est-à-dire que « l'aménagement du temps » est normalement réglé par les obligations que l'individu doit assumer à un moment donné de son parcours de vie (Marucchi-Foino, 2007). Par exemple, un individu qui a fini ses études normalement accordera la priorité au travail et réservera les week-ends pour les loisirs, etc.

Elias et Dunning proposent une typologie du « loisir » qui synthétise les principaux points que nous voulons mettre en relief à propos de cette notion :

« a) Activités purement ou essentiellement de sociabilité :

- (i) participer en tant qu'invité à des assemblées formelles comme les mariages, les enterrements ou les banquets; être invité à dîner chez son supérieur;
- (ii) participer à des « Gemeinschaften [communautés – N.d.T.] de loisir » relativement informelles, impliquant un niveau émotionnel amical ou ouvert, très supérieures à celui d'autres activités de temps libre et de travail, comme se retrouver au pub, à une réception, dans les réunions de famille ou celles où s'échangent des potins.

b) Activités « mimétiques » ou ludiques :

- (i) participer à des activités mimétiques fortement organisées (relativement) en tant que membre de l'organisation, c'est-à-dire dans un club de théâtre amateur, de cricket, de football. En pareil cas, on est au cœur des activités et des expériences mimétiques « dé-routinisantes » et « dé-contrôlantes » à travers une carapace de contrôles et de routines volontairement acceptés et partagés. La plupart des activités mimétiques de cette catégorie impliquent un degré de « dé-routinisation » et un affaiblissement des contraintes à travers des mouvements du corps et des membres, c'est-à-dire par la motilité;
- (ii) participer en tant que spectateur à des activités mimétiques très organisées sans faire partie de l'organisation elle-même, sans participer régulièrement à ses activités habituelles et, en conséquence, une dé-routinisation relativement minime à travers la motilité, comme regarder un match de football ou aller au théâtre;
- (iii) participer en tant qu'acteur à des activités mimétiques moins fortement organisées, comme la danse ou l'alpinisme.

c) Activités de loisir variées moins hautement spécialisées, souvent multifonctionnelles et ayant en grande partie un caractère dé-routinisant agréable, c'est-à-dire voyager pendant ses vacances, manger au restaurant pour changer, avoir des relations sexuelles dé-routinisantes, « faire la grasse matinée » le dimanche matin, se consacrer à des soins corporels non quotidiens comme les bains de soleil, se promener » (Elias et Dunning, 1994; p. 132-133).

En prenant le sport comme point de départ dans leur conceptualisation du loisir, Elias et Dunning le catégorisent comme une activité de loisir détentrice d'un caractère mimétique-ludique qui permet une « *libération contrôlée des émotions* », par opposition avec le contrôle plus strict des pulsions qui s'applique notamment dans la sphère du travail, de la vie publique, etc. Pour eux, le loisir est un phénomène qui appartient exclusivement aux sociétés ayant atteint un stade avancé du processus de civilisation, c'est-à-dire des sociétés où l'intériorisation de mécanismes d'autocontrainte imposés aux pulsions (notamment la violence) est diffusée grâce à la socialisation (Elias et Dunning, 1994). Le processus de civilisation se définit comme la modification de l'ensemble de la matrice sociale en ce qui a trait à l'équilibre entre, d'une part, « [...] *les pulsions naturelles, élémentaires, qui habitent une personne et, d'autre part, les modes de contrôle et de régulation de ces pulsions qui lui ont été enseignés* » (Elias, 1996; p. 165), notamment par la socialisation. Cela touche de près la sensibilité (façon de sentir) et l'action (façon d'agir), c'est-à-dire les habitudes et les mœurs d'une société. Elias et Dunning soulignent ainsi la différence entre les jeux traditionnels d'affrontement et le sport moderne. Ce dernier est assujéti à des règlements et au jugement d'un « *corps de légistes chargé de les fixer, de les modifier, ou de veiller à leur respect* » (Elias et Dunning, 1994; p. 17). Dans les sociétés contemporaines civilisées, « [...] *le sport, en son principe, n'a ni fonction rituelle, ni finalité festive; partant, il est censé annuler, et non reproduire, les différences qui traversent et organisent le monde social* » (Elias et Dunning, 1994; p. 13).

La réflexion d'Elias et Dunning rattache le sport au processus de civilisation pour rendre compte des transformations culturo-émotionnelle entre le monde

occidental du Moyen Âge et celui-ci du XX<sup>ème</sup> siècle. Admettons que l'affrontement corporel et la compétition soient présents dans le sport moderne, aussi bien que dans les jeux des sociétés plus anciennes, pourtant la particularité des sociétés occidentales hautement civilisées comporte la maîtrise de la violence (le relâchement contrôlé du contrôle émotionnel) et le respect de règlements (l'éthique) (Elias et Dunning, 1994). L'influence déterminante de la matrice sociale (habitus) est une caractéristique de ces sociétés où la contrainte devient un élément « naturel »<sup>9</sup> (Elias, 1996). Cette approche met l'accent sur le caractère paradoxal de l'action dans le sport et dans les loisirs en général, où on constate le relâchement contrôlé des émotions. Dans cette perspective, ce qu'on cherche dans les loisirs est une excitation agréable, mais cela a lieu dans des espaces physiques spécifiques (le stade, un auditorium, le théâtre, etc.) et durant un intervalle de temps limité (lors du temps libre), où on se libère des tensions de l'autocontrainte de la vie quotidienne pour exprimer spontanément des émotions, des sentiments, grâce à des activités qui encouragent cette attitude.

Ces activités (les loisirs) sont appelées par Elias et Dunning « *des activités mimétiques* » « dé-routinisantes » et « dé-contrôlantes » parce que les émotions qu'elles éveillent « *sont liées aux situations que l'on expérimente dans la vie réelle, et qu'elles sont seulement transposées dans une tonalité différente et mélangées à une sorte de délectation* » (Elias et Dunning, 1994; p. 107). Ces activités mimétiques

---

<sup>9</sup> En réfléchissant sur « le temps », Norbert Elias explique que toute caractéristique naturelle (des attributs innés) du comportement humain ou de la vie sociale en général, est forgée par les humains dans le but de donner un ordre par le biais d'un cadre de référence abstrait et « universel », ce qui est composé par un ensemble de notions réifiées et de mœurs contraignant la structure de la personnalité. Tout cela rend possible qu'une collectivité vaste fonctionne. Par exemple, c'est le cas des sociétés urbaines occidentales, où l'action est régulée par une sorte de système de référence que tout le monde partage et comprend, dont l'éthique et la division du temps nous semblent des éléments évidents. À propos de la signification sociale de l'horloge, Elias remarque comment une série de symboles numériques construits et régulés par le social, sert de moyen d'orientation et d'instrument de régulation de la conduite et de la sensibilité humaines. Cet instrument transmet un message qui est décodé par l'individu par ce corpus de connaissances qu'on apprend par la socialisation. Ainsi, « le temps » agit comme une contrainte sociale. Concrètement, le jour comme unité de temps est divisé en 24h. Dans nos sociétés, l'individu s'encadre à ce système de référence (Elias, 1996).

ne sont pas l'imitation exacte des situations de la vie réelle. Elles comportent ce caractère vu que celles-ci suscitent des émotions qu'on y expérimente, par exemple, la peur, la haine, la joie, la compassion, la jalousie, etc. Par sa nature le loisir peut donc encourager la participation à une activité et l'engagement volontaire envers une communauté donnée – « *Gemeinschaften* » (Elias et Dunning, 1994) – avec laquelle on partagera des attentes, des goûts, des mœurs, etc. Les loisirs peuvent contribuer à la construction de liens sociaux et cela dans des contextes divers.

Dans les sociétés occidentales industrialisées où le travail est une valeur fondamentale, « *les loisirs constituent l'unique sphère publique où l'on puisse prendre des décisions individuelles essentiellement en fonction de sa propre satisfaction [...]* » (Elias et Dunning, 1994; p. 124).

Le loisir fait partie du cosmos culturel des sociétés modernes, où la civilisation industrielle devient, de plus en plus, une civilisation dans laquelle le loisir est un besoin et la satisfaction de cette nécessité un désir (Dumazedier, 1962; Friedmann, 1964), parce que l'amusement est devenu une valeur sociale (Wolfenstein et Mead, 1955; Desrochers, 1982). Cette caractéristique se voit renforcée par les médias (la télé, la radio, les journaux, l'internet, le cinéma) et le message qu'on y transmet (Dumazedier, 1962).

Pour identifier les activités de loisir, Dumazedier suggère un cadre théorique qui enrichit la définition de cette notion. D'après lui, ces activités possèdent quatre caractéristiques : elles sont libératoires (des obligations primaires infligées par la famille, le travail, la religion, etc.), désintéressées (caractère gratuit et non engagé), hédonistiques (le choix du loisir guidé par la recherche de la joie et du plaisir) et personnelles (Dumazedier, 1966). Le loisir est essentiellement libération et plaisir, et ses fonctions se traduisent en trois catégories : « *le délassement (délivre de la fatigue), le divertissement (délivre de l'ennui), le développement de la personnalité (délivre des automatismes de la pensée et de l'action quotidienne)* » (Dumazedier,

1962; p. 27-28). À cet égard, il faudra prendre en considération la flexibilité de ces catégories, car elles sont fréquemment imbriquées les unes aux autres.

Elias et Dunning abordent cette libération et ce plaisir propres aux loisirs comme une excitation agréable où le besoin de libération de sentiments (sentir et agir) face à un stimulus extérieur excitant (le spectacle sportif, par exemple) serait quelque chose d'innée dans l'être humain et ce que nous maîtrisons dans la vie publique est « [...] le caractère primaire de l'état de sentiment que nous appelons émotion », évitant alors d'agir avec impulsivité et violence (Elias et Dunning, 1994; p. 150).

L'apport théorique d'Elias nous permet d'envisager l'habitus comme une sorte de contrainte sociale qui façonne la sensibilité et la manière d'agir chez l'individu, et en l'occurrence peut orienter le choix des activités de loisir et la conduite. Le point commun entre la conceptualisation d'Elias et celle de Bourdieu c'est que l'individu est toujours conditionné par les contraintes socioculturelles de son contexte social d'origine et celles du contexte dans lequel il se trouve à un moment donné dans son parcours de vie (l'univers social environnant); certainement l'individu apprend par sa propre expérience. Pourtant, le cadre théorique d'Elias rend plus explicite la dimension émotionnelle de l'habitus (le contrôle des émotions comme contrainte). De ce point de vue, il est possible d'associer à l'habitus – *défini par Bourdieu comme le générateur d'un sens pratique (système de dispositions)* – une charge affective dans l'action (Sanchez Garcia, 2008). Ces éléments théoriques peuvent nous aider à expliquer les activités de loisir comme des pratiques culturelles engendrées jusqu'à un certain point par l'habitus, ce qui nous permet d'ailleurs de souligner les déterminants socioculturels des habitudes et des pratiques. Nous faisons référence à des habitudes et des pratiques sociales qui font partie intégrante de l'habitus dès que celles-ci sont profondément enracinées dans l'individu.

### 1.3 Cadre théorique

En quoi l'habitus est activé dans les pratiques et en quoi aide-t-il à l'intégration? L'habitus nous renvoie à des « règles » et des compétences techniques et sociales qui permettent aux individus « *de s'orienter dans l'espace social qui est le leur et d'adopter des pratiques qui sont en accord avec leur appartenance sociale* » (Cuche, 2004; p. 80). Ceci fonctionne comme des repères qui permettent à l'individu de savoir quoi faire et de réagir de manière adéquate face à une situation quelconque, normalement d'une façon « non consciente », autrement dit une « *façon de faire* » qui n'exige pas une réflexion approfondie. À propos de nos répondants nous pouvons citer comme exemples : savoir quoi demander dans le restaurant péruvien parce qu'on connaît la gastronomie de son pays d'origine, participer à une conversation entre Péruviens avec fluidité parce qu'on comprend le langage péruvien, etc.

Comme nous le verrons plus tard, les activités de loisir de nos interviewés peuvent être expliquées par leurs habitudes culturelles et leurs mœurs sociales importées dans le pays d'accueil. Ces éléments en l'occurrence configurent un habitus, lequel est principalement construit par les expériences du passé déposées au sein du corps individuel sous forme de dispositions (Bourdieu, 2001; Lahire, 2004). Il s'agit d'un ensemble de « conditions » qui ont été intériorisées par socialisation. L'individu en tant qu'être social est toujours confronté aux exigences de son milieu auquel il participe par le biais de pratiques. En ce sens, la participation exige l'adaptation, c'est-à-dire l'acquisition de pratiques et de connaissances à travers un processus continu et évolutif dans lequel les significations, le symbolique et les émotions sont toujours présents. Les goûts en matière de loisirs seraient alors déterminés par les « conditions d'existence » de l'individu (habitus, âge, genre, milieu social, appartenance ethnique, etc.) (Bourdieu, 1980a; 2001; p. 86).

Dans une étude sur les activités de loisir chez les jeunes au Québec<sup>10</sup>, Pronovost met en évidence une certaine « ambigüité » inhérente à la pratique du loisir car on pourrait associer aux loisirs deux propriétés qui « s'opposent », un comportement intégrateur et un comportement déviant (par exemple, le refus du milieu scolaire) :

« Les comportements adoptés par un jeune s'articulent généralement en fonction de ses milieux de vie et de son identité [...] Les activités de loisir font partie de cet univers d'expériences et de comportements des jeunes. Elles s'y intègrent fortement. En dépit d'un nombre limité d'activités présentes dans l'enquête, l'ambigüité du loisir ressort assez nettement, en ce sens que la plupart peuvent être associées à des comportements intégrateurs ou déviant, selon le contexte et l'intensité de la pratique » (Pronovost, 2005; p. 169).

Dans le cas où ces activités favorisent l'intégration, cela veut dire que celles-ci permettent la participation et assurent l'expression de l'identité :

« [...] Activités physiques, plein air, pratiques culturelles ou scientifiques en amateur contribuent habituellement à une meilleure intégration des jeunes dans la société par le double rôle des comportements que nous avons signalé : permettre la participation des jeunes aux valeurs ambiantes et assurer l'expression de leurs propres valeurs dans la construction progressive de leur identité » (Pronovost, 2005; p. 170).

Le loisir est donc une sphère de la vie quotidienne qui intervient en parallèle à d'autres telles que le travail, la vie familiale, la religion, les études, la participation civique et la participation sociale (Busch, 1974). Il se manifeste d'ailleurs comme une expérience subjective par laquelle l'individu exprime avec « liberté » sa culture, ses habitudes, ses attentes, ses désirs, ses « pulsions » contrôlées, etc. Nous appellerons donc loisir, l'ensemble des activités mimétiques qu'on pratique durant le temps

---

<sup>10</sup> Pronovost a procédé à l'analyse secondaire de données de l'enquête de Santé Québec (Institut de la statistique du Québec), 1999, intitulée : Enquête sociale et de santé auprès des enfants et des adolescents québécois (ESSEA). Dans son analyse il n'étudie pas « *le même jeune à un âge différent mais plutôt trois groupes de jeunes distincts à trois âges différents : 9 ans, 13 ans et 16 ans* » (Pronovost, 2005; p. 161).

libre, en considérant qu'elles sont investies de signification par les protagonistes. Dans ce contexte, la recherche du plaisir et la libération donnent du sens aux loisirs, permettent de parvenir à une sorte de satisfaction symbolique par l'action et la consommation. Cette satisfaction en contexte de migration touche de près divers domaines, par exemple le soutien social (l'appui émotionnel, informationnel et matériel qu'on trouve grâce à l'accès à un réseau social), la revendication ethnique (identité, communalisation<sup>11</sup> et partage culturel ethnique<sup>12</sup>), les pratiques culturelles dans un sens large<sup>13</sup>, la détente, l'adaptation et la récréation.

Dans cette revue de la littérature nous avons essayé de mettre en relief les bienfaits des activités de loisir comme moyen d'adaptation, de défoulement,

---

<sup>11</sup> Nous considérons la notion de « communalisation » comme un élément crucial dans la formation du groupe ethnique. Cette notion est rattachée aux rapports sociaux qui aboutissent à la construction de l'identité et des frontières ethniques. En effet, d'après Weber, le concept de « groupe ethnique » est en lien avec celui de communalisation : « *Nous appellerons groupes ethniques, quand ils ne représentent pas des groupes de parentage, ces groupes humains qui nourrissent une croyance subjective à une communauté d'origine fondée sur des similitudes de l'habitus extérieur ou des mœurs, ou des deux, ou sur des souvenirs de la colonisation ou de la migration, de sorte que cette croyance devient importante pour la propagation de la communalisation, peu importe qu'une communauté de sang existe ou non objectivement* » (Weber, 1995; p. 416).

Dans cette définition, les traditions, l'habitus, les coutumes, les croyances, les usages sociaux (par exemple, le langage), ont tous une grande importance dans la conformation d'une communauté ethnique. La communalisation est une sorte de relation sociale particulièrement décisive dans la configuration et la préservation de la communauté ethnicisée. Nous y observons un rapport social où les membres manifestent une disposition à la fraternisation. Il s'agit alors d'un processus par lequel l'individu développe un sentiment d'appartenance basé sur les similitudes de l'habitus extérieur et des mœurs avec les individus d'un groupe spécifique, ce qui alimente la croyance subjective d'appartenance à une communauté (Weber, 1995). Évidemment, la notion de communalisation nous renvoie à un contexte relationnel. Sur ce point, autant que les similitudes, les *différences extérieurement reconnaissables* sont également importantes pour réussir à concrétiser la communalisation (Weber, 1995; p. 418), ce qui finalement favorise la délimitation des frontières ethniques. Bref, la communalisation concerne la « représentation » d'une communauté et la « participation » d'une collectivité d'individus dans cette communauté. Cette participation est motivée par le partage culturel dans un sens large et le sentiment d'identification avec le groupe.

Par rapport aux immigrants, nous ajouterons que la construction de l'identité ethnique peut être abordée, jusqu'à un certain point, comme un processus de construction de la « différence » entre l'individu migrant et tous les autres groupes avec qui celui-ci interagit, la représentation du groupe ethnique chez l'individu s'articulant autour de ses distinctes expériences socialisatrices dans la société d'accueil.

<sup>12</sup> Sur ce point nous évoquons les pratiques culturelles enracinées sur l'origine ethnique, dont parler la langue, aller au restaurant péruvien, rencontrer des amis péruviens, etc.

<sup>13</sup> C'est-à-dire des activités culturelles qui ne sont pas nécessairement encadrées par une appartenance ethnique, dont lire, aller aux spectacles culturels, visiter les musées, etc.

d'amusement et de compensation, pour faire face aux enjeux de l'intégration. À l'appui des travaux d'Elias, Dunning, Dumazedier, Pronovost, etc., nous avons aussi souligné son caractère libérateur, désintéressé, hédoniste, personnel et productif (développement de connaissances comme apprendre des habitudes locales ou mettre en pratique le français ou l'anglais – priorité cognitive-comportementale) (Billings et Moos, 1981). Nous avons d'ailleurs apporté des précisions concernant la manière dont nous utilisons les notions d'habitus et de loisir. La notion d'habitus comme système de dispositions durable et transposable nous permet de relever le caractère culturel des activités de loisir de nos répondants. À notre avis, certaines activités comme le shopping, faire des promenades, faire du sport, regarder la télé, écouter la radio, etc., constituent des occasions qui permettent à l'immigrant de soulager le stress qui découle des épreuves de l'intégration et de s'approcher des autres groupes, surtout par rapport au groupe majoritaire et ses diverses expressions culturelles, ce qui peut encourager un sentiment positif chez les immigrants à l'égard de leur intégration à la société hôte.

## Chapitre 2 : Données et méthodologie

Dans ce chapitre, nous expliquerons notre stratégie de recherche et les raisons qui nous conduisent à choisir une méthode qualitative. Puis, nous exposerons les critères et le processus de choix des répondants. Enfin, nous traiterons de notre démarche à propos de l'analyse des données qui, dans le cas présent, est une analyse de contenu de nos entretiens.

### 2.1 La méthode

Recueillir le récit qu'un individu fait de sa vie nous semble capital car notre étude touche de près la subjectivité, de par la nature même de l'habitus, du loisir et de l'intégration. Force est de constater que cette subjectivité est constamment objectivée dans les actions, les pratiques (dont le langage) :

« Le domaine de réalité que l'on désigne par le terme de « structures mentales » est tout aussi objectif que celui désigné par celui de « structures matérielles ». Ces « structures mentales » sont objectivées sans cesse dans les mots du langage et dans les modes de comportement des acteurs. Il n'y a donc pas de réalités objectives distinctes de réalités subjectives, mais des réalités objectivées dans des objets, des espaces, des machines, des mots, des manières de faire et de dire [...] » (Lahire, 2005; p. 339-340).

Cette méthode qualitative nous sert à donner une place prioritaire aux répondants vu qu'ils sont les principaux acteurs à cet égard. De cette façon, nous pouvons explorer le processus d'intégration à un niveau microsocial où nous mettons en lumière la trajectoire de ces immigrants au travers des témoignages qui rendent compte de leur vie quotidienne, de la contrainte sociale à laquelle ils doivent faire face.

Pour ce faire, l'entrevue semi-dirigée nous a semblé la méthode la plus adéquate. D'ailleurs, « [...] interviewer est surtout utile pour obtenir les point de vue des acteurs [...] il est normalement un moyen efficace et valable pour comprendre le

*point de vue d'un individu [...] il peut aussi être un moyen précieux de description des actions et des événements – souvent le seul moyen, pour décrire les événements qui ont eu lieu dans le passé ou ceux-ci auxquels on n'a pas accès pour faire l'observation<sup>14</sup> » (Maxwell, 2005; p. 94).*

Une telle méthode cherche à comprendre un phénomène par le biais d'une interaction verbale se déroulant entre le chercheur et l'interviewé :

« Un des buts de l'entrevue semi-dirigée est celui de rendre explicite l'univers de l'autre. [...] Un deuxième but [...] est celui de la compréhension du monde de l'autre. [...] Un troisième but [...] est celui d'apprendre, non seulement à propos du monde de l'autre, mais pour les interlocuteurs, d'organiser, de structurer leur pensée. Un quatrième but [...] touche sa fonction émancipatrice car selon Kvale, les questions abordées avec l'interviewé permettent une exploration approfondie de certains thèmes [...] » (Lorraine Savoie-Zajc dans Gauthier, 2003; p. 299-300).

Une certaine latitude est accordée au répondant au moment de répondre aux questions posées par le chercheur, pour ainsi laisser ouverte la possibilité d'ajouter de nouveaux sujets s'ils apparaissent dans le déroulement de l'entretien (Boutin, 1997).

Dans notre guide d'entrevue (voire en annexe), nous avons rédigé des questions ouvertes et fermées en rapport avec les objectifs de recherche et les thèmes et sous-thèmes qui découlent du sujet proposé dans cette enquête. Les axes qui guident notre recherche sont : les indicateurs sociodémographiques (âge, statut civil), les indicateurs migratoires (les facteurs qui ont encouragé l'émigration, parcours migratoire, année d'arrivée au Québec, catégorie migratoire, le réseau de contacts avant de partir du pays et à l'arrivée ici), la participation à des activités de loisir, le loisir comme stratégie d'adaptation, les dépenses dans les activités de loisir, loisirs et retrouvailles ethniques (les activités qui visent la communalisation), les activités qui visent le rapprochement du groupe majoritaire, l'impact de ces activités sur l'adaptation à la culture du groupe majoritaire (l'apprentissage de la langue et de

---

<sup>14</sup> Traduit par nous.

son milieu de vie, etc.), la perception au sujet de l'intégration, les problèmes et particularités éprouvés dans ce processus (perception à propos de la discrimination, les manifestations du stress, entre autres). Nous tenons à préciser que nous n'avons pas fait d'observation de type ethnographique.

## 2.2 Les répondants

Nous avons procédé à un échantillonnage de type théorique, c'est à dire que nous avons sélectionné les entrevues et leurs répondants en accordant la priorité aux exigences théoriques plutôt qu'aux critères statistiques (Pires, 2007). Dans cette perspective plus qualitative que quantitative, nous avons élaboré un panel de cinq entrevues, suffisant pour explorer le cadre de notre questionnement. Celles-ci ont été structurées de façon à constituer une source d'information pertinente nous permettant de répondre aux spécificités de notre axe de recherche et d'observer exactement les variables de notre objectif général.

Nous avons choisi une communauté appartenant à une minorité ethnique, les Péruviens, afin d'observer le comportement d'une population éloignée du paradigme culturel québécois, dans la mesure où ni le français ni l'anglais ne sont parmi les langues maternelles de nos répondants, labellisée comme « minorités visibles<sup>15</sup> ». Nous prenons en considération la première génération parce que ces individus ont vécu eux-mêmes ce processus immigration/intégration. De même, nous avons visé les immigrants péruviens de première génération parce qu'ils correspondent à ce critère de classification et que : a) peu d'études ont été consacrées à la communauté péruvienne, b) les immigrants originaires du Pérou sont de plus en plus nombreux au Québec<sup>16</sup>.

---

<sup>15</sup> Catégorie imposée par le groupe majoritaire en soulignant les différences culturelles, même raciales (Juteau, 1999).

<sup>16</sup> Entre les quinze principaux pays fournisseurs (Québec, 2008).

Notre échantillon est composé d'immigrants de première génération originaires du Pérou, de 18 ans et plus (pas de distinction de sexe), légalement admis au Canada, ayant une immigration récente (c'est-à-dire être là depuis cinq ans ou moins selon les études officielles du gouvernement du Canada) et résidents permanents au Québec. Nous avons contacté ces personnes à travers notre réseau social. Quelques fois une personne nous a référé quelqu'un d'autre, et ainsi de suite. Certains éléments nous ont été utiles, comme le fait de parler l'espagnol, d'être d'origine péruvienne, de connaître la culture péruvienne, d'avoir des amis péruviens. Ces éléments nous ont aidé à mieux comprendre et à mieux saisir le point de vue de nos interviewés. Les entrevues se sont déroulées exclusivement en espagnol, dans un climat de respect et de cordialité<sup>17</sup>.

### **2.3 Profils des répondants**

Nous avons rencontré cinq immigrants péruviens de la première génération, quatre hommes et une femme. Toutes les entrevues se sont déroulées entre février et mars 2009. La plus courte a une durée de 32 minutes et la plus longue de 1 heure et 45 minutes. Nous avons ensuite attribué un surnom à chacun des participants pour assurer leur anonymat. Les répondants sont identifiés comme suit : quatre hommes (Marcel, Louis, Jean, Stéphane) et une femme (Sandra). Nous avons, au cours de nos rencontres, posé toutes les questions de notre questionnaire. Nous avons ensuite recontacté quatre répondants tout de suite après l'entrevue, afin de

---

<sup>17</sup> Nous avons tout d'abord contacté les répondants par téléphone et expliqué le contexte de notre recherche (Il s'agit d'une étude menée par un étudiant à la maîtrise en sociologie à l'Université de Montréal, visant la rédaction d'un mémoire) ainsi que ses grandes lignes. Le jour de la rencontre, avant de commencer l'entrevue nous avons soulevé le caractère confidentiel de toute déclaration, la garantie de l'anonymat à travers l'assignation d'un surnom et ensuite nous avons expliqué à l'interviewé la portée de sa participation. Également, nous avons mentionné son droit de retrait et finalement nous avons demandé l'autorisation d'enregistrer l'entrevue à l'aide d'un enregistreur numérique en soulignant que celles-ci seraient transcrites intégralement afin de faire l'analyse. De cette façon, nous avons expliqué à nos participants tous les points compris dans le « formulaire de consentement » avant de leur demander leur signature.

leur demander quelques précisions sur leurs réponses (Marcel, Louis, Jean, Sandra). Par ailleurs, pour pousser plus loin notre exploration, nous nous sommes renseignés à propos de la situation actuelle de nos interviewés une année après les entrevues.

L'âge des répondants varie de trente à trente-six ans. Tous les participants sont actuellement célibataires. La femme qui a collaboré à notre étude a vécu une expérience récente de divorce. Aucun répondant n'a d'enfants ni de parents au Québec.

Tous nos répondants ont vécu moins de cinq ans au Québec au moment de l'entrevue. Leur année d'arrivée au Québec se situe entre 2004 et 2007. Ils sont tous venus directement du pays d'origine sans avoir émigré dans un autre pays avant d'arriver ici. Tous ces individus sont toujours restés dans la province de Québec : quatre vivent à Montréal et un sur la Rive-Sud (Jean). De même, un est originaire de la ville d'Arequipa<sup>18</sup> (Marcel), trois de la ville de Lima (Louis, Jean, Stéphane) et un de la ville de Piura<sup>19</sup> (Sandra). Ils ont tous obtenu la résidence en tant que *travailleur qualifié* ayant fait la demande dès le pays d'origine. Leur visa d'immigrant a été délivré au Pérou. Au moment de l'entrevue, personne n'avait demandé la citoyenneté canadienne.

En ce qui a trait à leur niveau de scolarité, tous nos participants possèdent un diplôme universitaire de 1<sup>er</sup> cycle obtenu auprès d'une université péruvienne dans des spécialisations diverses. Marcel est ingénieur industriel, Louis est ingénieur informatique, Stéphane est comptable, et Jean et Sandra ont étudié la gestion d'entreprises. Au moment de l'entretien, trois des participants suivaient une formation dans des universités québécoises, dont deux au 1<sup>er</sup> cycle (Marcel et Louis), et un au 2<sup>ème</sup> cycle (Stéphane).

Ce que nous analysons est donc un discours oral transcrit qui a été produit par le répondant. Toute une construction sociale va permettre de donner du sens et

---

<sup>18</sup> Province péruvienne se trouvant au sud-est du pays.

<sup>19</sup> Province péruvienne se trouvant au nord du pays.

de la reconnaissance aux mots, aux discours (Bourdieu, 2002). Une fonction importante des mots serait la reproduction sociale, « [...] *les mots contribuent à faire le monde social* » (Bourdieu, 2002; p. 175). Le langage devient alors l'un des principaux moyens symboliques par lequel on canalise des représentations sociales ayant pour but une construction de la réalité à partir d'un discours légitime qui correspond à une structuration sociale. Selon Bourdieu, le langage et les représentations sont des éléments symboliques primordiaux pour comprendre le fonctionnement des pratiques sociales légitimées. Ainsi, en considérant que l'individu est imprégné par le social, il observe que les groupes ou classes sociales sont les artefacts d'un mécanisme de représentation qui va établir des différences et va légitimer l'appropriation du pouvoir par un groupe réduit de dominants qui va prendre la parole au nom du groupe et va faire agir ce groupe. Le porte-parole incarne alors le collectif, le groupe (Bourdieu, 2002). Cette structuration peut donner lieu à l'établissement de rapports inégalitaires dont le langage est le sens concret. Il convient de rappeler que les Péruviens que nous interrogeons ne parlent ni l'anglais<sup>20</sup>, ni le français. Dans le contexte québécois, la non-maîtrise de l'un des deux langues officielles peut engendrer un rapport inégalitaire, pas nécessairement explicite, entre le groupe majoritaire québécois (position privilégié) et les minorités (position non privilégié), ce qui peut aussi être accompagné de « violence symbolique » quand on cherche à perpétuer un rapport de domination (Bourdieu, 2002). Les compétences linguistiques constituent l'un des facteurs clé pour décrocher un bon emploi ou pour participer à la société en général.

Le langage fait partie d'un univers symbolique, c'est-à-dire d'un univers de référence partagé par les individus d'une même société, leur permettant d'interpréter les significations sociales qui ont été construites et organisées justement par ce cadre de référence à caractère culturel qui est véhiculé par l'intermédiaire du langage (Pronovost, 1997; p. 53). Le loisir est intégré au langage quotidien, en d'autres

---

<sup>20</sup> Sauf Stéphane. Il maîtrisait l'anglais avant d'arriver à Montréal.

termes, à l'univers commun de significations. C'est pourquoi nous sommes capables de nous entendre quand nous en parlons et, à cet égard, nous nous servons d'un vocabulaire plus ou moins ample (Pronovost, 1997; p. 48). Notre analyse sociologique portera alors sur l'étude du discours du sens commun au sujet du loisir pour essayer d'en dégager la symbolique et la structuration, qui constituent le générateur de la signification commune (Pronovost, 1997; p. 48). Tout ceci s'articule autour de trois dimensions stratégiques : les valeurs sociales, la modulation de celles-ci par un ensemble de normes d'action et les systèmes d'attentes (Pronovost, 1997; p. 75-76).

La dimension rituelle dans l'action est une caractéristique importante de notre exploration des loisirs. Par exemple, dans le domaine du loisir, il y a une liberté plus étendue que dans d'autres types de rapports sociaux comme celui du travail, permettant donc de ritualiser l'interaction. Les activités et les partenaires choisis vont de pair avec les valeurs, les normes et les attentes. Dans ce contexte, le langage est irremplaçable et avec celui-ci tout son univers symbolique. Alors, rencontrer des amis du même groupe ethnique pour bavarder peut devenir un sort de mécanisme d'affirmation du groupe, de l'identité culturelle, du sentiment d'appartenance ou d'exclusion (Pronovost, 1997; p. 97).

Notre démarche commence avec la lecture et la codification de l'information (étiquetage des passages dans les entrevues transcrites en leur assignant des catégories), à travers un processus de classification des données en identifiant des «catégories thématiques », toujours en relation avec les notions que nous étudions dans notre recension de la littérature :

« Une démarche heuristique s'élabore à travers un processus rétroactif de description des contenus relatif à l'objet d'étude à partir de trois pôles : la segmentation des extraits, la définition des catégories descriptives et leur schématisation dans une classification de ces catégories » (Sabourin dans Gauthier, 2003; p. 380).

En effet, d'après Corbin et Strauss, cette segmentation et schématisation ne sont qu'une procédure de codification qui vise l'extraction de concepts contenus dans l'information non traitée en l'organisant selon ses « *propriétés et dimensions* ». Les concepts sont : « *des mots qui représentent des idées contenues dans les données. Les concepts sont des interprétations, les produits (les résultats) de l'analyse<sup>21</sup>* » (Corbin et Strauss, 2008; p. 159).

Pour compléter l'explication de notre démarche, précisons que nous essayons de saisir la représentation de la réalité ainsi que l'organisation du sens contenues dans le discours des répondants, à travers l'analyse sémantique des idées remarquées (les significations). Puis, nous pouvons rendre compte des thèmes touchés par l'interviewé et son « style », et même faire une comparaison entre tous les participants. Pour ce faire, « *Du point de vue d'une analyse qui se pose d'abord comme sémantique, le sens n'est pas dans le texte, mais dans la relation entre le producteur d'un texte, le texte et un récepteur* » (Sabourin dans Gauthier, 2003; p. 379).

En définitive, il vaut la peine de rappeler que faire ressortir le sens des données signifie pour le chercheur repérer les rapports existants entre, d'une part, le vécu, et les rôles des interviewés et, d'autre part, les événements, les forces sociales et les systèmes de pensée agissant sur leurs vies (Boutin, 1997). Sûrement, le fait d'être un immigrant et de partager un patrimoine culturel similaire avec nos interviewés nous aide à interpréter l'information.

Dans ce chapitre nous avons présenté les critères méthodologiques de notre recherche ainsi que nos répondants. Dans le chapitre suivant, nous contextualisons la trajectoire de nos répondants afin de retracer et comprendre leur processus d'intégration.

---

<sup>21</sup> Traduit par nous.

## **Chapitre 3 : Mise en contexte : parcours migratoire et trajectoire d'intégration des répondants**

Ce chapitre vise à retracer le parcours migratoire de nos répondants dans le pays d'accueil. Nous essayons de « reconstruire » une partie de leur trajectoire dès leur arrivée, en faisant une analyse et une interprétation de leur situation, toujours en lien avec le cadre de notre questionnement. La façon dont nous avons systématisé l'information essaye de donner du poids aux récits de nos répondants. Ainsi, nous exposerons les résultats sous la forme de rubriques qui recourent, dans plusieurs cas, des catégories. Puis, nous trouverons le parcours migratoire et d'installation, la perception et les représentations du migrant quant à l'intégration, etc.

### **3.1 Parcours migratoire et trajectoire d'intégration**

Les points suivants nous donnent un portrait des parcours migratoires et d'intégration des répondants en mettant l'accent sur quelques indicateurs qui ont déterminé justement leurs parcours (raisons de quitter son pays, réseaux de soutien, démarche d'installation dans le pays hôte, processus d'apprentissage du français, recherche d'emploi, réseautage, etc.).

#### **3.1.1 Motif du départ : quitter son pays d'origine**

Quatre de nos interviewés ont répondu que le désenchantement vis-à-vis du système social, politique, et économique, ainsi que l'incertitude, la violence et le manque d'opportunités, sont les principales raisons qui les ont poussés à prendre la décision de quitter le Pérou. La migration a été envisagée comme un choix :

« - [...] à la vérité, je n'aime pas le système péruvien, alors je voulais m'en sortir. Peut-être pour offrir un meilleur avenir à ma famille, un lieu où il n'y aurait pas autant de violence qu'au Pérou

- Quand tu dis système péruvien, tu veux dire l'économie, la culture?

- Je veux dire un environnement macro. Je parle de la société elle-même, l'économie, la politique, la vie au jour le jour au Pérou, lutter contre tout ce système-là qu'on voudrait parfois changer sans le pouvoir. Donc, tout cela t'amène, à un moment donné, à un niveau de saturation et c'est ce que m'a poussé à quitter » (Marcel).

« - [...] je n'avais pas d'opportunités, j'ai passé presque deux ou trois ans sans trouver d'emploi, ou une année je travaillais deux mois et, depuis lors, je devais quitter [...] ou sinon je pouvais rester là-bas et profiter du statut de vie que j'y avais, mais sans argent, sans pouvoir sortir, alors je n'avais rien à offrir et on veut une conjointe et tout ça, tu comprends? » (Louis).

« Évidemment parce que la situation n'est pas bonne au Pérou. Je cherchais quelque chose de meilleur, non? Évidemment la stabilité économique, l'opportunité de me développer professionnellement [...] » (Jean).

« - À cause des problèmes socio-économiques qu'il y a là-bas. Socio-économique, politique, le manque d'opportunités, [...] bon, la plupart s'en viennent pour ces raisons; pour progresser et tout ça, étudier, travailler [...]

[Exemples de problèmes rencontrés au Pérou] l'emploi, le salaire, le type de vie, la qualité de vie, les opportunités, la qualité de l'emploi, le type d'emploi, [...] » (Stéphane).

Malgré tout, nous ne pouvons pas ignorer dans cette discussion l'esprit aventurier et la recherche de nouvelles expériences chez quelques-uns, ce qui s'inscrit au sein de la subjectivité, nous permettant alors d'observer la personnalité de ces personnes pour ainsi interpréter et rendre intelligibles leurs discours au cours de toute l'analyse. Voyons les déclarations de Marcel et Sandra :

« - [...] je suis resté 5 ans à Lima, puis j'ai conservé cette envie de sortir du Pérou pour voir ce que le monde avait à offrir [...] Et bon, ça m'a motivé. En fait, c'était l'une des raisons, peut-être mon élan aventurier » (Marcel).

« [...] Ça a été comme une recherche de nouvelles expériences, de nouvelles attentes, mais la question de l'emploi n'a pas été déterminante, l'argent n'a rien à voir, c'était question de parvenir à avoir des expériences personnelles » (Sandra).

Il vaut la peine de préciser que ce sont toutes des personnes appartenant à la classe moyenne-haute péruvienne; ce sont des professionnels et tous travaillaient

dans leurs domaines au moment de décider de quitter le Pérou. La recherche d'un meilleur avenir hors du pays d'origine est vue comme un choix et cela concorde avec des attentes au sujet d'un milieu plus stable et d'une meilleure qualité de vie. Nous précisons qu'améliorer la qualité de vie est entendue comme l'établissement dans un milieu où on peut trouver plus d'opportunités tant professionnelles que personnelles.

### **3.1.2 Réseaux de soutien avant le voyage**

L'internet s'avère un moyen efficace pour contacter des personnes inconnues, normalement pour se renseigner ou trouver un logement provisoire,

« J'avais juste un contact, une dame que j'avais contactée par internet afin qu'elle me loue une chambre dans son appartement, rien de plus. Je ne connaissais aucune autre personne » (Marcel).

Certains font appel aux amis ou fouillent dans les réseaux familiaux afin de contacter de personnes habitant au Québec pour leur demander de l'information, quelques conseils, ou comme nous l'observons dans le cas de Louis, venir en aide à un immigrant peut comporter « l'engagement » à lui trouver un logement et même un emploi, dépendant de la générosité de la personne aidant :

« [...] ma belle sœur avait de la famille ici, on a supposé qu'ils allaient m'aider, ils ne m'ont jamais aidé et bon une amie de l'amie de ma grand-mère connaissait une fille, et puis, elle m'a aidé beaucoup [...] C'est arrivé de manière inattendue. Je veux dire, je la remercie, je lui dois la vie ici, mais je ne suis pas venu en pensant qu'elle allait m'aider » (Louis).

Maintenir le contact avec des personnes qui sont parties vivre au Québec est aussi quelque chose de fréquent :

« J'ai connu Louis grâce à une référence, un voisin [...], il m'a aidé dans certaines choses, oui, oui, oui. Avant de quitter, un mois avant de venir ici [...] (Stéphane).

« Il y avait une amie de ma mère qui avait vécu ici à Montréal, elle était péruvienne, puis j'avais une amie qui avait étudié le français au centre CIVIME [il s'agit d'une camarade de classe] » (Jean).

Pour sa part, Sandra déclare n'avoir eu aucun contact avant de quitter, pourtant elle s'est servie du réseau de son ex mari. Celui-ci avait des parents et des amis péruviens en Ontario et au Québec, qui lui sont venus en aide soit en lui donnant des conseils, de l'argent, une chambre temporaire.

Contacteur des personnes résidentes dans la société hôte s'avère une démarche stratégique, permanente et tout à fait consciente, où on cherche à faire de liens sociaux afin de rendre plus viable ou moins incertain le projet migratoire. En fait, des connaissances pratiques et des bienfaits (orientation, logement, travail) viennent des réseaux migrants, où la solidarité est mise en valeur. Ainsi, la dynamique migratoire n'est pas un mouvement mécanique, elle engage des relations complexes, comme nous pouvons le constater à propos des réseaux (Peraldi, 2002).

Nous pouvons aussi ajouter que le transnationalisme est devenu une caractéristique évidente des mouvements migratoires au sein de la globalisation. Ce concept nous renvoie à l'existence des réseaux trans-localisés. Pour l'immigrant c'est une façon de soutenir son identité ethnique et de se maintenir rattaché à sa culture d'origine à travers les réseaux existants entre les concitoyens de son pays d'origine ou d'ailleurs dans le monde, en utilisant divers moyens, surtout l'internet : « *ces références transnationales, de nature diasporique, sont favorisées par la facilité croissante des communications et des échanges, qui permettent au migrant d'échapper aux contraintes liées à l'allégeance à un seul territoire* » (Taboada-Leonetti, 2000; p. 113).

Les réseaux transnationaux sont importants dans le quotidien de nos répondants. L'internet et le téléphone sont les deux moyens principaux de communication. Par ailleurs, la valeur de la famille reste très importante pour tous. Nous soulignons le

cas de Louis, car lors d'une expérience de dépression, il a eu beaucoup de soutien de sa mère. Dans le cas de Jean, la famille a aussi servi de soutien dans certains moments de détresse. Nous observons que le fait d'être là, tout seul, favorise normalement le renforcement des réseaux transnationaux, particulièrement en ce qui concerne le maintien de contact avec la famille. Celle-ci devient une sorte de réseau qui accomplit de nombreuses fonctions, notamment en ce qui a trait au soutien émotionnel pour faire face à la détresse (en tant qu'activité de sociabilité dé-routinisante où en plus de bavarder on reçoit de conseils) et instrumental (moyen d'accès à des activités de loisir comme par exemple regarder des émissions de télé à travers la webcam dans le cas de Jean) (Ho, 1999; Taboada-Leonetti, 2000; Levitt et Jaworsky, 2007). D'autre part, pour certains répondants, les amis occupent également une place importante, notamment Marcel reste en contact avec des amies en Chine et en France et Louis avec des amis au Pérou, au Mexique ainsi qu'aux États-Unis, avec qui on pratique le bavardage via internet lors du temps libre.

### **3.1.3 Le réseautage durant les premiers mois au Québec**

Au début, toute occasion est bonne pour élargir son réseau de contacts. Il s'agit d'un processus qui commence normalement avec l'accueil de la communauté hispanophone en raison de la faible maîtrise du français. En plus, le quartier et l'école sont notamment utilisés par l'immigrant à cette fin. Par exemple Marcel raconte :

« Dans le bâtiment où j'habitais avec la dame, la dame péruvienne, [...] Dans ce bâtiment j'ai connu un monsieur, un colombien. On s'est rencontré dans l'ascenseur par hasard. Heureusement, ce monsieur était très amical, tu comprends? Comme, j'avais besoin d'amis, alors il est devenu mon ami, puis il était presque dans la même situation, puisqu'il était dans un processus d'immigration en tant que réfugié. Il venait d'arriver, et deux Péruviens habitaient avec lui, comme ça j'ai commencé à rencontrer des gens [...] Il avait une voiture, il m'a emmené à l'école de français; et puis j'ai rencontré plus de gens à l'école [...]. Alors, je me suis senti un peu plus intégré » (Marcel).

Pour Louis, ce processus a commencé avec l'accueil et l'aide du couple (il s'agit d'un couple de latinos) qu'il avait connu grâce au réseau de sa famille et qu'il a rencontré pour la toute première fois à Montréal :

« [...] quand je suis arrivé j'ai rencontré « R » et « M », mais la seule manière pour se faire des amis, c'est en faisant des activités. Je m'étais inscrit aux courses de français et d'anglais, et là j'ai commencé à rencontrer du monde. Ils étaient évidemment des immigrants qui venaient d'arriver, n'est-ce pas? Avec les mêmes difficultés avec la langue et bon, au début on a tendance à se lier avec des personnes qui parlent la même langue, tu comprends? Des gens hispanophones » (Louis).

Dans le cas de Jean, il a trouvé de l'aide dans la communauté péruvienne, il démontre une certaine envie de rapprochement avec son groupe ethnique :

« - Mon premier vrai contact ici s'est fait auprès de péruviens, ils m'ont vraiment aidé  
 - Et comment tu as rencontré ces péruviens?  
 - Bon, mon amie, je la connaissais dès le Pérou, non? Et bon après dans la Maison International l'intervenant m'a mis en contact avec quelques autres. [...] C'est avec « M » [sa colocataire] que j'ai commencé à rencontrer plus de monde, surtout des Péruviens, parce qu'elle est aussi péruvienne, sa sœur est péruvienne, sa famille habite ici, tu comprends? Sa sœur, sa mère, son fils » (Jean).

À propos de Stéphane, l'université, le travail et l'école de salsa, sont des contextes où il a pu rencontrer des gens. Là encore, nous pouvons observer comment le loisir peut devenir un contexte important de réseautage :

« - Je m'étais inscrit à ces programmes d'aide aux immigrants, puis je suis allé à l'université, j'ai commencé à étudier, là j'ai rencontré plus de monde, je me suis inscrit à l'école de salsa, là j'ai rencontré aussi du monde, au travail aussi, tu comprends?  
 - Et, à l'école de salsa, as-tu rencontré des Québécois?  
 - Oui, oui, des gens d'ici  
 - La plupart?  
 - Tout le monde  
 - Et tu as gardé de liens d'amitié avec eux?  
 - Jusqu'à présent, avec quelques-uns oui [...] Des hommes, des femmes. Jusqu'à présent, avec quelques-uns, pas tous » (Stéphane).

Un individu dans une situation particulière, comme dans le cas du processus d'intégration, peut se donner la chance de concevoir consciemment une stratégie

pour s'intégrer. À cet égard, dans le prochain chapitre nous présenterons une analyse de la signification du cours de salsa pour Stéphane.

Sandra a déclenché ce processus dans le contexte du travail étant donné qu'elle a commencé à travailler dès son arrivée. Elle manifeste un certain intérêt pour la ritualisation de ses échanges, c'est-à-dire qu'elle a préféré rencontrer des hispanophones mais qui avaient des différences culturelles. À ce sujet, elle ajoute que la curiosité d'en connaître a été toujours présente comme facteur clé dans l'interaction :

« - J'ai commencé à travailler et j'ai commencé à rencontrer du monde [...] essentiellement grâce au travail [...] [elle précise] normalement des latinos, mais j'ai aussi rencontré des gens d'ici. Mais ils étaient majoritairement des latinos, je me sens plus à l'aise avec des latinos.  
 - À cause d'une empathie culturelle, d'un rapprochement?  
 - Oui, c'est ça, mais en raison de la langue aussi, parce que je ne parle pas le français, alors je me sentais plus à l'aise [...] bien que nous étions tous des latinos, nous étions différents, j'étais curieuse de connaître tout ça » (Sandra).

Ainsi, la multiplication de contextes s'avère propice au réseautage : l'école, le voisinage, le travail et le loisir. La non-maîtrise du français fait que ces immigrants ont une tendance initiale à se replier sur des réseaux qui se sont configurés sur la base de ce que nous pourrions appeler « des similitudes culturelles » (la communauté latine hispanophone). Ces similitudes ou référents communs configurent une « homologie structurale » (Bourdieu, 1979), favorisant d'ailleurs le rapprochement entre des individus appartenant à une même position sociale, c'est-à-dire des immigrants hispanophones au sein d'une société francophone. En partant de cette homologie, il est possible que ces individus produisent des représentations sociales conformes à la position qu'ils occupent dans l'espace social (Gaffié, 2004; p. 14).

### 3.1.4 Quelques démarches et impressions pendant les premiers mois au Québec

Tous nos interlocuteurs mentionnent la rencontre avec le personnel d'Immigration Québec qui les a renseigné à propos de la recherche d'emploi (ateliers de recherche d'emploi), des écoles de français, des centres d'aide et de liaison pour immigrants, des équivalences du diplôme obtenu hors Québec, de l'obtention d'un numéro d'assurance sociale et de la carte d'assurance maladie, etc. La recherche d'un logement est une autre démarche commune à tous, qui commence souvent dès le pays d'origine à travers l'internet et les réseaux transnationaux.

Par ailleurs, la difficulté à comprendre l'accent québécois ou la différence de climat, sont des points très souvent soulevés :

« La langue, ça c'est une autre histoire, parce qu'au Pérou on te dit : là-bas on parle français et puis tu étudies à l'alliance française le français bien parlé, un français parfait, beau, puis tu arrives ici et ce n'est pas le français qu'on t'a parlé, c'est le québécois, et le québécois qui va te l'apprendre? Personne ne va te l'apprendre » (Marcel).

« Mon impression a été que, d'abord le français eh [...] je l'ai trouvé vraiment [...] ça m'a choqué, les premières fois que j'entendais le français d'ici, tu comprends? Ça ne sonnait pas comme le français de la France, je veux dire que ça sonnait très différent, il m'a semblé que c'était une langue complètement différente. Le climat aussi m'a choqué parce que je suis arrivé quand il pleuvait, et qu'il pleuvait beaucoup [...]

Il a été très difficile de venir s'installer ici. J'ai passé 28 ans de ma vie là au Pérou, avec ma mère, mon père, à la maison. J'étais habitué à tout ça, alors venir ici, vers un pays où je ne parle pas la langue, tout était différent, et j'étais tout seul. Je dois t'avouer que pendant la première semaine j'ai songé à rentrer chez moi, c'était une idée toujours présente. Mais après j'ai trouvé des forces, des motivations par moi-même, et je me suis dit, non, on va continuer, je ne vais pas perdre mon temps et mon argent pour venir ici et puis retourner tout de suite [...]» (Jean).

Puis, Louis met en relief son expérience de colocation comme nouvelle expérience pour lui. Par ailleurs, cette personne a été persuadée d'étudier l'anglais, alors, dans les mois suivant son arrivée, il étudia le français et l'anglais en même temps, ce qui lui a apporté beaucoup de problèmes d'apprentissage. Cette

démarche a entraîné des conséquences négatives en ce qui concerne la confiance en soi-même et à l'égard de sa capacité d'intégration, comme nous le verrons plus tard. Nous découvrons aussi dans son histoire comment le temps libre a été utilisé dans cette période pour connaître la ville, son nouveau pays :

« Moi, quand je suis arrivé j'ai eu beaucoup de pression pour m'insérer au monde anglophone parce que la famille qui m'a aidé était « anglophone », n'est-ce pas? Mais l'anglais n'est pas gratuit ici. Alors, j'ai dû prendre seulement le français [au début]. J'ai cherché un logement et j'ai trouvé la colocation. C'est quelque chose à quoi on n'est pas habitué parce que la colocation n'est pas quelque chose qu'on trouve au Pérou, mais bon, j'ai le trouvé. C'est un bon endroit, dans un bon quartier, pas trop cher. Au début, par exemple je me rappelle que je sortais beaucoup, j'allais au métro Atwater et puis je marchais jusqu'au métro Berri-Uqam, puis je prenais le métro, je retournais à Atwater et je continuais à me promener; je n'avais rien à faire » (Louis).

Dans le cas de Stéphane, ses priorités ont été de trouver un emploi dans son domaine professionnel et de trouver une école de français. Rappelons que, en même temps, cette personne allait à l'école de salsa afin d'élargir son réseau auprès des gens locaux :

« Je m'étais renseigné avant de venir ici. Quand je suis arrivé on m'a donné un rendez-vous à l'agence d'Immigration-Québec, j'y suis allé, on m'a donné les papiers pour aller étudier le français, toute l'information, ensuite j'ai trouvé une école pas loin de chez moi, là j'ai commencé à étudier le français le matin et l'après-midi j'allais aux ateliers de recherche d'emploi. Puis, j'ai commencé à chercher de l'emploi, à envoyer mon CV » (Stéphane).

Pour Sandra, la rigueur de l'hiver a gâché son enthousiasme initial. En effet, elle a dû retourner au Pérou pour y attendre la fin de l'hiver au Québec, puis elle est revenue à Montréal :

« [...] je suis arrivée pendant l'hiver, il faisait froid, et le lieu ne m'a absolument pas plu. J'ai dû rentrer chez moi et quand je suis revenue ici, ça a été différent, tu comprends? Je suis arrivée en été, j'ai connu un peu plus la ville, j'ai rencontré du monde, j'ai commencé à travailler, là mes attentes ont un peu changé [...] Ma grande barrière a été le climat. Même maintenant, je ne tolère pas le climat, les autres choses je les accepte, je les comprends, je comprends les gens qui ne sont pas d'ici, pour moi ça n'est pas un problème » (Sandra).

### 3.1.5 La francisation

En général, nous constatons que la langue est un élément central dans tout processus d'intégration, cela fait partie de l'adaptation à un système culturel différent (Bourhis et al., 1998). En ce sens, apprendre la langue est un indicateur objectif d'intégration, mais c'est aussi une sorte de soutien favorisant la perception d'une forme de « sentiment d'intégration ». La confiance en soi-même et une bonne connaissance de la langue sont nécessaires pour ainsi explorer d'autres champs comme l'emploi ou même les loisirs.

Seul Jean a suivi les cours de francisation du Ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles du Québec. Les autres les ont refusé soit parce qu'il fallait quelques mois pour trouver une place dans une école, alors ils ont préféré prendre un cours dans une école de la Commission Scolaire de Montréal<sup>22</sup>, soit parce qu'ils avaient d'autres priorités. Ainsi, Sandra a dû s'acquitter d'une dette engendrée dans son pays, puis elle a suivi un cours dans une école privée.

L'école a favorisé la sociabilité de Marcel et Sandra et leur a permis d'élargir leurs réseaux sociaux. En plus, Marcel et Louis précisent qu'ils se sont sentis d'une certaine façon identifiés avec les autres qui étaient dans leur même condition, c'est-à-dire des immigrants récents. Cela veut dire qu'on peut parler de plus ou moins les mêmes thèmes ou manifester des attentes similaires. Ceci est très significatif, au point que Marcel soutient qu'il s'est senti plus intégré :

---

<sup>22</sup> Une meilleure adaptation des programmes aux besoins des étudiants est demandée notamment par Louis et Jean. Par exemple, Louis considère que la méconnaissance des autorités par rapport aux problèmes des langues communément rencontrées selon les communautés culturelles, empêche une meilleure planification des programmes de francisation. En plus, Jean signale, à propos de l'école publique, que le manque de temps pour étudier en profondeur les divers sujets de la grammaire et l'excès d'étudiants, empêchent l'enseignant de faire un suivi personnalisé afin de corriger et vérifier le progrès de chacun.

« - [...] à l'école de français j'ai rencontré plus de monde. Et bon, je me sentais un peu plus intégré [...] Bon, au moins je connaissais des gens qui étaient dans la même situation, alors on parlait des mêmes sujets, n'est-ce pas? En vérité, l'expérience que j'ai eu à l'école de français à été formidable, ça a été comme de retourner à la vie [...] » (Marcel).

La vie de Stéphane est restée plus axée sur l'anglais. Il a pris un cours de français de seulement deux mois, puis il l'a laissé parce qu'il a trouvé un emploi et a commencé à étudier à l'université McGill.

### **3.1.6 Le premier emploi**

Tous ont décroché un emploi durant la première année, pas nécessairement dans leurs domaines de formation. Effectivement, seuls Louis (l'ingénieur informatique) et Stéphane (le comptable) ont trouvé un emploi en relation avec ce qu'ils ont étudié auparavant.

Une façon relativement aisée de se trouver un emploi s'appuie sur les réseaux, ce que nous pouvons constater avec Marcel, Louis et Sandra. Par exemple, Louis a trouvé un emploi grâce à l'aide du couple qui l'a accueilli dès son arrivée. Marcel et Sandra ont, quant à eux, trouvé des emplois à travers des réseaux ethniques, notamment hispanophones. Dans le dernier cas « Sandra », en raison de la moindre connaissance du français, est restée dans le domaine du nettoyage et de l'entretien ménager, domaine ne demandant pas de qualification, et où la maîtrise du français n'est pas indispensable. C'est pourquoi les personnes de son entourage de travail sont majoritairement des latino-américains.

L'initiative personnelle est une composante essentielle de la recherche d'emploi. Jean s'est renseigné auprès des journaux, d'Emploi Québec et de quelques autres organismes à but non-lucratif. Il a finalement trouvé son premier emploi avec l'aide du journal 24 heures. Par ailleurs, Stéphane a pris connaissance des ateliers de recherche d'emploi auprès d'Immigration Québec. Là, il a appris quelques outils de

recherche mis à disposition des usagers, comme par exemple la rédaction du CV et la lettre de présentation à la façon québécoise, etc.

Bref, les réseaux, les médias, les agences du gouvernement, les centres d'aide et de liaison aux immigrants, s'avèrent des outils pour prendre connaissance des offres d'emploi et éventuellement en décrocher un. L'immigrant doit faire face aussi à certaines contraintes, notamment la maîtrise du français (et de l'anglais), ce qui limite les possibilités de trouver un emploi dans leur domaine de formation. De plus, la plupart de ces migrants ont du faire face au « déclassement » vu que leurs diplômes sont « sous-évalués » voire dépréciés par les employeurs et/ou que l'expérience professionnelle acquise dans leur pays d'origine n'est pas aisément reconnue. En général, nos répondants ont un faible revenu.

### **3.1.7 Entraves et moyens pour se trouver un emploi**

La méconnaissance de son milieu (au début on ne sait pas où chercher un emploi, ni comment se déplacer couramment dans la ville), le manque de réseaux sociaux, la petite taille et le peu d'élargissement de ceux-ci, la concentration de leurs liens autour de la famille (laquelle demeure comme un réseau transnational dans le cas de tous nos répondants) et d'autres immigrants ainsi que la non-maîtrise de la langue, sont autant de facteurs qui jouent contre l'insertion à l'emploi des minorités.

Comme nous l'avons déjà mentionné, les réseaux s'avèrent un « moyen » efficace pour réussir à trouver un emploi. En fait, nous remarquons dans la plupart de cas (Marcel, Louis, Sandra) que nos répondants se sont servis des réseaux ethniques pour se renseigner et éventuellement décrocher un emploi. D'autres moyens importants sont les médias (notamment les journaux) (Jean), les centres d'aide aux immigrants, les centres spécialisés comme Emploi-Québec et certains ONG's qui font des ateliers de recherche d'emploi (Stéphane), et où on fournit aux

immigrants certains ateliers qui incluent l'apprentissage de moteurs de recherche d'emploi sur internet, la mise au point du CV et de la lettre de présentation, etc. Ils peuvent alors, peu à peu, se débrouiller par eux-mêmes.

Nos interlocuteurs insistent pour dire qu'il existe de la discrimination que nous pouvons résumer grâce à une sorte d'échelle que Marcel essaie de définir, où la priorité est accordée d'abord aux Québécois, puis aux Canadiens, ensuite aux Européens, enfin aux minorités. À ce sujet, le privilège est donné en fonction de l'affinité avec la culture dominante du pays : il faut parler parfaitement le français (en faisant une comparaison entre migrants les Français se trouvent favorisés) et parler l'anglais (c'est le cas des Canadiens anglophones ou de toute autre personne ayant l'anglais comme langue maternelle) :

« Normalement quand un poste de travail est disponible on donne la première chance à un Québécois, la deuxième à un Canadien, et la troisième à un Français parce qu'ils parlent la langue. On peut parler d'une quatrième chance, quand on ne trouve personne, alors si tu es là, peut-être on te donnerait la chance, non? » (Marcel).

En plus, nos participants décrivent l'hermétisme du groupe majoritaire québécois. Pour eux, la personnalité de la plupart des Québécois concorde avec un habitus culturel où il existe une conscience assez forte d'eux-mêmes en tant que groupe d'appartenance. Ils éprouvent donc beaucoup de difficultés à rencontrer des personnes appartenant à d'autres groupes. En ce sens, la société civile ne fait pas preuve d'un rôle actif pour intégrer les minorités.

### **3.1.8 Perception autour de l'existence de la discrimination au Québec**

La référence à des repères ethniques constitue un facteur structurel qui pourrait avoir un impact sur la façon d'interagir entre communautés ethniques et entre celles-ci et le groupe majoritaire. Dans cette démarche, nous sommes de l'avis qu'on prend conscience des rapports de forces existants de par sa propre

expérience, pour finalement nous proposer à nous-mêmes une stratégie d'action afin d'essayer de nous intégrer dans certains domaines de la société d'accueil.

Au Québec, la sauvegarde du français est quelque chose de légitime, la langue faisant partie de l'héritage et du patrimoine culturel de la nation québécoise. Dans une telle société où la diversité est de plus en plus caractéristique, le français est une voie de filiation et de cohésion sociale.

À ce propos, nous avons trouvé deux cas où l'interaction avec le groupe majoritaire a été violente et tout à fait désagréable pour les protagonistes (Marcel et Jean). Ce que nous observons est qu'il peut arriver que dans une situation d'interaction on fasse appel à l'une de principales ressources symboliques, c'est-à-dire le langage, pour établir un rapport de domination, où les uns imposent leurs principes aux autres qui se trouvent dans une position non privilégiée dans l'espace social. En fait, il y a entre eux (Québécois et minorités) une évidente différence en lien avec ce qui compose leurs divers types de capital (surtout social et culturel) et le volume de ceux-ci, aboutissant à des situations où l'interaction est tendue à cause de la non-maîtrise du français et de la méconnaissance de son milieu :

« Quand je suis arrivé pour la toute première fois à l'aéroport de Dorval, mon français n'était pas bon, puis j'ai demandé à un gardien là où se trouvait la sortie, étant donné que je ne le savais pas [...] Heureusement je n'ai pas compris ce qu'il était en train de me dire, mais j'ai su, en regardant l'expression de son visage, qu'il m'avait dit quelque chose de mauvais, un gros mot, une insulte, je ne sais pas. Tout cela je l'ai enregistré ici dans ma tête, et tout s'est passé dès que je suis arrivé [...] je suis comme n'importe quel immigrant qui vient s'installer ici, n'est-ce pas? Et en fait, je suis sûre qu'il y a beaucoup d'autres expériences, beaucoup d'autres exemples comme celui-ci. Donc, peut-être que le Canada ou le Québec ont un bon système d'immigration, mais ils ont un très mauvais système d'intégration [...] » (Marcel).

« Alors, quand, la première fois, le deuxième jour après que je suis arrivé, avec mon amie « Ch. », nous sommes allés chercher un logement, [...], en plus nous sommes allés pour obtenir mes papiers, tout ça. Puis, et nous nous sommes arrêtés au « Harveys » qui était là parce que nous avions faim. Alors, je me rappelle que nous sommes entrés et je lui ai dit « je vais t'inviter » parce qu'elle avait été très gentille. Nous y sommes allés, puis tous les employés étaient des Québécois, ou Québécoises, et il y avait là une dame d'un certain âge [...], la vieille femme au comptoir, mon dieu cette femme, quand nous sommes allés au comptoir, elle m'a posé la question : « Qu'est-ce que vous voulez? » Et

moi, j'étais un nouvel arrivant, j'étais arrivé juste la veille, ils étaient des Québécois pure laine [...] alors elle me demandait et moi « quoi, je ne comprenais pas ». Elle me regardait et puis elle a commencé à me montrer les aliments, alors j'ai préféré les lui montrer moi aussi, mais elle faisait ça d'une façon [...] elle prenait les choses comme ça, le pain, pa pa [en jetant les choses], elle me regardait avec un visage [...], bon je suis allé à ma table pour manger, puis je me suis rendu compte qu'elle parlait avec les autres, je ne sais pas ce qu'elle était en train de dire, je regardais juste en mangeant, alors au moment que où nous sommes partis je me suis rendu compte qu'elle nous regardait, et qu'elle avait dit quelque chose sur nous parce que même un de gars qui travaillait à la cuisine est sorti pour nous regarder. Je suis sûre qu'elle a dit quelque chose, ça c'est certain, parce qu'elle nous regardait avec une colère visible sur le visage » (Jean).

La notion de « violence symbolique » nous semble utile pour développer notre explication sans négliger les rapports de forces qui structurent l'espace social (Bourdieu, 2002). À la lumière de ces expériences malheureuses, nous trouvons que la « violence symbolique » peut se manifester comme une sorte de discrimination qui peut se concrétiser de différentes façons (l'humiliation par des gestes et des comportements impolis, par exemple) soit parce qu'on ne maîtrise pas la langue, soit parce qu'on ne connaît pas la façon de faire locale, entre autres choses. En effet, certaines études (Karim, 1996; Mutoo, 2001) et les médias ont démontré que le racisme n'est pas totalement étranger à la réalité québécoise. Les Québécois impliqués dans ces histoires se sont formés sans doute un jugement à l'égard de ces immigrants. Nous pouvons dire qu'ils ont extériorisé une sorte de désagrément et qu'ils ont une manière particulière de regarder le social comme conséquence d'une expérience de socialisation où normalement, selon Bourdieu, on intériorise inconsciemment tout un système de classification sociale qui reste lié à la domination.

Les expériences négatives vécues depuis l'arrivée au Québec, et leur circulation parmi la communauté, le groupe de pairs, etc., sont susceptibles de créer ou renforcer une perception négative de la façon dont le groupe majoritaire interagit avec les nouveaux arrivants. Il est alors possible pour nos interlocuteurs d'affirmer qu'il y a de la discrimination au Québec : *« Moi je crois qu'il y a de la discrimination ici, ça c'est sûr, et ça beaucoup de monde me l'a dit, moi-même je l'ai vécue »*

(Marcel). Sur ce point nous voulons tout simplement retransmettre l'opinion des personnes interrogées et les expériences que de leur plein gré elles ont voulu mentionner. Tous s'accordent sur le fait qu'il existe de la discrimination au Québec; pour quelques-uns, il s'agit d'une affaire discrète et pour certains autres c'est une chose assez évidente. La discrimination est d'une certaine manière en relation avec la dévalorisation de l'autre. En effet, une autre chose remarquable est que beaucoup d'employeurs et les ordres professionnels ne reconnaissent pas systématiquement la valeur des diplômes obtenus à l'étranger, surtout les diplômes obtenus dans des pays non industrialisés comme le Pérou :

« [...] on vient d'arriver, on a un bon CV pour travailler, pour décrocher un poste, mais ils ne te le donne pas simplement parce que tu es un immigrant ou que tu n'as pas étudié ici [...] ils n'ont pas d'intérêt pour embaucher quelqu'un qui a étudié à l'étranger et ne recherche que des gens qui ont étudié ici, ils n'ont pas confiance, par-dessus tout, ils ne croient pas en nous » (Stéphane).

Que ce soit à cause de la couleur de la peau, de l'apparence physique, de la non-maîtrise de la langue, de la méconnaissance du milieu, du manque d'expérience canadienne ou à cause d'un diplôme obtenu auprès d'une université étrangère, toutes ces conditions sont défavorables parce qu'elles empêchent une intégration rapide et harmonieuse au marché de l'emploi ainsi qu'à la société en générale. Ce fait nous semble évident en considérant la configuration des réseaux sociaux de ces immigrants et leurs faibles rapports avec des Québécois. Ajoutons enfin que, malgré les diverses mesures d'intégration mises en œuvre par le gouvernement afin de garder l'égalité et la reconnaissance de la diversité, lesquelles sont garanties par l'énoncé de politique en matière d'immigration et d'intégration du Québec (Québec, 1990), cette situation laisse aussi beaucoup de responsabilités à l'immigrant. C'est par une volonté personnelle que le nouvel arrivant doit développer une stratégie d'insertion. Par rapport à la discrimination, Sandra soutient par exemple :

- « Oui, définitivement, je veux dire que je l'ai ressentie, mais je crois que c'est comme ça partout dans le monde. Chez nous, nous discriminons les gens qui viennent de la montagne, c'est la même chose. Dans mon travail, à l'hôtel par exemple, je vois qu'il existe de la discrimination à l'égard des personnes qui n'ont pas une belle apparence, on me demande de trouver des gens avec la peau blanche, des gens bien habillés, des femmes qui se teignent les cheveux, des femmes maquillées, on me demande des gens comme ça. Par exemple, si j'amène une fille avec des traits physiques notamment indiens ou très autochtones, même si elle fait un bon travail au troisième jour ils me demandent de la changer, puis je dois le faire
- Et les gens qui prennent la décision sont-ils des Québécois?
  - Oui, ce sont des Québécois. Il y a une anglaise qui est « la directrice-adjointe » et un québécois qui est le directeur-adjoint, et la personne qui supervise mon travail, c'est-à-dire ma chef immédiate, est une Latino-Américaine, mais je pense qu'elle est aussi discriminée d'une certaine manière, tu comprends? Parce qu'elle est une bonne travailleuse, mais elle ne peut pas monter dans l'échelle de postes. Ils savent qu'elle fait un meilleur travail que « la directrice-adjointe », mais entre elle et l'anglaise, ils vont préférer mille fois l'anglaise, à cause des traits physiques, à cause de [...]
  - De la maîtrise de la langue, peut-être?
  - Non, parce que « J. » parle anglais, français et espagnol. Je crois qu'elle a plus d'atouts que l'autre fille, elle a beaucoup plus d'expérience parce qu'elle a déjà travaillé dans le domaine de l'hôtellerie, des hôtels de luxe ici. C'est tout simplement la discrimination [...] Raciale, oui il y en a. Mais, c'est ce qu'on [...] c'est ce que t'as choisi dès le début, t'as pris la décision de venir ici et tu le savais que [...] on sera toujours, non, pas toujours discriminé, mais on devait être préparé pour ce moment qui allait arriver, n'est-ce pas? Mais, il y a toujours un espace pour un individu, toujours un espace où on arrive à se débrouiller correctement [...]» (Sandra).

### 3.1.9 La maîtrise du français

Aucun de nos interlocuteurs ne maîtrise le français. L'un des principaux problèmes signalés est la difficile compréhension de l'accent québécois. Parmi d'autres problèmes, nous trouvons la prononciation et la grammaire, surtout à l'égard du français écrit. Ce désavantage joue sans doute contre l'intégration au marché de l'emploi et contre l'intégration sociale en général, rendant difficile la participation à la vie économique, sociale et culturelle. Le problème est encore aggravé par l'attitude de nos répondants. En effet, la plupart d'entre eux essaient d'échapper à des situations où ils doivent pratiquer le français. Cela veut dire, soit se trouver un emploi peu qualifié, où la maîtrise de la langue n'est pas nécessaire, soit se débrouiller dans un milieu anglophone, étant donné qu'il y a plus de familiarité

avec cette langue (on apprend normalement l'anglais en tant que deuxième langue à l'école au Pérou) :

« Je dois avouer que je suis devenu très timide quand il s'agit de parler dans une langue étrangère. Je me sens plus à l'aise quand il y a des hispanophones ou des gens qui me donnent une sorte de support, mais si je suis là tout seul avec un groupe de francophones ou d'anglophones, alors je ne parle pas. Pourquoi? Parce qu'ils vont parler rapidement et simplement j'y vais me perdre [dans la conversation] [...] quand je vais à un endroit francophone, j'ai des maux de têtes, ou s'il s'agit d'un endroit où on parle une langue autre que la mienne, non? Il faut accepter, des fois je ne comprends pas les gens et je réponds oui, oui, oui ou yes, yes, yes; et il y a des gens qui sont devenus mes amis qui font la même chose avec moi, je dis quelque chose en français mais ils ne comprennent pas, alors ils disent oui, oui, oui [...] » (Louis).

« [...] Je crois que je ne me sens pas complètement intégrée à cause de la non maîtrise de la langue, c'est une barrière, et parce que je ne travaille pas dans mon domaine, mais je crois qu'il y a beaucoup de monde comme moi qui ont vingt, trente ans ici, mais ils ne s'identifient pas avec le Québec et ça n'a pas été un limite [...] » (Sandra).

La non-maîtrise de la langue se traduit aussi dans la peur à interagir avec des francophones, le manque de confiance en soi, la ritualisation de ses échanges sociaux afin d'éviter les francophones et de favoriser notamment les hispanophones, etc. Malgré tout, ces immigrants ont amélioré leur français au cours de ces années; l'école et d'autres contextes comme le travail et le loisir ont beaucoup aidé à cet égard.

### **3.1.10 Situation par rapport à l'anglais**

La plupart ont une connaissance intermédiaire de l'anglais, sauf Sandra qui en a une connaissance de base. Nous mettons en évidence que Stéphane a une parfaite maîtrise de l'anglais, ce qui lui a permis de se trouver un emploi avec une relative facilité. Il poursuit d'ailleurs ses études en anglais à l'université McGill, il a trouvé une conjointe anglophone, alors sa vie se déroule principalement en anglais. Les autres manifestent un vif intérêt pour maîtriser l'anglais et certains d'entre eux

envisagent de se concentrer exclusivement sur l'anglais dans un futur proche (Marcel et Louis).

### **3.2 Le sentiment d'appartenance à la société d'accueil**

Stéphane est le seul à se déclarer intégré à la société québécoise. Rappelons ici qu'il s'agit d'un finissant d'une spécialisation à l'université McGill, ayant une conjointe québécoise qui est bilingue et doté d'un bon pouvoir d'achat grâce à son emploi (il est l'assistant du contrôleur de l'entreprise). Il soutient que c'est un poste difficile à trouver et qui exige beaucoup de confiance et de discrétion. Il est fier d'avoir trouvé cet emploi par lui-même et d'être valorisé par son patron et par ses camarades :

-Et pourquoi tu considères que tu t'es bien intégré?

Parce qu'au boulot ils m'apprécient, j'ai trouvé cet emploi par moi-même, personne ne m'a emmené à un endroit pour y travailler, c'est juste parce que j'ai fait preuve de mes compétences, non? L'université, là il est aussi difficile te faire des amis parce que les gens y vont, ils entendent le cours, puis ils partent, non? Il n'y a presque jamais de travaux en groupe, alors on dirait qu'on ne peut pas s'intégrer [...] mais au boulot je me suis bien intégré » (Stéphane).

Ce cas est d'autant plus particulier que cette personne ne maîtrise pas le français. Stéphane a préféré se rallier à un milieu principalement anglophone, à l'université, comme au travail. Il a rencontré son actuelle conjointe dans le cadre de son premier emploi. Il est parvenu à s'insérer dans différents contextes sociaux. À la lumière de l'approche théorique d'Alejandro Portes sur les modes d'incorporation en contexte de migration (Portes, 1995; p. 24), au niveau micro, Stéphane a enrichi son capital humain par le biais d'études dans une université locale et par le perfectionnement de l'anglais. Au niveau collectif-intermédiaire, il a pénétré dans divers réseaux (professionnel et ethnique) et a établi des liens avec un groupe social où le rapport est fondé sur l'amitié (groupe composé de latinos, québécois,

canadiens, etc.). Au niveau structurel-macro, il a dû faire face aux enjeux sociaux liés à l'acculturation et l'intégration des minorités (dont la discrimination), par exemple il mentionne « *qu'il est un peu fermé le cercle pour entrer dans le monde local [...]*» (représentation subjective) (Stéphane) :

« Ben, il y a des personnes qui ont l'habileté ou l'opportunité de rencontrer plus des personnes grâce à leurs activités, non? Mais, en général, j'ai remarqué ça [...] il semble qu'il est un peu fermé le cercle pour entrer dans le monde local, on peut connaître quelqu'un là ou un autre, mais ça ne signifie pas que tu fasses complètement partie d'ici, non? Mais, j'ai vu que quelques-uns te rejettent ouvertement, [...] Non, ils ne te rejettent pas ouvertement, ok tu es là, mais rien de plus avec toi, non? [...] le fait de sortir manger avec un groupe ne signifie pas que tu fasses partie de ce groupe-là, je veux dire, ici il y a beaucoup d'indépendance, c'est peut-être parce qu'ils sont comme ça, mais ça ne me choque pas, sinon je ne serais pas là, je serais déjà parti [...]» (Stéphane).

En général, les déclarations sur les barrières linguistiques et l'hermétisme du groupe majoritaire reviennent une fois de plus comme des raisons qui frappent la mobilité économique et sociale de l'immigrant (Portes, 1995). Par ailleurs, nous avons trouvé dans les témoignages recueillis un répertoire varié de points de vue sur l'intégration et sur ce qu'elle implique, l'intégration étant évaluée à la lumière de critères objectifs et subjectifs. Ainsi, nous estimons nécessaire d'aborder en détail l'opinion des autres répondants. La conceptualisation de l'intégration de Marcel est très semblable à celle d'incorporation de Portes (Portes, 1995), c'est-à-dire participer activement à certains domaines (notamment le travail et la vie sociale) à travers la mise à contribution des habiletés de nouveaux arrivants, et ce, malgré le fait qu'il y a des facteurs structurels ou objectifs auxquels on doit faire face (dont le « déclassé ») :

« Je pense qu'une personne se sent intégrée quand la société l'accueille et toi, en tant que personne, tu te sens bien. Toi en tant que personne, tu te sens bien, tu sais que tu contribues au développement de la société, je veux dire qu'avec ton travail, avec ta profession, tu contribues au développement de la société, alors là tu te sens intégré. Tu sens que tu es une personne qui contribue à la société et que la société t'as accueilli, comme tu es, comme il est supposé qu'il serait, tu comprends? Pour moi, c'est ça l'intégration » (Marcel).

Louis considère l'hermétisme des Québécois comme un facteur dérangeant (représentation subjective) et souligne que l'intégration ne doit pas nécessairement impliquer une pleine identification avec les valeurs et normes culturelles de la société d'accueil. L'intégration suppose que les nouveaux arrivants sont disposés à apprendre à vivre dans leur contexte et à y participer (faire partie de la société). Selon lui, intégration ne rime pas avec assimilation :

« L'intégration veut dire faire partie de, c'est-à-dire connaître et faire partie des habitudes, connaître les coutumes et tout ça. Autrement dit, c'est faire partie de quelque chose. C'est s'intégrer. Alors, il y a différentes manières de faire l'intégration en tant que migrant : soit tu fais partie d'un tout qui évolue, soit tu fais partie d'ici. C'est ce que Québec [en référence au gouvernement du Québec] essaie toujours de faire : « en d'autres mots, nous acceptons les immigrants mais ils doivent respecter notre culture et nos actions ». Bon, alors, premièrement ils doivent savoir qu'ils ont besoin de nous, n'est-ce pas? Donc, ils doivent aussi respecter nos cultures et nos manières d'être, mais ils nous exigent des changements. En fait, il s'agit d'une symbiose, mais normalement ils ont plus de pouvoir parce que c'est la population d'ici. Cela devrait être bidirectionnel. Je crois que les immigrants ne réussiront jamais à s'intégrer ici. Ils vont commencer à construire leur propre monde, en marge de la société québécoise proprement dite. Ils vont prendre de la force et, si les choses continuent comme ça, les Québécois pure laine deviendront la minorité » (Louis).

Pour Jean, intégration est presque synonyme d'adaptation. À notre avis, l'adaptation fait partie du processus d'intégration, mais ce n'est pas exactement la même chose. Selon Jean, l'intégration exige l'assimilation et c'est pourquoi il ne se sent pas intégré : il refuse de s'y plier car il considère que c'est l'unique manière de préserver ses repères ethniques. Alors, il préfère dire qu'il est habitué au système économique, à la société et à la culture québécoises, sans y être véritablement intégré. Nous pouvons dire qu'il a appris à vivre dans son contexte :

« Je pense que l'intégration est liée à l'adaptation, que ces deux notions sont des synonymes en réalité. Intégration veut dire faire partie de quelque chose, d'une culture, d'un peuple, d'un pays [...] Je crois que c'est tout aussi vrai pour l'immigration étrangère que pour l'immigration interne, puisque toutes les parties d'un pays ne sont pas les mêmes. Les villes d'un pays ne sont pas identiques et recèlent des coutumes, traditions et même des langues différentes, comme au Canada [...]

Je crois que je ne suis pas complètement intégré. On dirait que je suis habitué au climat, au système de transport, à la monnaie et, dans un autre ordre d'idées, aux gens aussi. Je suis familier avec la façon d'être des gens et je suis habitué à la langue. Je crois que « habitué » est plus juste que « intégré » comme mot pour définir ma situation face à la société québécoise, en ce sens que l'intégration proprement dite implique plusieurs choses. Cela implique d'être plus « inséré » dans la culture québécoise. Pour moi, l'intégration complète se manifeste par des gestes tels que regarder un match de hockey des Canadiens en compagnie de Québécois, manger une poutine, avoir beaucoup plus de communication avec des amis Québécois ou peut-être Canadiens ou parler comme eux [...] Je ne sais pas si un jour je vais réussir à m'intégrer complètement; je ne pense pas, je pense que non. Mais oui, je crois qu'on doit être tolérant à l'égard des cultures. Et respecter. Je respecte leurs coutumes, leur façon d'être, leur langue et tout ça. Mais être comme eux? Non, non » (Jean).

D'après Richard Bourhis, l'immigrant est toujours confronté à l'acculturation. Soit il maintient sa culture et se marginalise, soit il rejoint d'une certaine façon la culture « dominante » de la société d'accueil et tente d'adopter celle-ci. De toute évidence, l'intégration est une stratégie d'acculturation. Il est donc important de ne pas confondre acculturation et assimilation. L'assimilation peut être interprétée comme une acculturation totale de l'immigrant, tandis que l'intégration comme stratégie est conçue comme un processus au cours duquel l'immigrant s'engage dans « *certaines secteurs clés, à savoir les domaines juridique, économique, linguistique, politique et culturel. Ces cinq domaines d'intégration sont interdépendants : l'intégration dans l'un pouvant favoriser l'intégration dans l'autre* » (Bourhis et al., 1998; p. 18).

### **3.3 Quitter le Québec : un choix non méprisable pour quelques-uns**

Quelques-uns de nos répondants (Marcel, Louis, Jean) envisagent quitter le Québec. En tout cas, tout est en fonction de ce qui est perçu comme l'option la plus convenable, en termes économiques (un bon emploi, s'installer dans une ville où le coût de la vie n'est pas très cher), sociaux (compter avec des réseaux de soutien) et culturels (c'est à partir d'un jugement subjectif qu'on sent si la langue ou l'esthétique de la ville nous plaisent ou nous conviennent).

Aucun n'a un projet concret de retour au Pérou à court terme. Visiter son pays est apprécié, mais la situation économique et politique est encore perçue comme instable. Certaines particularités de la culture populaire (l'informalité, c'est-à-dire le manque de respect pour la loi) et de la vie quotidienne (la violence à cause de la délinquance) découragent la réalisation d'un tel projet. Par contre, la tranquillité du Québec, ses meilleures conditions de vie, ses nombreuses opportunités d'emploi et d'études incitent nos répondants à maintenir leur choix d'habiter au Québec.

Le retour définitif au pays d'origine reste là, comme une hypothèse. On y songe si la qualité de vie s'améliore là-bas ou si notre situation ici ne nous permet pas d'éventuellement recevoir une pension de vieillesse. On choisirait alors le Pérou pour nos vieux jours (on donne comme principale raison qu'on ne veut pas vieillir dans un pays froid).

Dans ce chapitre nous avons donné un portrait du parcours d'immigration et d'intégration de nos répondants. En outre, nous avons fait une analyse de la signification de l'intégration selon ces immigrants. Dans le chapitre suivant, nous explorerons plus en profondeur le rôle du loisir pendant ce processus.

## Chapitre 4 : Analyse des pratiques de loisir

Dans ce chapitre nous reprendrons quelques éléments théoriques de la sociologie du loisir, de l'immigration, etc., surtout les repères théoriques propices à la compréhension du problème que nous abordons ici, c'est-à-dire l'intégration des minorités. Nous avons relevé les points suivants : la situation de nos répondants, l'organisation du temps (le travail et le temps libre), les loisirs, la communalisation ethnique, le rapprochement avec la société québécoise et les autres groupes, etc., pour analyser comment la dynamique du loisir s'inscrit dans la vie quotidienne de nos répondants.

### 4.1 État de la recherche

Notre analyse propose d'explorer la culture des individus qui composent notre échantillon, en relation à la situation sociale qui encadre leur quotidien dans la société d'accueil. Dans cette démarche exploratoire nous mettons en relief deux caractéristiques de ces personnes : ce sont de nouveaux arrivants au Canada et au Québec<sup>23</sup>, et leur groupe ethnique s'y trouve en condition minoritaire. Par ailleurs, aucun d'entre eux ne possède un diplôme universitaire canadien<sup>24</sup>, leur capital social étaient visiblement faible<sup>25</sup>, tous étaient des célibataires, personne ne maîtrisaient le français (migrants allophones), presque personne ne maîtrisaient l'anglais<sup>26</sup>, quatre individus avaient un emploi précaire<sup>27</sup>.

---

<sup>23</sup> Cinq ans ou moins depuis son arrivée au pays, au moment de l'entrevue.

<sup>24</sup> Tous ayant un diplôme péruvien de premier cycle.

<sup>25</sup> Personne n'avait pas de parents au Québec.

<sup>26</sup> Stéphane était le seul individu qui maîtrisait l'anglais avant d'arriver.

<sup>27</sup> Stéphane était le seul à avoir un emploi dans son domaine, c'est-à-dire la comptabilité. Sandra travaillait dans le domaine du nettoyage et une bonne partie du total d'heures de travail n'étaient pas déclarées, n'ayant pas droit à l'assurance emploi, ni d'avantage sociaux. Jean gagnait juste le salaire minimum et toutes les semaines il devait faire face à l'angoisse à cause de la possibilité permanente d'une réduction des heures de travail. Louis avait un emploi de huit heures par semaine et Marcel avait un emploi temporaire.

Ce travail consiste en une analyse de la trajectoire sociale de ces migrants en situation, c'est-à-dire dans la société d'accueil. Nous désignons cette trajectoire comme un « *processus d'intégration* ». À ce propos, nous observons que l'intégration sociale de ces individus s'appuie sur des « mécanismes de sociabilité » qui se développent peu à peu, dans un premier temps au sein du groupe péruvien, puis auprès de différents groupes ethniques<sup>28</sup>, favorisant d'ailleurs la reproduction culturelle de la communauté ethnique et la socialisation de ces nouveaux arrivants au système de valeurs de la société d'accueil.

Nos répondants articulent un discours intime qui varie selon le cas, mais qui reflète, en général, une conscience plus ou moins aiguë de l'existence d'une « souffrance » personnelle, individuelle, qui est notamment attachée à l'expérience migratoire. Pour nos répondants l'intégration est un processus compliqué dû aux enjeux de l'adaptation à une nouvelle société :

« [Par rapport à l'immigration, il soutient] Tout à fait, c'est stressant. Surtout quand tu arrives, je l'ai trouvée très difficile. Très, très stressant, tu es préoccupé pour connaître [le pays, la société, etc.], non? Surtout si tu n'as pas de famille ici, tu n'a personne, tu connais personne. Tu ne connais pas le pays, tu ne connais pas la langue, tout ça. Évidemment, c'est stressant, préoccupant, c'est quelque chose qui empêche être tranquille, non? Dans mon cas jusqu'à maintenant je ne suis pas tranquille, dans mon travail je gagne peu, maintenant on me donne plus d'heures de travail mais ce n'est pas stable, la maison non plus, parce que, comme je t'ai dit, ma colocataire déménage avec son chum, et moi en mai je dois avoir quelque chose, non? Trouver un logement, un bon endroit, où tu peux, près de mon travail, près d'un métro ou d'un moyen de transport, près d'un supermarché; c'est difficile [...]» (Jean).

« *Faire partie de la société d'accueil* », idée constamment évoquée par nos répondants comme horizon vers lequel tendre, synthétise l'idéal de l'intégration. Cette manière de conceptualiser l'intégration, tel que constaté dans leurs déclarations, nous renvoie à l'idée que les immigrants doivent être accueillis par la société hôte. De ce fait, ces immigrants visent leur inclusion sociale, en suivant un processus qui permet de mettre à contribution leurs savoir-faire à travers l'emploi,

---

<sup>28</sup> Surtout hispanophones.

et de favoriser leur participation sociale et culturelle par l'éducation, la consommation, la vie communautaire, les loisirs, etc.

Deux critères semblent définir l'intégration. D'une part, des critères objectifs, par exemple la difficile insertion de nos répondants sur le marché du travail et le « déclassement », et d'autre part, des critères subjectifs, c'est-à-dire tout ce qui concerne la perception, les représentations et le vécu. On citera par exemple la représentation de la société d'accueil en tant que « société fermée » comme conséquence d'un rapport social faible avec le groupe québécois chez la plupart de nos répondants. Une autre représentation récurrente concerne les « conditions de vie », par exemple, en analysant les représentations sur le climat nous réalisons *qu'apprendre à vivre dans un contexte donné* est un élément important parce que c'est quelque chose qui structure l'espace de sociabilité et les attentes, et le Canada est un pays froid.

Dans l'intention de rappeler nos répondants et de présenter leurs déclarations, passons en revue les cinq cas qui composent notre travail de terrain. Afin de les présenter, nous avons construit une matrice et organisé quelques données selon les répondants. Comme indiqué dans le chapitre méthodologique, les noms de nos interviewés ont été modifiés afin de garder leur anonymat :

**Matrice 1 : Profil des répondants**

| Répondant | Sexe | Âge | Statut civil | Enfants | Nationalité | Occupation    | Catégorie migratoire |
|-----------|------|-----|--------------|---------|-------------|---------------|----------------------|
| Marcel    | M    | 36  | Célibataire  | Non     | Péruvienne  | Travail-Étude | Travailleur qualifié |
| Louis     | M    | 33  | Célibataire  | Non     | Péruvienne  | Travail-Étude | Travailleur qualifié |
| Jean      | M    | 30  | Célibataire  | Non     | Péruvienne  | Travail       | Travailleur qualifié |
| Stéphane  | M    | 31  | Célibataire  | Non     | Péruvienne  | Travail-Étude | Travailleur qualifié |
| Sandra    | F    | 33  | Divorcée     | Non     | Péruvienne  | Travail       | Travailleur qualifié |

Marcel a trente-six ans et est venu au Québec en tant que travailleur qualifié. Il est un ingénieur industriel, inscrit à l'ordre des ingénieurs du Pérou, qui a choisi le retour aux études comme stratégie d'intégration, sans pour autant négliger son insertion professionnelle. Il est étudiant en gestion d'entreprises au moment de l'entrevue. Les activités physiques ont une place importante dans son système de valeurs : aller au gymnase ou faire des activités de plein air font partie de sa vie quotidienne, ce qui l'a aidé à se défouler, à garder son équilibre émotionnel, et à surmonter quelques problèmes comme la solitude et le stress quotidien.

Au Québec, il n'a jamais décroché d'emploi dans son domaine. Même après une formation au programme de baccalauréat en administration des affaires à HEC Montréal, il n'a toujours pas trouvé d'emploi dans ce secteur. Actuellement<sup>29</sup>, il travaille en tant qu'employé dans un entrepôt à Montréal. Il affirme qu'il existe de la discrimination au Québec à cause de la non-maîtrise des deux langues officielles et la couleur de la peau. D'après sa trajectoire d'intégration, cet individu a dû faire face au premier abord à la solitude, puis au « déclassé » car son diplôme péruvien et son expérience professionnelle au pays d'origine ont été « sous-estimés » par les employeurs québécois. Au Québec, cet individu ne détient pas la même position sociale qu'au Pérou. Il a subi un processus de disqualification professionnelle indissociable « *d'un processus de déclassé social* » (Belbah, de Galembert, et Gimbert, 2004; p. 12), passant d'ingénieur au Pérou à manœuvre au Québec, ce qui devient une source de détresse à cause de la « déception ». Cette expérience de « déclassé » engendre chez lui un ensemble de représentations, par exemple le fait de soutenir qu'il existe de la discrimination. Par ailleurs, nous constatons dans sa déclaration que la mise à contribution des « savoir-faire » des nouveaux arrivants est un critère objectif qui se trouve au cœur de sa définition de l'intégration. À cet égard, le lecteur sait déjà que la situation pour lui est compliquée.

---

<sup>29</sup> Après une année de notre première entrevue.

Louis est âgé de trente-trois ans. Venu au Québec en tant que travailleur qualifié, il est ingénieur informatique. Pour lui, les activités de sociabilité telles que les rencontres avec des amis pour bavarder, les dîners en groupe, les sorties dans les bars, et la visite d'amis à leur domicile sont des pratiques courantes. Comme pour Marcel, travailler et retourner à l'école est une stratégie d'intégration. La solitude est là aussi un motif de souffrance. Il travaille comme assistant technique dans les réseaux informatiques de l'Université Concordia<sup>30</sup>. Il a finalement obtenu son diplôme en administration des affaires à HEC Montréal<sup>31</sup>, mais n'a toujours pas décroché un emploi en lien avec cette formation. Tel que vu dans le cas de Marcel, Louis et la plupart de nos répondants ont dû faire face à une expérience de « déclassement<sup>32</sup> ». Tout au long de l'entrevue, il nous laisse noter qu'il n'aime pas faire des activités tout seul. En plus, il remarque que la solitude est quelque chose qui rend difficile son intégration parce qu'elle contribue à la détresse, ainsi le manque d'un réseau de personnes disponible pour sortir accroît son sentiment de malheur. En fait, il a éprouvé une dépression entre 2008 et 2009. Par ailleurs, il mentionne qu'il trouve difficile de maîtriser le français à cause de la phonétique (difficulté cognitive) et que, par contre, il se sent plus à l'aise avec l'anglais, mais le fait de ne pas maîtriser ces deux langues l'empêche de trouver un emploi à plein temps. Il conceptualise l'intégration en tant qu'inclusion sociale, « *faire partie de la société* », ce qui implique, d'après lui, connaître son entourage (apprendre à vivre dans le contexte québécois), la participation et la reconnaissance de la diversité dans l'espace social.

Jean est le plus jeune de nos répondants. Il a trente ans. Il est venu au Québec en tant que travailleur qualifié. Il a un diplôme péruvien en administration des affaires. Il concentre ses loisirs sur les concerts de rock. Plaisir, émotion, détente, dé-routinisation, défoulement, se mêlent dans ses pratiques de loisir. Par

---

<sup>30</sup> Il travaille juste un jour par semaine.

<sup>31</sup> Il s'agit de la situation actuelle de cet individu, après une année de notre première entrevue.

<sup>32</sup> Sauf Stéphane.

ailleurs, les préoccupations économiques ont été constamment invoquées lors de l'entrevue. En effet, il a préféré trouver un emploi aussitôt après la fin de ses cours de francisation. Pour lui, l'incertitude par rapport à l'avenir est devenue source d'angoisse. Il n'a jamais trouvé un emploi dans son domaine de compétence au Québec. Il travaille actuellement dans l'entrepôt d'un grand magasin<sup>33</sup> et il a aussi dû faire face au « déclassement ». Jean a trouvé dans l'internet et les concerts de rock un moyen de distraction et défoulement pour faire face à l'angoisse d'un processus d'intégration marqué par l'incertitude. Il raconte que depuis son arrivée il a surtout rencontré des Péruviens. Son réseau est très limité, n'ayant aucun ami québécois.

Stéphane, trente-un ans, est venu au Québec en tant que travailleur qualifié. Il est un jeune comptable qui, comme Marcel et Louis, considère qu'une formation complémentaire ainsi que le travail sont des mécanismes d'intégration. D'ailleurs, c'est un cas particulier dans la mesure où c'est le seul à avoir envisagé stratégiquement, dès son arrivée, que le loisir pourrait favoriser son intégration. Comme nous le verrons plus bas, en visant une école de salsa, il avait pour but d'apprendre des techniques de danse d'un genre musical typiquement latino et de faire des connaissances, surtout québécoises. Sociabilité et détente caractérisent ses activités de loisir. D'une certaine manière, il aussi évoque la solitude comme motif de détresse.

Il a trouvé un emploi dans le domaine de la comptabilité deux mois après son arrivée. Il a aussi entrepris des études en comptabilité à l'université McGill afin d'être reconnu en tant que comptable. C'est le seul qui déclare se sentir intégré. Cependant, « l'attitude fermée » qu'il ressent de la société québécoise, ainsi que la solitude, constituent des motifs de souffrance. Il fait face à cette situation par un comportement où nous remarquons une force de caractère de son côté, ce qui

---

<sup>33</sup> Il arrange les produits dans les rayons, il sort la marchandise du camion, etc.

favorise la croissance personnelle et l'estime de soi, surtout parce qu'on développe des compétences (Samuel Noh et Avison, 1996) :

[...] si tu viens seul (comme immigrant), il est beaucoup plus compliqué parce que tu es là seul, tu n'a pas de famille, tu n'as personne, il y a beaucoup de personnes qui viennent avec leur conjoint, alors ça c'est différent, parce qu'on s'aide mutuellement. Quand tu viens tout seul est un peu plus difficile parce que tu dois, tu dois te débrouiller toi-même, non? Contre ce qui arrive. Et tout ça te rend plus fort parce qu'au Pérou tu as tout, tu as ton père, tu as ta mère, qui peuvent toujours t'aider, non? Ou n'importe qui, ton cousin, un ami, quiconque, mais tu viens ici, tu es seul, seul, face à face avec la réalité, ici tu te débrouille complètement seul, non? » (Stéphane).

Enfin, Sandra, seule femme de notre échantillon, est une divorcée de trente-trois ans qui est venue au Québec en tant que travailleuse qualifiée. Elle n'a jamais trouvé un emploi dans son domaine (administration des affaires). Depuis son arrivée, elle a toujours travaillé dans le domaine du nettoyage, c'est-à-dire qu'elle a aussi vécu une expérience de « déclassé ». Au Pérou elle s'occupait de la gestion des ressources humaines dans une petite entreprise. Elle souligne que le climat a gâché son enthousiasme. Marcel et Jean concordent sur ce point, ils disent plus précisément qu'ils ne prendraient pas leur retraite au Québec à cause de la rigueur de l'hiver. Dans le cas de Sandra, ce qui pose problème à son intégration est la non-maîtrise de la langue, le climat et la solitude. Elle relie l'intégration à la notion de « s'habituer », de « s'adapter », à une société. Cela implique, selon elle, la connaître et être autonome pour se débrouiller librement (apprendre à vivre dans le contexte). Par ailleurs, les loisirs ont joué un rôle positif à ce propos, favorisant une perception positive à l'égard de son intégration à la société locale. Travailler pour oublier s'avère aussi une stratégie pour échapper du malheur, « *j'ai appris à surmonter ce problème [la solitude] avec le travail [...]* » (Sandra).

Sandra offre une belle illustration de l'importance de la quête du plaisir par le loisir<sup>34</sup> et l'utilité de ces activités comme stratégie pour faire face aux épreuves quotidiennes, durant un processus d'adaptation marqué par la manifestation de stress chez tous nos répondants. C'est son patron qui l'a introduite à certains loisirs au Québec. Pour cette personne, la signification de ses pratiques de loisir consiste en l'apprentissage de nouvelles valeurs, une meilleure connaissance de son environnement social, la relaxation, la détente, l'amusement, etc.

#### **4.2 L'organisation du temps**

Pour Marcel, la majorité de son temps est destinée au travail. Il s'occupe aussi de tâches ménagères comme faire les achats et cuisiner, puisqu'il habite seul. Le soir, il se donne du temps pour les loisirs comme bavarder sur internet, aller au gymnase, étudier le chinois<sup>35</sup>. Une partie de son temps est destinée aux études étant donné qu'il termine sa scolarité à l'université<sup>36</sup>. Les activités routinières de Louis se concentrent sur le travail (à temps partiel) et internet. Par ailleurs, il se donne l'opportunité de rencontrer des amis chez lui, de visiter des amis chez eux, d'aller au bar, d'aller en discothèque, surtout pendant les week-ends. Jean travaille à plein temps et passe beaucoup d'heures sur internet pendant son temps libre. Pendant les week-ends, il se repose, parfois il visite des amis ou va à un concert de rock s'il le trouve intéressant. Stéphane travaille à plein temps et va normalement au gymnase trois fois par semaine, après le travail. D'ailleurs, il va à l'université au cours de la semaine et réserve son temps libre pour se relaxer et se cultiver en lisant à la maison.

---

<sup>34</sup> Par rapport aux loisirs, tous nos répondants ont déclaré « faire ce qu'ils aiment ».

<sup>35</sup> Il s'agit d'une activité de loisir parce qu'elle a été choisie librement par cette personne et qu'elle possède un caractère libérateur, désintéressé et hédonistique.

<sup>36</sup> Au moment de l'entrevue en février 2009.

Enfin, Sandra trouve difficile d'organiser ses activités étant donné qu'elle n'a pas un horaire de travail fixe. En tout cas, elle donne la priorité au travail, mais elle trouve des manières de se divertir durant ses pauses-café. En plus, elle va au gymnase au moins une fois par semaine et réserve un jour par semaine pour se reposer.

### 4.3 Loisirs dans le pays d'origine

Quand l'immigrant arrive, il apporte avec lui tout son univers symbolique et de valeurs. Une tendance normale consiste à essayer de reproduire les loisirs habituels dans le pays hôte. Cependant, une autre fois, le « poids » de la contrainte sociale sur l'action nous semble évident :

« Au Pérou j'allais beaucoup au cinéma, je mangeais souvent dehors, j'allais à la plage, je visitais plus d'amis qu'ici, parce que là-bas j'avais de meilleurs amis qu'ici. Aussi, au Pérou, l'amitié se cultive davantage. Ici, les gens sont toujours de passage. Tu ne sais jamais où ils seront demain, tu comprends? [...] » (Sandra).

À propos de Sandra, ce que nous constatons est une « restructuration » de ses loisirs en raison même de l'expérience migratoire. En fait, comme nous l'avons mentionné antérieurement, la condition d'immigrant influence la façon de vivre les loisirs ainsi que les activités qu'on peut faire et les contextes où celles-ci se déroulent. Il se peut donc que certaines activités soient encouragées et beaucoup d'autres défavorisées. L'absence d'un réseau d'amis proches, la non-maîtrise de la langue, la méconnaissance du milieu, le faible revenu, le manque de temps libre, l'incertitude par rapport aux amis en contexte migratoire (certains amis immigrants restent au pays tandis que d'autres partent vers une autre ville ou rentrent chez eux), jouent malheureusement contre la reproduction du système de valeurs et d'intérêts culturels qui se concrétise normalement dans les loisirs.

Dans le cas concret de Marcel, les activités physiques sont au cœur de son système de valeurs. Pour lui, le sport est très important et il maintient les pratiques

sportives qu'il faisait au Pérou (la gymnastique, le vélo, le soccer, et l'athlétisme). D'autre part, il a « perdu » son habitude d'aller au cinéma parce qu'il n'a pas beaucoup d'amis ici, et qu'il ne maîtrise pas la langue, et qu'il n'a pas beaucoup de temps libre, alors il donne la priorité à d'autres activités. Louis se rappelle avec nostalgie de ses rencontres avec ses amis, des moments où il faisait des promenades en auto en écoutant de la musique, des moments où il allait au cinéma, louait des films, ou de l'époque à laquelle il sortait dans les bars pour y boire beaucoup. Il souligne constamment la précarité de son état financier :

« Je n'aime pas aller dans un endroit à moins que j'ai l'argent suffisant pour faire tout ce qu'il me plaît. Si quelqu'un me demande d'aller à un endroit, mais seulement pour boire une bière, alors que j'ai envie de deux, quatre, ou vingt bières, et si je ne peux pas payer, alors je ne sors pas, aussi simple que cela » (Louis).

Jean laisse tomber quelques activités qu'il faisait au Pérou (au Québec il n'a pas de groupe d'amis pour sortir, boire et il ne fait plus de sport), mais il en découvre d'autres. Il participe à des « activités mimétiques » comme les concerts :

« [...] aller prendre une bière ou aller aux fêtes, des choses comme ça, ce sont de choses que je ne fais pas ici, non? Comme faire des sports, par exemple. J'allais au Gym là-bas, des fois je jouais au soccer, non? Et ici je ne peux pas le faire, c'est difficile » (Jean).

Stéphane continue de faire au Québec ce qu'il faisait au Pérou. Il s'est intégré rapidement à un réseau, porté par son goût pour le contact humain. Il diversifie ses pratiques sportives en faisant de la gymnastique grâce à l'initiative de l'entreprise où il travaille. Le sport devient pour lui une façon de garder la santé et le bien-être (se relaxer) par le culte du corps.

#### **4.4 Loisirs dans le pays d'accueil**

Comme nous l'avons déjà indiqué, l'immigrant essaye de reproduire ses loisirs dans le nouveau contexte du pays d'accueil. Cela nous permet de confirmer

que ces pratiques sont en réalité des pratiques culturelles qui sont enracinées dans l'habitus de l'individu et précèdent la migration. Par exemple, des activités de plein air très populaires pendant l'hiver au Québec, comme le patinage et le ski, ne font pas partie des habitudes de nos répondants. En effet, nous avons constaté que personne ne participe à ces activités. Ceci n'empêche pas d'ajouter de nouveaux éléments à l'habitus, et par le fait même, d'enrichir notre capital culturel. Par exemple, c'est le cas de Marcel. Pour lui, en plus d'aller souvent au gymnase<sup>37</sup>, l'effort intellectuel personnel est aussi important, c'est pourquoi il prend un cours de chinois comme une façon de se cultiver et cela sans aucune obligation. Pour Louis, les pratiques de sociabilité (aller dans des fêtes, visiter des amis) et d'amusements *dé-routinisantes* pour adultes (boire de l'alcool, fréquenter des bars de streap-tease) ont toujours été importantes dans sa vie et c'est précisément ce qu'il fait normalement au Québec. Il souligne toujours à quel point il n'aime pas faire ces activités tout seul :

« - [...] C'est normal que quand tu arrives avec un hobby ou avec un passe-temps, alors tu voudras faire ce même hobby ou passe-temps ici, et tu commenceras à te relier avec des gens qui ont le même passe-temps que toi. C'est la meilleure façon de se faire des amis. On se fait des amis quand il y a des choses en commun avec l'autre personne, sinon on n'aurait pas d'amis.

- Et on dirait que l'activité que tu as pratiquée le plus ici au Québec est d'aller aux fêtes?

- Boire de l'alcool, aller aux fêtes, bar de streap-tease

- Mais avec des amis?

- Bien sûr, comme je t'ai dit, jamais seul [...] Pour l'instant, je visite des amis pour passer le temps, puis je ne fais rien d'autre. Je n'aime pas faire les choses tout seul, je n'aime pas aller au cinéma seul, je n'aime pas aller au théâtre seul, [...] j'ai toujours besoin de quelqu'un pour m'accompagner.

Actuellement, je passe beaucoup de temps avec une fille d'ici [québécoise]. Je la rencontre fréquemment, et avec mes amis [anciens camarades péruviens] j'ai perdu beaucoup de contact. Surtout parce que chacun est dans leur monde, préoccupés par leurs occupations, chacun à leur manière. Beaucoup de mes amis aiment être seuls, par contre, moi je n'aime pas être seul [...] » (Louis).

---

<sup>37</sup> Pour lui l'activité physique fait partie de son système de valeurs, c'est-à-dire qu'en plus de la considérer comme une pratique *dé-routinisante*, elle est devenue un besoin qu'il faut satisfaire pour garder le bon fonctionnement du corps (l'équilibre), notamment parce qu'elle lui procure libération (se défouler) et plaisir. Parmi ses activités au Gym, il évoque le bodybuilding et il ajoute « le cardio » pendant l'hiver.

Pour Jean, les loisirs peuvent avoir un caractère individualiste surtout parce que le réseau de contacts est assez limité. Ainsi, il vit les concerts comme une « activité mimétique » libératoire du stress de la routine quotidienne, ce qui lui accorde une satisfaction symbolique. Par ailleurs, il se tourne vers des pratiques ethnicisées, surtout à l'égard de pratiques transnationales impliquant le renforcement d'un réseau justement transnational. Grâce à son réseau et à la technologie, il peut regarder des chaînes de télévision péruviennes et maintenir un lien à une réalité plus significative affectivement et culturellement que celle qui l'entoure. De cette manière, les repères culturels restent vivants dans son imaginaire. À un moment donné, son réseau a servi de canal par lequel lui faire parvenir des productions culturelles et de l'information, par exemple les émissions de télé péruviennes, le téléjournal, etc. (sa mère mettait la webcam afin qu'il puisse regarder la télé péruvienne).

Des pratiques de caractère varié peuvent intervenir chez un même individu. Stéphane évoque des pratiques de sociabilité, de détente, d'activité physique et de satisfaction individuelle. Nous tenons à préciser qu'une pratique comme celle d'aller au gymnase a été ajoutée (il déclare qu'au Pérou il n'avait pas de temps pour y aller) : donc le soin de la santé et le bien-être par le culte du corps se conjuguent à la détente. Une pratique individualiste à caractère ludique comme celle des jeux vidéo peut être aussi *dé-routinisante* et libératrice, ce qui devient une façon de s'amuser.

Sandra reproduit des pratiques comme la lecture, écouter la télé ou de la musique. Elle aime beaucoup manger à l'extérieur. Finalement, nous repérons un contenu ethnique dans quelques pratiques parce qu'elle fréquente normalement des amis latinos et va souvent dans des restaurants péruviens. Pour elle, ces pratiques sont *dé-routinisantes* et plaisantes.

Quant au sport, précisons qu'il a une valeur positive pour tous nos répondants. En effet, le sens commun présente le sport comme le corollaire d'un mode de vie sain. Donc, presque tous apprécient les activités physiques puisque,

dans leurs systèmes de valeurs, est internalisée l'idée qu'elles contribuent à la santé, à la détente, etc., en général au bien-être. Cependant ceci ne signifie pas qu'il soit pratiqué par tout le monde. Seuls Marcel, Stéphane et Sandra vont constamment au gymnase, tandis que Jean ne fait plus de sport (il allait au gymnase au Pérou) et Louis n'en fait pas du tout.

#### 4.5 Loisirs et intégration

Pour nos répondants, le loisir s'inscrit dans un processus d'intégration où les changements et les exigences d'adaptation engendrent des difficultés qui nuisent à la participation. Dans ce contexte, le loisir peut favoriser l'adaptation. Le loisir peut être conçu et vécu comme une stratégie qui peut prendre une forme active (priorité cognitive-comportementale) lorsqu'il cherche à développer des connaissances, des façons de penser et des conduites aidant à l'intégration et/ou d'évasion, lorsqu'il s'agit plutôt de chercher à se distraire en s'amusant. Par exemple, Marcel nous raconte que le loisir est pour lui une sorte de stratégie l'aidant à garder l'équilibre, ce qui vise le bon fonctionnement du corps. À ce sujet, il soulève les bienfaits de l'entraînement physique au Gym qui l'a « *aidé à lutter contre la solitude d'ici* » :

« J'étais choqué [quand il est arrivé au Canada], mais pas exactement parce que j'avais quitté mon pays, c'était plutôt parce que j'étais seul [...] Quand quelqu'un vient ici, il a besoin de temps et de mécanismes pour se défouler, se défouler du stress naturel auquel nous sommes soumis quand on arrive parce que tu es seul. Alors, là, d'abord tu es déjà stressé. Le fait même d'être là seul, savoir quoi faire ou ne pas savoir quoi faire, tu es déjà stressé. Alors, tous les êtres humains ont besoin de défoulement, alors le loisir aide beaucoup à garder l'équilibre (la stabilité) [...], le fait même d'aller entraîner au Gym m'a aidé à lutter contre la solitude [...] » (Marcel).

La condition d'immigrant influence beaucoup la façon dont on vit les loisirs et les endroits où se déroulent nos activités. Par exemple, Louis n'a pas réussi à décrocher un emploi à temps plein, il n'a donc pas les moyens financiers pour sortir fréquemment. Pour l'instant il ne rencontre que des amis et passe beaucoup de

temps sur internet. Jean, pour sa part, ne sort pas souvent parce qu'il n'a pas beaucoup d'amis (aucun Québécois dans son réseau). Il préfère donc les loisirs adaptés à sa solitude. Soulignons de nouveau la joie et le plaisir que cette personne s'accorde quand elle va à un concert de rock, ce qui constitue pour nous une « activité mimétique ». Sandra, quant à elle, cherche la détente dans ses loisirs, et elle profite avec plaisir de ses activités : prendre une bière après son travail, manger un repas agréable pendant sa pause ou aller au restaurant péruvien pour y manger et parler en espagnol avec la serveuse sont des exemples clairs de détente.

Le pouvoir d'achat de nos interlocuteurs est bas. Seuls Stéphane et Sandra démontrent un niveau de consommation plus élevé. En analysant la consommation, nous constatons que le loisir est une façon de garder et reproduire des valeurs culturelles ethniques (dont l'identité ethnique), surtout à travers la consommation de biens culturels qui gardent une relation avec le pays d'origine, comme par exemple : lire des journaux péruviens sur internet, regarder des émissions de télé par le câble ou l'internet, aller dans des restaurants péruviens, regarder les matchs de soccer de l'équipe nationale du Pérou.

Un exemple éloquent qui nous permet de percevoir la relation entre valeurs et loisir c'est celui de Jean quand il a manqué un jour son cours de français pour aller regarder le match entre le Pérou et le Chili, dans un restaurant péruvien. C'est d'ailleurs la seule fois qu'il est allé dans un restaurant péruvien depuis son arrivée. Si l'on se réfère à Elias et Dunning (Elias et Dunning, 1994), regarder un match de soccer serait un spectacle sportif qui correspond à une « activité mimétique », où l'extériorisation de l'émotion est stimulée concrètement par la compétition entre deux équipes. Dans le contexte latino-américain, ce sport est aussi doté d'un fort contenu patriotique, les commentateurs parlent souvent de « l'honneur national » en jeu lors du match. Nous observons alors qu'au processus ludique nous pouvons ajouter des repères identitaires. Ainsi, le match de soccer peut devenir une façon d'extérioriser l'identité nationale. Au Pérou, le soccer fait partie de la culture

populaire. En effet, le goût pour ce sport est présent dans toutes les couches sociales. Dans le cas particulier Pérou-Chili, il faut en plus prendre en considération la rivalité historique existant entre ces deux pays et qui trouve sa référence la plus forte dans la guerre du Pacifique pendant le XIX siècle, guerre au cours de laquelle le Pérou perdit une partie de son territoire au profit du Chili. Ce fait demeure vivant dans la mémoire collective du peuple péruvien, et est alimenté par les médias. Ainsi, à l'occasion d'un match entre les équipes de ces pays, ce sport devient un « événement mimétique » qui fournit de l'émotion aux supporters, ce qu'Elias et Dunning théorisent comme la canalisation d'une sorte d'excitation agréable où nous témoignons une transposition de sentiments et de références qui font du match une espèce de champ de bataille imaginaire, où la figure métaphorique de la lutte est représentée par le sport.

L'intérêt de Jean pour le soccer fait partie de son système de valeurs culturelles dont Dumazedier nous parle comme quelque chose d'enraciné dans chaque individu. En outre, nous sommes de l'avis qu'il a aussi intériorisé ce que le sens commun péruvien associe au match. Pour qu'il existe une motivation supplémentaire, on puise dans les tensions ancestrales, alors naît une excitation qui décuple l'émotion face à l'événement, dans le cas présent la rivalité sportive entre deux pays. Tel qu'indiqué par Elias et Dunning, lors du spectacle nous ne pouvons toujours gommer l'opposition nationale. Le loisir libérateur, excitant, hédonistique et personnel, est mis en pratique :

« J'y suis allé parce que j'aime le soccer, je suis comme les millions de Péruviens masochistes qui aiment voir perdre l'équipe [...] et un ami qui était dans ma classe et qui aimait aussi le soccer, m'a demandé si je voulais y aller. Comme il avait une voiture alors il a dit : « je vais passer te prendre et on va y aller ». C'était un endroit péruvien, je n'ai vu aucun Chilien là; les Chiliens ont vu le match dans un autre endroit. Je me rappelle que quand nous sommes arrivés nous cherchions un endroit où on ne devait pas payer pour regarder le match et il y avait là un gars qui nous a dit, vous pouvez le regarder ici [...] mais ce gars-là avait l'accent chilien, alors on s'est dit que si nous entrions là pour regarder le match avec eux, ça allait se terminer en bagarre, surtout que moi je portais le t-shirt de l'équipe péruvienne [...] mais selon mon ami qui m'a invité, ça n'arrive jamais, à la limite on désapprouve par des

sifflements, chacun supporte l'équipe de son pays. [Ils sont restés dans un restaurant péruvien] Nous sommes restés là pour y regarder le match et manger du poulet rôti » (Jean).

Regarder un match de soccer en portant un t-shirt de l'équipe du Pérou et manger un plat typique péruvien justement dans un restaurant péruvien, entourer par un groupe de Péruviens, sont des façons de garder, d'évoquer et de reproduire une identité ethnique par la communalisation.

L'intégration est favorisée par l'appropriation de pratiques culturelles. Arriver à ce stade dans l'évolution de la trajectoire d'intégration implique, d'une part, de compter sur des ressources matérielles (pouvoir d'achat) et sociales et, d'autre part, des « changements » dans l'univers symbolique-culturel (y compris l'imaginaire).

Sandra parle d'un processus où il faut d'abord connaître son milieu pour ensuite comprendre la culture locale et se débrouiller avec autonomie, ce à quoi on peut parvenir par la consommation de loisirs, par un réseau social (notamment grâce au rapport d'amitié), par l'ouverture d'esprit chez l'immigrant, etc. L'intégration permet aux acteurs éprouvant « le sentiment de l'appartenance » à la société environnante, de doter leurs actions et gestes quotidiens de signification. Cela n'est pas absolument incompatible avec l'identité ethnique, tel que vécu par la seule femme ayant participé à notre projet (Sandra). Selon elle, connaître l'entourage où on habite pour mieux le comprendre n'implique pas nécessairement de laisser de côté qui on est, mais de s'habituer, s'adapter à une société (apprendre à vivre dans le contexte). Bref, cela ressemble à une stratégie d'action que se propose l'immigrant durant sa trajectoire sociale afin d'atteindre l'intégration. Cette stratégie devient positive et peut même favoriser l'identification avec les valeurs et les habitudes de la société hôte :

« [...] C'est comme ma deuxième ville Montréal, non? Je connais déjà quelques endroits, je connais assez bien, par le fait même que je suis toujours dans la rue, je fréquente toujours beaucoup d'endroits [...] Ici on doit sortir si on veut s'habituer et s'adapter à ce pays. C'est mon conseil, il faut sortir. Tu dois entrer dans une cafétéria, dans un restaurant, aller au cinéma, aller à une discothèque, tu dois y aller; c'est seulement de cette manière que tu

arriveras à sentir que tu fais partie de cet endroit. Si tu reste enfermé dans ton monde, tu vas toujours te sentir distinct, bien qu'il soit vrai qu'on sera toujours différents, mais sentir que tu fais partie n'est pas [...] comment dire? [...] ne perdre pas ce que tu es en essence, mais commencer à comprendre, à entendre, à connaître l'entourage où tu habites, c'est nécessaire. Dans mon cas, ça m'a aidé beaucoup. Des fois je vais au bar [...] et les gens me connaissent, ils sont québécois mais ils disent « hola », ils me regardent et ils me disent « hola » en espagnol, et même les employés connaissent ce que je vais demander, dans quelques endroits on me connaît, alors tu crée une habitude, non?

[Voici la manière dont Sandra définit l'intégration] Je pense que c'est surtout de sentir qu'on fait partie du lieu où l'on a décidé d'habiter. C'est le sentiment de ne pas se sentir étranger, de ne pas se sentir un envahisseur dans l'endroit; c'est se sentir qu'on fait partie du lieu, et ça implique de le connaître, tu comprends? Tu ne peux pas sentir que tu fais partie d'un milieu si tu ne le connais pas; d'abord il faut le connaître et dans la mesure où tu commences à le connaître tu sens que tu fais partie du lieu [...] Tu dois fréquenter des endroits, rencontrer des gens, et peu à peu tu commences à t'identifier à ces lieux, à ces gens. Au début j'étais très apathique, je n'aimais pas, je n'aimais vraiment pas ça ici; quand j'ai commencé à connaître mieux, je me suis rendu compte qu'il y a des choses jolies ici. Par exemple ce que j'admire beaucoup est le service, la qualité dans les services aux consommateurs, les gens te servent, ils te sourient, ils sont très polis et très propres. Dans un autre lieu il n'y a pas ça, c'est pourquoi j'aime le Québec [...]» (Sandra).

#### **4.5.1 Le loisir et la communalisation ethnique**

L'une des plus importantes « découvertes » de notre travail de terrain est la « corrélation » entre le loisir et la communalisation. Nous avons constaté une tendance particulière à rencontrer des Péruviens et des Hispanophones en général, ce qui n'empêche pas la possibilité de rencontrer des personnes d'autres communautés. Par ailleurs, nous observons dans tous les cas l'application de critères de sélection quant aux personnes qu'ils rencontrent, avec qui ils ont un lien d'amitié. Il ne s'agit pas de rencontrer n'importe qui, c'est pourquoi personne ne fréquente, actuellement, une association péruvienne.

Nous avons essayé d'identifier des indicateurs nous permettant de mesurer objectivement cette « corrélation ». C'est alors que nous avons décelé qu'elle est particulièrement évidente dans les activités sociales, dans la consommation de biens culturels ainsi que, dans une moindre mesure, dans la consommation de services. Bien que la visite au restaurant péruvien ne semble pas être une pratique habituelle,

probablement faute de moyens, le fréquenter peut être interprété comme une pratique de sociabilité *dé-routinisante* et plaisante à caractère ethnique. Ainsi, Marcel y est allé juste 2 ou 3 fois, normalement pour suivre ses amis péruviens ou pour présenter la cuisine péruvienne à son amie chinoise. Louis de son côté, n'aime pas aller tout seul au restaurant. De plus son faible pouvoir d'achat fait qu'il préfère se faire des plats péruviens à la maison, ce qui implique qu'il doit trouver et se procurer des produits alimentaires péruviens. Tout comme Louis, et vu son faible revenu, Jean préfère aussi se faire des plats péruviens chez lui et n'est allé qu'une fois au restaurant péruvien, pour voir le match de soccer dont nous avons déjà parlé. Pour Stéphane, le restaurant est une opportunité de rencontre, d'échange avec ses amis ou sa conjointe. Sandra est la personne qui va plus fréquemment dans les restaurants péruviens en comparaison avec les restaurants québécois. Elle soutient se sentir plus à l'aise dans un restaurant péruvien, et ce, qu'elle y aille toute seule ou avec des amis : elle y connaît le personnel, y parle en espagnol avec la serveuse. Cette personne a trouvé dans la « consommation ethnicisée » une façon de se sentir bien et il en est principalement ainsi à cause de sa faible connaissance de la langue, en fait elle est notre répondante parlant le moins bien le français.

Rencontrer des gens de sa communauté implique sans aucun doute la mise en pratique du partage culturel. Un ensemble de symboles socialement construits sont alors évoqués. Le langage, l'argot péruvien et des sujets concernant le Pérou, entre autres, sont des éléments qui revitalisent ce sentiment d'appartenance au groupe, c'est-à-dire une communauté péruvienne imaginaire dans un pays qui n'est pas le leur.

Le fait qu'aucun de nos interviewés ne participe à des activités religieuses nous amène à penser que le sentiment d'appartenance est encouragé principalement par les références culturelles. Alors, cette filiation imaginaire que nous pouvons exprimer comme « *se sentir péruvien au Québec* », est possible grâce à la revendication de symboles (notamment la langue) et du modèle culturel

péruvien lors de la rencontre avec des concitoyens, de la consommation de produits ethniques (surtout à l'égard de la gastronomie) et du contact avec des réseaux transnationaux.

Il nous semble important de relever un certain caractère de sélectivité dans les choix de nos répondants, ce qui nous permet d'observer la communalisation comme échange social entre amis principalement. Par conséquent, les fêtes et les spectacles ethniques ne sont pas au cœur de cette dynamique (Louis, Jean, Stéphane, Sandra ont célébré la fête nationale au moins une fois, mais ils n'ont pas poursuivi cette pratique) car ce ne sont pas des traditions que nos répondants semblent vouloir perpétuer au Québec.

#### **4.5.2 Perception de l'impact du loisir sur l'intégration**

L'intégration est perçue comme un processus stressant. En ce sens, quelques raisons ont été souvent évoquées, par exemple, la langue (il faut apprendre le français et l'anglais), la solitude (pas de parentés au Québec), le sentiment d'isolement, la nostalgie, le climat, la difficile insertion sur le marché du travail, la discrimination, l'incertitude par rapport à l'avenir, l'insécurité financière, etc. À ce sujet, tous nos répondants présentent les loisirs comme quelque chose de positif. Le réseautage, le soulagement du stress et de la solitude causés par l'expérience migratoire et l'expression de ses valeurs culturelles et de ses goûts à travers les loisirs sont des facteurs qui favorisent l'intégration et qui apportent en plus une satisfaction physique et symbolique :

« [...] [le loisir] il t'aide aussi à t'intégrer ici, à la société d'ici, parce que tu rencontres du monde. Alors, par exemple tu vas au cinéma ou tu vas à une fête, là tu connais des personnes, non? Tu échanges, tu pratiques la langue, tu trouve un motif pour sortir de ta maison, peut-être tu plais aux personnes, ou peut-être pas, mais tu es là, non? Tu es là, en interaction. Tu vas au Gym et tu es là entouré des personnes, et tu les connais, je ne sais pas, peut-être tu trouves un emploi grâce à eux. Bien sûr, le loisir t'aide, t'aide beaucoup. Au moins, comme je t'ai dit, le fait même d'aller entraîner au Gym m'a aidé à lutter contre la solitude [...] » (Marcel).

« Maintenant je suis un peu touché par les problèmes de cette fille [son amie québécoise], alors je suis presque toujours avec elle, mais cela t'emmène aussi par un mauvais chemin, je veux dire que maintenant je ne bois pas beaucoup mais je fume davantage de la marijuana [...] c'est l'un pour l'autre [...] On parle beaucoup de nos cours à l'université, on regarde la télé, on boit du vin

- Chez elle?

- Oui » (Louis).

«- Je vais au Gym [...] trois fois par semaine [...], les autres jours si je n'y vais pas, je fais des études personnelles ou je me relaxe, être là à la maison en regardant la télé [...]

- Le gym est pour une question de relaxation?

- De tout, relâchement, santé physique [...]

[Par rapport à ses activités de loisir, il précise] je ne fais pas les choses pour me rapprocher d'un groupe quelconque, je fais toujours ce que j'aime, où je me sens à l'aise, rien d'autre [...] Ben, par exemple quand je suis allé à l'école de salsa oui, là tout le monde était québécois, j'étais le seul latino [...] et jusqu'à maintenant je garde quelques contacts [...] » (Stéphane).

Stéphane a stratégiquement visé les cours de salsa comme moyen de rapprochement du groupe majoritaire. Il a recours à la musique salsa, comme ressource symbolique, et à un schème d'action concret que nous identifions comme sa capacité de danser la salsa, c'est-à-dire une disposition qui synthétise des formes d'action concernant la coordination entre le sensoriel (suivre le rythme de la musique) et la motilité (des pas de danse propres à la salsa). Il s'agit, bien sûr, d'un genre musical avec lequel il est familier vu qu'il est populaire au Pérou. Cela veut dire qu'il avait déjà incorporé cette disposition (apprécier cette sorte de musique, connaître quelques pas de danse mais ne pas forcément les maîtriser) par socialisation dans son pays d'origine. Puis, il a incorporé de nouveaux schèmes sensorimoteurs dans son cours à Montréal, c'est-à-dire qu'il a appris quelques pas de danse grâce à une nouvelle expérience de socialisation qui a aussi été une expérience de sociabilité (se faire des amis québécois en prenant les cours de salsa comme une stratégie).

En général, le loisir chez nos répondants est une stratégie d'adaptation qui vise à favoriser la participation et le bien-être :

« - Et pourquoi tu vas au Gym? Quel est le but?

Faire des exercices, s'entraîner [...]

- Une question de santé?

Santé oui, pas exclusivement physique mais aussi mentale, ça m'aide beaucoup à lutter contre le stress, le fait même de courir 20-30 minutes (cardio), alors ça me vide la tête, comme ça je suis très tranquille, et je peux dormir pendant toute la nuit, non? [...] » (Sandra).

Les loisirs peuvent d'ailleurs favoriser l'ouverture d'esprit chez les Québécois. En évoquant quelques expériences avec des personnes ayant fait des voyages à l'extérieur du Canada, Jean nous raconte :

« [...] les Québécois les plus ouverts sont ceux qui ont voyagé, parce qu'il y a beaucoup de Québécois qui n'ont jamais voyagé, qui ne sont pas sortis du Québec [...] alors on dirait que ceux-ci ne sont pas ouverts, qu'ils n'ont pas d'ouverture d'esprit [...], alors ceux qui ont voyagé à Cuba ou en République Dominicaine sont les plus ouverts, les plus joyeux, le soleil et ces choses-là, ils savent des mots en espagnol, ils te disent « hola, como estas? » (Jean).

La réflexion suivante nous apparaît intéressante puisqu'elle sous-entend que l'intégration comporte deux directions : des immigrants vers les autres communautés (où nous mettons en relief que le patrimoine culturel du groupe majoritaire est en position privilégiée) et de la société d'accueil vers les nouveaux arrivants. Nous remarquons également l'importance de la volonté personnelle de l'immigrant à s'intégrer. L'intégration commence par l'individu :

«- Crois-tu qu'en général les loisirs pourraient favoriser l'intégration des immigrants?

- Ça dépend de quels loisirs [...] mais je pense que oui. Comme je te dis, ça dépend aussi de la personne elle-même, parce que si elle ne veut pas s'intégrer, même si elle fait ce qu'elle aime [...] si elle ne veut pas parler avec les autres, alors personne ne viendra lui parler, n'est-ce pas? » (Stéphane).

Cette idée est aussi celle de Sandra, pour qui l'intégration veut dire sentir qu'on fait partie du pays; pour parvenir à ce sentiment il faut interagir, sortir, visiter et consommer des biens culturels. C'est grâce aux expériences socialisatrices qu'on commence à internaliser des habitudes, des formes d'activité, des connaissances (dont le langage local), etc., c'est-à-dire des compétences (Lahire, 2005). Il faut connaître son milieu : une fois qu'on le connaît suffisamment, on peut commencer à l'aimer et s'y débrouiller avec autonomie :

« - Et tes loisirs ont été une opportunité pour [...] pratiquer ton français?

- Oui, d'une certaine manière. Mais pour connaître, par exemple si tu veux demander une bière, tu dois savoir quelle bière commander, alors tu as dû goûter auparavant pour ainsi savoir si tu l'aimes ou tu ne l'aimes pas. Par exemple ici y en a toute sorte de bières, des bières de partout dans le monde, alors on te dit ok, vous voulez une bière, quelle bière voulez-vous? Tu ne vas pas demander une bière que tu n'aimes pas, par hasard, n'est-ce pas? Tu dois demander quelque chose que tu as déjà goûté auparavant, donc cela implique d'y être allé deux ou trois fois et d'avoir goûté différentes bières, puis savoir laquelle tu aimes, n'est-ce pas? [...] Tu dois commander en français, c'est vrai, définitivement [...]

À la lumière de mon expérience [...] les loisirs m'ont beaucoup aidé. Par exemple, je suis capable d'aller au cinéma toute seule maintenant. Pour magasiner, je connais les magasins et je sais où on vend chaque chose. Auparavant je me sentais incapable d'y aller seule, je devais aller avec quelqu'un d'autre qui parlait français, quelqu'un qui connaissait le quartier [...] Ici on doit sortir si on veut s'habituer et s'adapter à ce pays [...] » (Sandra).

#### 4.5.3 Réseautage et loisir

Marcel explique que le gymnase le garde vivant. Pour lui, il s'agit d'une activité liée à la santé, qui est *dé-routinisante* et libératoire, et qui par ailleurs sert à élargir son réseau. Une autre fois, nous témoignons que « *faire ce qu'on aime* » concorde avec le système de valeurs de l'individu. Là, il a rencontré surtout des personnes lui ressemblant, des immigrants, provenant de différentes minorités ethniques (Hindous, Arabes, Haïtiens, etc.) et qui, comme lui, éprouvent des problèmes à s'intégrer au Québec pour différentes raisons. En outre, les pratiques

de sociabilité, comme aller dans des fêtes et visiter des amis s'avèrent une façon privilégiée de faire du réseautage et de connaître des personnes de toute origine<sup>38</sup>. Certaines « activités mimétiques » rendent plus difficile de se faire des connaissances, surtout parce qu'il s'agit d'événements impersonnels dans des endroits publics, où la sociabilité n'est pas requise, comme les concerts de rock. En plus, ce type d'événements comporte une bonne dose de plaisir individualisé, où il est normal que la personne s'accorde un certain relâchement face aux contraintes sociales intériorisées par l'habitus, et ce à travers l'extériorisation de l'émotion (dans un concert de rock on peut crier, chanter, danser, sauter, peu importe le jugement de la personne à côté) (Jean).

Dans une activité plus personnalisée, où il n'y pas beaucoup de monde, il est aussi possible de faire du réseautage, comme c'est d'ailleurs le cas pour Stéphane et ses cours de salsa. Le gymnase est pour lui une simple activité pour se sortir de son train-train quotidien et se relaxer; en fait il n'a pas réussi à connaître des gens dans ce contexte. Enfin, comme dans le cas de Louis, les activités de sociabilité ont servi pour élargir son réseau d'amis.

Pour Sandra, le gymnase est, à l'instar de Stéphane, une activité *dé-routinisante* et de relâchement. Pour elle non plus, le gymnase n'a pas constitué un contexte de sociabilité; elle a eu juste quelques conversations circonstanciées. Par ailleurs, Sandra transpose le rapport patron-employé au terrain du loisir parce qu'elle n'a pas beaucoup d'amis et qu'elle a beaucoup de confiance avec son patron. Comme nous l'avons déjà noté, c'est son patron qui l'a introduite à certains loisirs du Québec. Ce fait lui a permis de renforcer son amitié avec son patron et de pénétrer d'autres domaines peu explorés jusqu'alors, surtout à l'égard des endroits québécois où elle déclare avoir interagi avec les employés ou les autres clients.

---

<sup>38</sup> Ce sont des pratiques habituelles chez Louis et Stéphane.

#### **4.5.4 Loisir et travail : des contextes qui permettent de connaître le nouveau contexte de vie**

Se renseigner auprès des personnes qui sont arrivées depuis plusieurs années au pays s'avère une démarche fréquente. On essaie de rencontrer des gens lors de nos temps libre afin de connaître leurs points de vue, leurs expériences et de recevoir des conseils par rapport aux différents domaines de la vie quotidienne.

D'ailleurs, les nouveaux arrivants trouvent intéressant la visite de lieux touristiques à Montréal et ailleurs (le centre-ville, le Vieux-Port, le quartier chinois, l'insectarium, le planétarium, le biodôme, le stade, quelques musées, les chutes du Niagara, les régions). Progressivement, on s'approprie des lieux symboliques québécois et, pourquoi pas, canadiens.

Pour ceux qui n'ont pas beaucoup d'activités de loisir (dont Jean), le travail est un autre contexte privilégié pour en apprendre sur son nouveau pays, parce qu'il existe une interaction permanente avec les gens avec qui on travaille. Ainsi, à force de côtoyer des Québécois, on s'initie à leurs manières d'être, de faire, à leurs habitudes. À ce sujet, une chose qui a été relevée par tous nos répondants : les Québécois seraient des personnes fermées, c'est-à-dire des personnes qui ne sont pas prompts à sociabiliser avec les immigrants. Ainsi, Jean raconte qu'à partir de son expérience à la discothèque et suite à quelques autres expériences désagréables au boulot dont il n'a pas voulu parler en détails, il s'est rendu compte de la façon d'être des gens d'ici. Il s'agit sans doute d'une perception subjective, mais qui concorde avec l'idée que le groupe majoritaire reste hermétique :

« - [...] les deux fois où nous sommes sortis faire la fête, je me suis rendu compte de la façon d'être des gens d'ici [...] Nous nous sommes rendus à deux discothèques sur la Rive-Sud. La première discothèque où nous sommes allés, était une discothèque [...], elle m'avait été recommandée par ma colocataire, et comme elle a déjà 40 ans, alors elle allait à cette discothèque-là, et à cette discothèque la plupart des gens étaient dans la quarantaine, la cinquantaine, non? Ou trente quelque chose [...] Alors, nous avons décidé d'essayer d'aller dans une autre, et nous en avons trouvé une autre qui était complètement différente, où la

plupart de la clientèle était des jeunes, 18, 19, 20 ans [...] Nous faisons le tour là-bas, et en réalité, là-bas, si tu voulais danser avec une fille, et que tu l'invitais à danser, bien elles ne te regardaient même pas, rien de rien, puis je me dis, c'est fini les discothèques [...] » (Jean).

D'autre part, il est possible de faire une sorte d'harmonie entre le travail et le loisir, un champ en croise un autre, comme nous l'avons vu chez Sandra, il se peut alors qu'on transforme une relation sociale, qu'elle passe d'un registre à l'autre. Le rapport patron-employé peut ainsi devenir un rapport d'amitié. De même, à travers la consommation, on en apprend sur son milieu (des repas typiques québécois ou d'une autre communauté, des endroits public, les sports populaires ici, les habitudes), et on commence à comprendre l'univers symbolique local :

« - Oui, « C. », en plus d'être mon patron, est aussi mon ami. Comme il habite ici depuis beaucoup d'années, il connaît beaucoup de lieux à Montréal, alors c'est avec lui que j'ai connu la plupart des endroits québécois parce qu'il fréquente des lieux québécois, il ne va pas dans lieux latinos, il n'aime pas particulièrement le monde latino [...] Souvent ici les cafés ont un bar, on ne peut pas séparer les cafés des bars, c'est différent de chez nous [...] ici dans les bars, tu vas au comptoir et tu peux boire, manger, ou prendre un café, il n'y a pas de problème. Même dans les cafés où il y a un comptoir, tu peux manger là un hamburger, des calmars frits, eh! Ce que tu veux, tu peux le manger ou prendre du thé, du café, une boisson alcoolisée comme tout le monde là, non, il n'y a pas de différence [...] Nous appelons « bar » [au Pérou] les endroits où on va exclusivement pour boire; pas ici. Même ici on y va pour regarder des matchs de football, de hockey, tout ça. Moi je vais souvent au « Champs », cet endroit-là est comme un pub, mais où on va pour regarder des matchs de sport et aussi pour manger. J'y vais pour manger des ailes de poulet [...] Par exemple ici les petits déjeuners sont très importants, je prends parfois le petit déjeuner dehors et, par exemple, tout le monde mange des bagels le matin, ça fait partie des habitudes. Généralement, on y va en famille pour prendre le petit déjeuner. Les samedi matins presque tous les restos où on prend le petit déjeuner sont pleins, ils sont rempli d'enfants, de femmes, de familles [...] » (Sandra).

#### **4.5.5 Loisir : une façon d'apprendre des habitudes culturelles québécoises**

D'après ceux qui ont parlé ouvertement des habitudes culturelles québécoises (dont Louis et Sandra), les pratiques de sociabilité et la consommation de biens et de services québécois aident à l'apprentissage et à l'acquisition d'habitudes culturelles locales. Par l'échange social avec quelqu'un du groupe

majoritaire, Louis a appris certaines façons de prendre soin de son corps durant l'hiver. Il a désormais une meilleure connaissance des habitudes culinaires locales et possède un vocabulaire plus riche. Très touché par la situation de détresse psychologique de son amie québécoise, Louis la rencontre fréquemment :

- Cette expérience t'a aidé à améliorer la langue?
- La langue en réalité pas beaucoup, mais je connais plus de vocabulaire d'ici et elle m'a montré beaucoup de coutumes d'ici, elle m'explique comment nettoyer les boots, comment faire en hiver ça ou l'impact de l'hiver dans le visage, dans la peau, par exemple, comment se protéger la peau durant l'hiver. En réalité il est intéressant parce qu'elle a beaucoup vécu avec sa grand-mère, alors elle a appris beaucoup de trucs de grand-mère, alors dans ces trucs-là nous trouvons les trucs d'une culture, non? Des choses qui n'existent plus ici [...] (Louis).

Chez Sandra, nous constatons des résultats semblables, mais c'est principalement grâce à la consommation et à l'interaction avec son patron-ami vivant au Québec depuis de nombreuses années. Elle a dû apprendre à commander en français et à connaître les plats et les desserts typiques qu'elle commence, d'ailleurs, à aimer.

#### **4.6 Des sentiments dans un contexte de loisir**

##### **4.6.1 L'origine des amis**

Si avoir des amis péruviens ou hispanophones est très important pour tous nos répondants, c'est surtout le cas pour Jean. Les autres manifestent une plus grande ouverture envers les Québécois et les autres communautés. En effet, Marcel a vécu un rapprochement évident avec d'autres communautés culturelles au gymnase et dans d'autres contextes. Il a une empathie particulière pour les Asiatiques. Puis, Louis et Stéphane sont, pour leur part, ceux qui se sont rapprochés le plus des Québécois, tout en étant malgré tout près de membres d'autres communautés, principalement hispanophones. Ensuite, Stéphane est le seul à avoir

eu une conjointe québécoise et c'est probablement l'une des plus fortes raisons pour lesquelles il déclare être intégré au Québec.

#### 4.6.2 Différentiation à l'intérieur du groupe de Péruviens

Tout au long des récits de nos répondants, nous avons trouvé un certain critère de sélectivité à l'égard des personnes qu'ils rencontrent. Il s'agit surtout d'une sélection qui prend comme référence le niveau d'éducation :

« - [...] Tu sais qu'à Montréal il y a beaucoup de Péruviens, mais y en a de toute sorte [rires]. Alors, je crois que le gens que, ceux que je rencontre sont des gens éduqués, pour le dire d'une certaine manière « de bonnes personnes », on pourrait même dire, « de bons Péruviens » [...] Alors, avec eux oui, je continue, je les rencontre parce que ce sont des gens que je sais, qu'à un moment donné, ils vont m'aider ou du moins que ce sont des gens avec qui je passe de bons moments

- et normalement sont-ils des professionnels?

- la plupart, parce que j'ai fréquenté des gens qui n'ont pas d'études supérieures, et à vrai dire personnellement je ne me sens pas bien avec eux. Nous pensons de manière distincte, nous avons deux systèmes de pensée distincts, il n'y a pas beaucoup de compatibilité avec ce groupe de personnes [...] Par manque de compatibilité, je veux dire, que quand je parle avec des gens ayant un autre niveau d'éducation on dirait qu'il n'écoute pas [...], à mon avis un bon causeur est quelqu'un qui sait t'écouter, et évidemment quelqu'un qui écoute avec attention ce que tu es en train de dire, qui exprime aussi son avis, qui parle et que tu l'écoutes. Alors, pour moi, pour que cette situation soit possible, selon mon expérience, pour qu'une personne se conduise comme ça, elle doit être une personne instruite, parce qu'une autre personne ne t'écoute pas; elle ne fait que parler, alors cela devient un monologue, n'est-ce pas? Alors, je crois que dans une conversation il y a toujours quelque chose à retenir. Moi j'aime bavarder avec quelqu'un qui sait avoir une conversation; Pourquoi? Parce que tu peux retenir des idées, c'est une conversation où les deux personnes apprennent, les deux ou un groupe. Mais, si tu es là avec quelqu'un avec qui, je ne sais pas, avec quelqu'un qui n'est pas bien instruit, sa capacité pour s'exprimer est très de basse [...], je ne sais pas si tu me comprends » (Marcel).

« [...] je ne m'intéresse pas beaucoup aux activités péruviennes, je veux dire. Peut-être que ça peut sonner un peu choquant, mais en réalité je ne trouve pas beaucoup de gens du même niveau auquel j'appartenais au Pérou dans ces fêtes, tu comprends? » (Louis).

#### 4.6.3 Loisir et rapprochement d'autres groupes

D'abord, « *faire ce qu'on aime* », devient une espèce de devise qui exerce presque inconsciemment son influence sur l'action. Il y a des cas où l'on manifeste explicitement que ce que l'on fait est fait en fonction de nos goûts personnels (notamment Jean et Stéphane). À ce propos, nous trouvons que les loisirs correspondent normalement à des pratiques culturelles, c'est-à-dire « *des abrégés d'expériences incorporés* » (Lahire, 2005; p. 173) (schème d'action ou habitus) qui trouvent dans le présent (la situation) les conditions propices pour les mettre en pratique.

Certaines de ces pratiques peuvent favoriser le rapprochement avec le groupe majoritaire. Par exemple, pour ceux qui ont une vie sociale plus active, les pratiques de sociabilité constituent une belle opportunité de se rapprocher des Québécois. De toute évidence, la mise en pratique du français est un point tellement favorisé, de cette façon la connaissance à propos de la langue se voit enrichie. En général, interagir avec les Québécois permet d'apprendre comment ils sont, comment ils se divertissent, comment ils travaillent, comment ils pensent. En outre, ces pratiques de sociabilité favorisent aussi le rapprochement avec les autres groupes, notamment des Hispanophones qui viennent de partout en Amérique Latine.

Par ailleurs, les loisirs physiques semblent aider à surmonter la détresse liée à la solitude ou au manque de soutien dans le pays d'accueil. Ainsi, à propos de Marcel, nous remarquons qu'il aime se sentir entouré par des personnes dans la même situation que lui, c'est-à-dire de gens ayant une expérience migratoire. Ce partage lui procure une sorte de soulagement et, d'une certaine manière, lui permet de s'identifier avec ce groupe :

« Cela m'a aidé à ne pas me sentir seul [...] Mais pour ce qui est de me rapprocher des Québécois, non. Non, définitivement pas, pas du tout. Cela m'a aidé, comme individu, à ne pas me sentir seul, à me sentir entouré des gens, parce que bon, les gens que je connais, ce

sont des gens qui ne sont pas d'ici, des latinos, des gens d'autres pays, mais des Québécois, j'en connais peu » (Marcel).

#### 4.6.4 Fêtes et spectacles culturels québécois

Aucun de nos répondants ne s'identifie clairement avec les « symboles d'identification culturelle » de la nation d'accueil. Les fêtes et les spectacles culturels québécois sont considérés par eux comme une façon, parmi d'autres, de se divertir. Ils ne s'identifient pas aux éléments qui composent l'identité québécoise, et qui restent mal compris par ces immigrants. Comme nous l'avons déjà indiqué à propos de la discussion sur la notion d'habitus, la trajectoire sociale d'un individu permet d'incorporer de nouveaux schèmes à l'habitus en tant que système de dispositions. Ainsi, le sport peut être un indicateur pour mesurer l'identification avec le Québec. Par exemple, Sandra qui dit être sur le chemin de l'intégration, commence à ressentir de l'émotion lorsqu'elle regarde un match d'hockey avec ses camarades sur un grand écran spécialement installé dans l'hôtel où elle travaille, à l'occasion de la finale des séries éliminatoires de 2008. Cette fois-là, elle est devenue une supporteuse virtuelle :

« Nous sommes perdus [rires], mais j'ai ressenti une sorte d'émotion, comme si j'étais une fan de l'équipe québécoise. Je n'avais jamais ressenti ça avant, mais l'année passée j'ai ressenti cette émotion, j'ai aimé tout ça, je me suis identifiée un peu avec le Québec » (Sandra).

Commencer à aimer un sport local comme le hockey ou apprendre à commander dans un restaurant (elle déclare qu'on met en pratique le français et on apprend un « style » différent du Pérou de se faire servir à table, c'est-à-dire à la façon québécoise, où la salade vient au début et le thé à la fin), deviennent des opportunités qui favorisent la connaissance des habitudes locales, et par conséquent, des expériences par lesquelles le capital culturel se voit enrichi. Mais, d'autre part, le fait d'aller dans un restaurant péruvien ou de rencontrer des amis

latinos (elle déclare avoir de l'empathie avec les gens latinos) est aussi une occasion de constater qu'il existe une ritualisation des échanges, et que c'est par la force de la symbolique qu'on ravive l'affirmation du groupe, autrement dit l'identité ethnique. Bref, jusqu'à un certain point, le travail est devenu pour elle une passerelle vers les loisirs et c'est grâce à l'imbrication travail et loisir que le « sentiment d'intégration » s'est vu encouragé. Par contre, une personne comme Jean qui manifeste qu'il ne réussira jamais à s'intégrer, n'arrive pas à comprendre ni à trouver du sens dans les sports québécois; ce sont des sports qui n'ont pas de valeur dans son univers symbolique et culturel. Alors, bien que l'habitus condense le bagage identitaire de l'individu, il est possible aussi que, grâce à la trajectoire sociale et à la personnalité, se crée une certaine « flexibilité » aux dispositions durables qui se trouvent synthétisées dans l'habitus. Donc, nous pouvons nourrir notre habitus de nouveaux éléments qui peuvent servir positivement à une meilleure adaptation à un nouveau pays où on séjourne pour longtemps.

#### 4.7 Synthèse

Le loisir comme moyen stratégique d'adaptation peut prendre une forme active quand on cherche à développer des connaissances, des façons de penser et des comportements aidant à l'intégration (priorité cognitive-comportementale), ou d'évasion lorsqu'on cherche à se distraire ou à s'amuser. En général, les stratégies se mêlent. Le loisir est une activité dont on tire profit en ce qu'il favorise l'acculturation, le défoulement, la distraction, le soulagement, le relâchement, le renforcement de réseaux de soutien, la pratique de la langue du contexte de vie, la connaissance de son entourage (apprendre à vivre dans le contexte entourant l'individu), l'interaction, la participation, la reproduction culturelle, etc., dans un climat de « liberté ». Certaines activités comme les rencontres, bavarder, la visite des restaurants, les visites en général, etc., se trouvent fortement ritualisées chez la plupart de nos répondants. Nous trouvons alors que ces activités se déroulent au sein du réseau social de l'individu concerné. On ne rencontre toujours que des personnes qu'on connaît, des amis avec qui on cherche à se distraire et à s'amuser. Dans le cas où ces amis sont péruviens, la communalisation se voit renforcée par le fait même du plaisir de rencontrer des individus du même groupe d'appartenance ethnique avec qui on parle en espagnol, en utilisant un langage commun. Dans ce contexte, la patrie et l'intégration sont deux sujets de discussion régulièrement évoqués. Par contre, quand on rencontre un groupe plus hétérogène en termes de diversité ethnique, on s'exprimera soit en français ou en anglais. L'événement deviendra occasion de parler d'un ensemble plus vaste de sujets liés surtout à la réalité du pays d'accueil, et d'apprendre ou, au moins, de découvrir des habitudes distinctes. Dans tous les cas, l'amitié comme rapport social se renforce, favorisant d'ailleurs l'entraide entre les individus qui composent un réseau<sup>39</sup>.

---

<sup>39</sup> Par exemple, Marcel, Louis et Stéphane composent un même réseau social. Durant l'année 2009, Stéphane a demandé à ses amis de venir en aide à son déménagement.

L'immigrant a besoin de « récupérer » parce que son processus d'adaptation apporte fatigue, angoisse et tensions (Desrochers, 1982). Tout au long de ce processus, l'individu priorise ses besoins individuels et s'adonne principalement à la quête du plaisir pour s'amuser et échapper aux problèmes, ce qui d'ailleurs donne un sens à leurs vies. Ces personnes restent fidèles à des pratiques « engendrées » par leur schème de valeurs (des pratiques engendrées par l'habitus), mais dans cette démarche ils se trouvent « forcés » à concilier leur modèle culturel avec celui du groupe majoritaire. Nous trouvons aussi que la plupart de ces activités de loisir, qu'elles soient à caractère ethnique ou non, sont façonnées par un tourbillon de consommation, c'est pourquoi les personnes à faible revenu déclarent constamment qu'ils ne font pas grand-chose (Louis et Jean) :

« Écoute, en réalité j'ai beaucoup de temps libre, je suis honnête avec toi. Mais, pour faire des activités j'ai besoin d'argent. Pour avoir de l'argent j'ai besoin de trouver un emploi [...] mais je suis très limité pour trouver un emploi à cause de la langue » (Louis).

Le besoin d'amusement est présent chez tous nos interviewés. Ils cherchent des pratiques peu coûteuses (Louis rencontre des amis chez eux), abordables (Jean va aux concerts de rock tout seul). Assister aux concerts de rock est, par exemple, une activité que Jean vit avec enthousiasme. À ce propos il déclare : « *Bien sûr, c'est ma distraction, parce que je n'ai pas une grande vie sociale ici, comme tu peux réaliser, je n'ai pas d'amis, en réalité y en a un seul, [...]* ».

En ce qui a trait au rapport entre le loisir et l'intégration, Marcel exprime un point de vue positif, surtout en ce qui concerne l'entraînement au Gym. Même s'il se déclare non intégré, notre cadre théorique nous permet de soutenir que le loisir a favorisé son processus d'intégration parce qu'il a contribué à la sociabilité (interaction et participation dans la société par les loisirs<sup>40</sup>), à la mise en pratique de la langue et à la connaissance de son milieu, ce qui contribue d'une certaine manière

---

<sup>40</sup> À la lumière de son expérience au Gym, il déclare avoir rencontré des asiatiques, des arabes, des haïtiens, des hindous, avec qui il se sent à l'aise.

à l'autonomie de l'immigrant (se débrouiller par lui-même comme indicateur d'intégration). Cet individu formule un discours intime qui nous laisse entrevoir une conscience aiguë de sa propre souffrance à cause de la solitude (se sentir seul). Il a recours à l'entraînement physique pour se défouler et garder l'équilibre, c'est-à-dire se sentir bien.

À propos de Louis, même s'il dit qu'il ne fait pas beaucoup d'activités de loisirs, il en pratique occasionnellement quelques-unes. Il accorde beaucoup d'importance à ses rencontres avec son amie québécoise, aller aux fêtes, aller aux bars de streap-tease, boire et fumer avec ses amis (Gemeinschaften) (Elias et Dunning, 1994).

Pour sa part, Jean souligne qu'il y a des obligations ou des contraintes qui l'empêchent de faire des activités comme le manque d'amis, le travail, etc. Cependant, il fait des activités pendant son temps libre. Puis, il trouve beaucoup de satisfaction dans ses activités de loisir. Celles-ci constituent une forme de distraction pour lui. Il aime beaucoup communiquer avec sa famille et ses amis à l'étranger à travers l'internet, se tenir informé de l'actualité du Pérou, écouter de la musique, regarder des films, aller aux concerts de rock, etc. Dans ces conditions :

« Dimanche ou samedi je fais les cours et normalement je ne sors pas de la maison, je fais les cours, je me repose, ce sont les jours où je peux rester à la maison, sauf si j'ai quelque chose à faire, non? Un concert, visiter un ami, dans ces cas j'en sors [...]

Pendant mon temps libre, je suis devant l'ordinateur, je suis toujours là, je regarde des vidéos sur le Pérou, je lis les journaux, je parle avec ma famille, mes amis (à travers msn) Ben, c'est ça, j'aime la musique, j'écoute de la musique, des fois je regarde la télé ou je regarde un film [...] J'aime les concerts, j'aime beaucoup écouter de la musique, j'aime aller aux concerts [...] (Jean).

Le cas de Jean permet d'illustrer comment s'établit le rapport entre le temps de travail et le temps de loisir. Comme nous l'avons vu, Jean se consacre à son travail à plein temps et fait quelques activités durant son temps libre. À la lumière de l'analyse de sa trajectoire, ce sont toujours ses différentes obligations qui vont aménager le facteur « temps ». Pour Jean son rôle de travailleur est une priorité.

Ceci va déterminer sa disponibilité pour les loisirs, par exemple. Ici nous observons le poids des contraintes au niveau de l'expérience personnelle comme facteur déterminant dans l'organisation du temps et les activités qu'on fait :

« L'organisation quotidienne du temps témoigne de la pluralité des temps sociaux puisque l'emploi du temps est d'abord déterminé par les rôles sociaux, eux-mêmes déterminés par les parcours de vie des individus. En effet, la manière dont ceux-ci aménagent leur temps est en premier lieu dictée par les obligations qu'ils doivent assumer qui dérivent des activités correspondant au moment du parcours de vie où les individus se retrouvent » (Marucchi-Foino, 2007; p. 35).

En effet, pour Jean le travail et le manque d'un réseau d'amis rendent difficile la mise en pratique des loisirs qu'il pratiquait au Pérou.

Stéphane est le seul qui déclare se sentir intégré et qui a utilisé rationnellement les activités de loisir, dès son arrivée, pour rencontrer des personnes locales, surtout grâce aux cours de salsa. Il va au Gym pour se relaxer et se maintenir en bonne santé (le bien-être).

Pour Sandra, le Gym est une façon de se relaxer et garder la santé physique et mentale. Elle sort et consomme beaucoup, par exemple, elle va dans des cafés et des restaurants tant péruviens que québécois. En général, elle a une appréciation positive du rôle du loisir dans son intégration. Ses activités de loisir ont favorisé sa santé physique et son autonomie (se débrouiller par elle-même). Peu à peu, elle a ajouté de nouvelles activités à son éventail de loisirs, ce qui en même temps a favorisé un sentiment plus positif à l'égard de son intégration, où nous remarquons une valorisation de la diversité culturelle. Par exemple, son patron (qui est devenu son ami) l'a introduite aux pratiques de loisir au Québec, c'est-à-dire qu'il lui a expliqué la façon de faire d'ici, il l'a emmené dans les restos, aux bars, aux discothèques. Elle signale comme loisirs, la consommation dans les restaurants, le Gym, les discothèques, flâner, lire. Par ailleurs, elle a aussi remarqué une certaine différence comparativement aux loisirs qu'elle pratiquait au Pérou, surtout parce

qu'au pays d'accueil les conditions de vie (mobilité des personnes et incertitude par rapport à l'avenir) rendent plus difficile de cultiver l'amitié, selon elle.

Ce que nous constatons dans les pratiques de loisir de nos répondants est la rencontre de schèmes de dispositions (*habitus*) et de pratiques nouvelles que ces immigrants découvrent dans le nouveau contexte de vie, et qui favorise leur participation à la société d'accueil. De ce point de vue, les conditions d'existence expliquent l'évolution des goûts et des pratiques de ces nouveaux arrivants. Quelques exemples sont particulièrement illustratifs car certains loisirs sont particulièrement stimulants du point de vue de la perspective de l'intégration sociale des immigrants :

- La fréquentation des cours de salsa par Stéphane : danser la salsa est une pratique qui confirme les dispositions culturelles que le répondant a importées dans le pays d'accueil : l'appréciation de ce genre de musique, la pratique de la salsa comme activité physique où les mouvements corporels peuvent s'accompagner d'émotions (activité mimétique), etc. Il est de plus significatif qu'il se soit reconnu comme le seul latino dans son cours. Il a été motivé par l'envie de s'intégrer dès son arrivée. C'est pourquoi il a cherché une activité qui lui permette de rencontrer des « locaux », surtout des Québécois. Enfin, il a élargi son réseau car il a gardé beaucoup de contacts.

- La fréquentation des restaurants péruviens : pour Marcel, qui suit des cours de chinois, c'est un contexte qui lui permet de présenter la cuisine péruvienne à son amie chinoise et de mettre en pratique la langue avec elle. Pour Sandra c'est principalement pour retrouver un sentiment d'appartenance à la communauté péruvienne.

- L'opposition entre Soccer et Hockey : pour Jean qui a manqué un cours de français pour aller regarder un match entre le Pérou et le Chili dans un restaurant péruvien, c'est une façon de garder et de reproduire certains repères identitaires à caractère ethnique car il s'agit d'un sport populaire au Pérou et que le répondant apprécie. En

d'autres mots, ce sport fait partie de son système de valeurs culturelles. Par contre, le hockey n'a pas de réelle signification pour lui. Le cas de Sandra est différent car elle s'est sentie « une fan de l'équipe québécoise » en regardant un match de Hockey.

Dans ces exemples, nous repérons des pratiques culturelles en opposition. D'autres pratiques sont déjà ancrées mais se trouvent déplacées dans le nouveau contexte. Force est de constater que les conditions d'existence favorisent aussi l'incorporation de nouvelles pratiques de loisir et c'est par la rencontre de schèmes de dispositions et de ces nouvelles pratiques que les goûts et la pratique évoluent, ce qui stimule la participation à la société, autrement dit l'intégration sociale.

La matrice suivante nous permet de classifier les activités de loisir de chacun de nos répondants et de présenter d'une manière schématique les principaux motifs qu'ils associent à leurs loisirs. Nous associons ces activités à des « typologies » que nous reprenons des travaux d'Elias, Dunning et Dumazedier.

**Matrice 2 : Les activités de loisir : classification et signification selon les répondants**

| Répondant | Âge | Occupation        | Loisirs  | Motif  | Typologie de l'activité  |
|-----------|-----|-------------------|--|--|--|
| Marcel    | 36  | Travail-<br>Étude | <ul style="list-style-type: none"> <li>Gym</li> <li>Activités de plein air</li> <li>Cours de chinois</li> </ul>  | <ul style="list-style-type: none"> <li>Maintenir l'équilibre mental et physique</li> <li>Bien être</li> <li>Compensation</li> <li>Déroulement</li> <li>Se cultiver</li> <li>Amusement</li> </ul> | <ul style="list-style-type: none"> <li>Ludique</li> <li>Dé-routinissant</li> <li>Libératoire</li> <li>Plaisante</li> </ul>   |
| Louis     | 33  | Travail-<br>Étude | <ul style="list-style-type: none"> <li>Fréquenter des bars et des clubs de streap-tease</li> <li>Aller en discothèque</li> <li>Rencontrer des amis</li> <li>Boire et fumer</li> </ul>  | <ul style="list-style-type: none"> <li>Amusement</li> <li>Compensation</li> </ul>  | <ul style="list-style-type: none"> <li>Sociabilité</li> <li>Dé-routinissant</li> <li>Plaisante</li> </ul>  |
| Jean      | 30  | Travail           | <ul style="list-style-type: none"> <li>Aller aux concerts de rock</li> <li>Regarder la télé péruvienne</li> <li>Se tenir informé de la réalité péruvienne sur internet</li> <li>Bavarder avec sa famille</li> <li>Écouter de la musique</li> <li>Regarder des films</li> </ul> | <ul style="list-style-type: none"> <li>Distraction</li> <li>Détente</li> <li>Compensation</li> <li>Amusement</li> </ul>  | <ul style="list-style-type: none"> <li>Mimétique</li> <li>Libératoire</li> <li>Dé-routinissant</li> <li>Plaisante</li> </ul>                                       |
| Stéphane  | 31  | Travail-<br>Étude | <ul style="list-style-type: none"> <li>Cours de salsa</li> <li>Gym</li> <li>Fréquenter des bars et des restos</li> <li>Rencontrer des amis</li> <li>Jeux vidéo</li> <li>Lire</li> </ul>  | <ul style="list-style-type: none"> <li>Détente</li> <li>Bien être</li> <li>Relâchement</li> <li>Compensation</li> <li>Amusement</li> <li>Se cultiver</li> </ul>                                  | <ul style="list-style-type: none"> <li>Mimétique</li> <li>Sociabilité</li> <li>Ludique</li> <li>Dé-routinissant</li> <li>Libératoire</li> <li>Plaisante</li> </ul> |
| Sandra    | 33  | Travail           | <ul style="list-style-type: none"> <li>Aller en discothèque, au bar, au resto péruvien et québécois</li> <li>Gym</li> <li>Lire</li> <li>Flâner</li> </ul>  | <ul style="list-style-type: none"> <li>Amusement</li> <li>Détente</li> <li>Relâchement</li> <li>Bien être</li> <li>Compensation</li> </ul>   | <ul style="list-style-type: none"> <li>Dé-routinissant</li> <li>Sociabilité</li> <li>Ludique</li> <li>Libératoire</li> <li>Plaisante</li> </ul>                    |

Dans le contexte de notre recherche, nous concluons que les activités de loisir favorisent l'intégration. De par la nature de ces activités, elles peuvent combler les besoins de défoulement, d'amusement et de compensation (récupérer), et fonctionner comme un vecteur d'acculturation positif. Ces activités s'inscrivent dans un processus où il faut acquérir ou développer des connaissances et des compétences pour participer à la vie quotidienne. En outre, nous voulons mettre en exergue que la « *moralité de l'amusement* » (Wolfenstein et Mead, 1955), c'est-à-dire l'amusement comme une valeur sociale, d'une façon ou d'une autre, se manifeste dans toutes les activités de loisir de nos répondants et se révèle positive dans l'intégration parce qu'elle donne un sens à leurs vie à travers la quête du plaisir (Elias et Dunning, 1994), et qu'elle favorise l'estime de soi (Wolfenstein et Mead, 1955; p. 174), et qu'elle devient source de motivation pour configurer des stratégies aidant à faire face aux enjeux de l'adaptation. En outre, elle concorde avec le schème de valeurs de la société d'accueil où « *l'amusement s'infiltré dans la sphère du travail* » par exemple<sup>41</sup> (Desrochers, 1982; p. 24). Enfin, les loisirs aident l'individu à s'échapper de ses obligations routinières et de la monotonie de ses conditions d'existence.

Dans ce chapitre nous avons apporté quelques pistes à propos du rôle des loisirs pendant le processus d'intégration ainsi que la signification de ces pratiques pour nos répondants. Nous avons remarqué que les activités de loisir sont des pratiques engendrées par l'habitus (pratiques culturelles) que l'immigrant se propose d'adopter « stratégiquement » pour faire face aux épreuves quotidiennes d'adaptation et de participation à la vie sociale. Évasion, détente, plaisir et liberté, peuvent se conjuguer. C'est d'ailleurs ce que nous constatons dans le choix de nos interlocuteurs. Par exemple, le Gym pour Marcel, les bars pour Louis, les concerts de rock pour Jean, l'école de salsa pour Stéphane, les restaurants péruviens pour

---

<sup>41</sup> L'amusement en tant que valeur sociale.

Sandra. Ils ont unanimement soutenu faire ce qu'ils aiment et qu'ils choisissent leurs loisirs avec liberté. Le choix du loisir est accompagné d'une sorte de quête du plaisir. Selon les diverses expériences de nos répondants, la fréquentation d'amis appartenant à la même communauté ethnique ou à d'autres communautés encourage une sorte de satisfaction symbolique pouvant atténuer le sentiment de malheur, de solitude ou de manque, principalement parce que ces immigrants sont arrivés et sont restés au Québec complètement seuls. D'autre part, l'assistance à un match de soccer en tant que supporteur ou joueur (Jean, Sandra), ou aller à un concert d'un groupe aimé par l'individu (Jean), sont des activités qui donnent du plaisir aux personnes concernées et constituent des « événements mimétiques », dans la mesure où ces activités concordent avec un désir de dé-routinisation et d'excitation, et permettent l'extériorisation des émotions grâce à un relâchement modéré du contrôle de soi.

## **Conclusion**

### **L'impact du loisir sur l'intégration des minorités ethniques**

Au cours de cette recherche, nous avons analysé le rôle du loisir dans l'intégration de cinq individus d'origine péruvienne. Partant du cas particulier des Péruviens pour illustrer la problématique de recherche, nous avons évoqué les problèmes rencontrés par les minorités visibles dans l'installation, l'adaptation et, finalement, l'intégration à la société d'accueil. C'est dans ce contexte que nous avons découvert la difficulté du processus d'intégration, en lien avec les exigences d'adaptation à une nouvelle société. Tous nos répondants ont mentionné une certaine souffrance à cause de la solitude, des exigences d'acculturation (difficultés cognitives par rapport à l'apprentissage des deux langues officielles au Canada), du souci, de l'incertitude par rapport à l'avenir, du manque d'un réseau de soutien, du climat, du chômage, des conditions de travail (boulot « déclassant »), de la discrimination perçue, de la nostalgie, etc. Le loisir serait un moyen stratégique d'adaptation pour faire face aux enjeux liés à l'intégration. Cette stratégie vise aussi à une meilleure participation à la société hôte par le biais de la consommation de biens et de services, et des activités libératrices et amusantes.

L'adaptation est une condition incontournable de tout processus d'intégration. Elle prend des formes variables. L'intégration n'implique pas une assimilation totale à la culture du groupe majoritaire québécois pas plus qu'elle n'exige la pleine identification avec le patrimoine culturel et identitaire de la société d'accueil. C'est dans ce contexte que nous avons mis en évidence que le loisir a un impact positif sur le nouvel arrivant, notamment dans la mesure où s'intégrer ne signifie pas perdre ses repères mais plutôt s'incorporer dans certains domaines tels que l'emploi, la vie sociale et culturelle.

Le loisir est partie intégrante du processus d'intégration à la société d'accueil. Ledit processus se manifeste comme une dynamique visant l'accroissement des capitaux culturel, social et économique, notamment à partir de l'apprentissage des langues officielles, le réseautage, le revenu par le travail, etc. L'intégration suppose l'appropriation de valeurs et de normes locales, ce qui conduit à une meilleure compréhension de la société. L'immigrant acquiert de l'autonomie en parlant la langue locale et en s'habituant à son nouvel entourage, aux habitudes, aux façons de faire, etc. Ces éléments nous semblent importants principalement en lien avec la construction du « sentiment d'intégration » (se sentir intégré) chez l'immigrant.

Par le loisir, les rapprochements avec le groupe majoritaire sont facilités et favorisés. En effet, des liens d'amitié se développent grâce à des expériences sociales (sociabilité) et socialisatrices diverses, et à la consommation de biens et de services. La reproduction de l'identité ethnique notamment à travers la communalisation ethnique est également favorisée par le loisir. L'harmonie entre la communalisation et l'intégration permettent alors à l'immigrant de traverser différents espaces et rencontrer divers groupes (Tirone et Pedlar, 2005) ainsi que de s'accorder une satisfaction plaisante parce que le loisir est une affaire étroitement liée à la quête du plaisir. L'immigrant obtient satisfaction notamment par l'accès à des réseaux sociaux, c'est-à-dire par des échanges sociaux avec la famille, les amis, le couple, etc., ou par l'échange de ressources, symboliques (le langage) ou matérielles (l'entraide, des biens et des services ethniques, de l'information à propos des emplois ou des logements, etc.).

### **La stratégie d'intégration**

Dans une société comme celle de Montréal où la diversité ethnique est évidente, l'intégration n'implique pas exclusivement l'interaction avec le groupe majoritaire. Même si la diversité est une réalité palpable, le « *vivre ensemble* » se

construit sur la cohérence et la cohésion qu'il faut garder dans l'organisation de l'espace social (Durkheim, 1960, 1973). Ainsi, le fonctionnement social s'articule-t-il autour de la protection des droits de tous les citoyens et la pleine participation. Les immigrants sont confrontés à cette « contrainte » dès leur arrivée, ce qui configure la situation à laquelle l'immigrant doit faire face. Le nouvel arrivant doit s'intégrer à la communauté, au marché du travail et à la vie politique, ce qui d'ailleurs pourrait provoquer un sentiment de malheur dû aux épreuves de l'acculturation et à quelques autres enjeux sociaux liés à l'intégration, dont l'internalisation de nouvelles valeurs et de façons de penser, l'adaptation à un nouvel espace (Abou, 1981; Abou, Hernandez, et Micolis, 1987), l'adaptation au climat, l'apprentissage de nouvelles normes sociales, l'apprentissage de la langue du groupe majoritaire comme une nécessité, la perte d'amis et l'éloignement des parents, l'apprentissage de ses droits et de ses obligations en tant que citoyen, l'insertion à l'emploi en désavantage puisque l'expérience professionnelle acquise dans le pays d'origine n'est pas toujours systématiquement reconnue, etc. (S. Noh, 2003; p. 233).

Afin de surmonter les barrières propres à la pleine participation, ils déclenchent une stratégie d'intégration qui passe par l'acculturation (notamment par l'apprentissage de la langue et l'internalisation de valeurs, de coutumes, etc.), l'intégration économique (se trouver un emploi), l'intégration sociale et culturelle (se trouver un logement, le réseautage, la participation sociale et culturelle où le rôle du loisir est remarquable, le retour aux études pour obtenir un diplôme octroyé par un établissement d'enseignement local et ainsi démontrer avoir une formation à hauteur des exigences des employeurs d'ici) et l'intégration juridique (connaître ses droits et ses devoirs).

En ajoutant à l'analyse la notion de loisir, nous avons remarqué qu'en contexte migratoire, les loisirs ne sont pas tant un élément de distinction qu'une mise en pratique d'activités qui renvoient à un ensemble de valeurs, d'habitudes et de goûts. Cet ensemble s'enracine dans l'habitus et fonctionne comme un système

de schèmes de perception et d'appréciation (Bourdieu, 2001). À voir l'importance qu'accordent les immigrants à certaines activités de loisir (dispositions), nous constatons que ces dernières sont en réalité des pratiques culturelles. À cet égard, les conditions matérielles et symboliques du contexte (la vie quotidienne de l'immigrant) encouragent la pratique de certaines activités, mais les dissuadent d'en pratiquer d'autres.

Toutefois, il se peut que dans cette trajectoire sociale que nous avons identifiée comme un « *processus d'intégration* », le système de valeurs de l'immigrant se voit d'une part enrichi (en ajoutant de nouvelles habitudes et de nouveaux goûts) et, d'autre part, revendiqué (cette dernière caractéristique nous semble évidente dans la communalisation et la consommation ethnicisée, comme une manière de revivre des pratiques culturelles remémorant l'identité) (Astudillo, 2004), favorisant alors une intégration plus harmonieuse.

Dans le cas où ces activités n'ont pas favorisé l'interaction avec le groupe majoritaire, nous sommes d'avis que d'une manière ou d'une autre, elles ont favorisé l'intégration dans un sens large étant donné que celles-ci ont signifié pour les protagonistes un soulagement de la détresse causée par la solitude, etc., en ajoutant amusement, libération et plaisir. Ces activités ont de plus favorisé l'acquisition de connaissances, comme nous pouvons l'observer dans les activités qui impliquent la pratique du français par exemple. En général, le système de valeurs et de normes a été enrichi et revendiqué (on apprend mais on ne laisse pas tomber ses repères culturels).

### **Le sentiment d'intégration et le loisir**

Si la plupart de nos répondants ont déclaré ne pas encore se sentir intégrés (seulement Stéphane déclare l'être), nous observons que, selon le cas, la personne s'intègre plus ou moins facilement à certains domaines qui font clairement partie de

l'intégration. La seule manière de vérifier le niveau d'intégration de manière objective est par l'emploi, la maîtrise de la langue, l'obtention d'un diplôme au Québec, le lien avec un réseau qui ne soit pas exclusivement de Péruviens, l'autonomie, etc. Dans ce contexte, l'hermétisme ressenti de la part du groupe majoritaire (sentiment de rejet) ainsi que l'apprentissage difficile du français (surtout par rapport à l'accent québécois) jouent contre le développement d'un « sentiment d'intégration ». La participation économique par le travail et la participation socioculturelle (où le loisir peut favoriser la sociabilité et la consommation), encouragent les immigrants. Ils se sentent « vivants ». Ils sentent qu'ils sont visibles dans la société. Cependant, nous ne pouvons pas négliger les facteurs structurels dans la formation de ce sentiment, par exemple le travail « déclassant » joue contre.

Les activités sociales s'avèrent être un des mécanismes d'intégration. En effet, parmi ceux qui manifestent le plus d'ouverture et une perception positive à l'égard de leur intégration au Québec, ces loisirs leur ont permis d'intégrer divers groupes ethnique, notamment les latinos, les québécois, etc., et la consommation de biens ou de services dans des endroits publics leur a permis de mieux connaître leur milieu (apprendre à vivre dans le contexte).

En plus, il se peut qu'un individu réalise à la fois des activités individuelles et de groupe. Cependant, il n'y aura pas d'intégration significative s'il n'existe pas de vraie volonté de s'approcher des autres groupes. Clairement, c'est quelque chose que nous pouvons constater dans le contexte de certaines activités mimétiques, comme nous l'avons vu à l'égard des concerts de rock pour Jean, pour qui la satisfaction plaisante individuelle est prioritaire.

Malgré l'impact positif du loisir dans le processus d'intégration, nous ne pouvons pas soutenir catégoriquement que la plupart de nos répondants soient intégrés. Suite à l'analyse de certaines variables telles la langue (aucun sujet ne maîtrise le français), le sentiment d'appartenance à la société québécoise et

l'affiliation ethnique à leur pays d'origine, nous observons une insertion dans certains domaines de la société. Comme nous avons pu le constater, tous nos interviewés travaillent et trois d'entre eux vient d'obtenir un diplôme universitaire québécois<sup>42</sup>. Cependant, si nous prenons la notion d'intégration comme un processus évolutif se déroulant dans une société qui cherche à garder la cohésion sociale, nous observons que ces immigrants s'y encadrent et que, par ailleurs, l'intégration n'implique pas l'assimilation totale.

### **L'intégration chez les minorités**

Nombreuses sont les pistes qui nous permettent de conclure que la façon d'envisager l'intégration est en liaison avec la participation. Les activités de loisir favorisent l'adaptation et la participation et, par ricochet, l'intégration. Comme nous l'avons souligné dans notre recension de la littérature sur l'habitus, celui-ci fonctionne comme le générateur de pratiques, *un sens pratique*. On le voit plus clairement dans les dispositions pratiques de l'individu car celles-ci sont orientées, voire structurées, par l'habitus; c'est-à-dire un schème de perception, de pensée et d'action qui se trouve enraciné dans le corps et exige une certaine continuité en orientant le choix au cours de l'action. L'individu étant toujours confronté aux exigences d'adaptation de son contexte socioculturel, il intériorise et reproduit – *par socialisation* – des pratiques et des connaissances qui lui permettent de participer efficacement et avec cohérence à la vie quotidienne dans son milieu social. En ce sens, nous pourrions dire que les pratiques, les habitudes, les goûts correspondent généralement aux normes culturelles du groupe d'appartenance sociale de l'individu. En effet, l'habitus est construit par l'ensemble d'expériences du passé déposées dans l'individu au sein d'un groupe social donné. Nous participons activement à la vie sociale d'une société par le biais de pratiques qui synthétisent les

---

<sup>42</sup> Information obtenue après une année de l'entrevue.

connaissances, les compétences, les valeurs, les normes et les goûts communs à un groupe social, et qui se trouvent profondément enracinés dans l'être. Compte tenu de ce qui précède et dans le contexte de notre recherche, nos répondants découvrent de nouvelles pratiques de loisir dans le nouveau contexte de vie, ce qui déclenche un processus que nous pouvons résumer comme la rencontre de schèmes de dispositions (*habitus*) et de pratiques nouvelles, ce qui vise à la participation à la société hôte par le biais d'activités. C'est grâce à cette rencontre que les goûts et la pratique évoluent. L'*habitus* est donc activé dans l'action à travers les pratiques culturelles, dont les loisirs, et ces pratiques visent à la participation dans un sens large, par exemple, rencontrer des amis d'un même groupe ethnique, aller regarder un film dans une langue qu'on ne maîtrise pas, mettre en pratique une langue étrangère dans une rencontre multiethnique, etc.

La participation à la société d'accueil par le biais d'activités de loisir est une sorte de participation qui se développe par « vocation », comme un choix personnel engendré jusqu'à un certain point par un système de dispositions durable et transposable à caractère culturel (l'*habitus*). Le choix est aussi déterminé par les autres conditions d'existence de l'individu (âge, genre, milieu social, groupe ethnique, le volume des capitaux économique, sociaux et culturel, position dans l'espace social, nouveau contexte de vie). Tous ces éléments, en l'occurrence, déterminent les goûts et les préférences des individus, ce que nous pouvons observer dans leurs différents « styles de vie ».

L'intégration à travers la participation veut dire que l'immigrant met à contribution ses compétences et ses connaissances, comme quelque chose de positif à la société d'accueil. Ces nouveaux arrivants évaluent leur intégration en fonction de leur participation à la vie économique, sociale et culturelle. La participation civique n'a pas été abordée dans cette recherche parce qu'aucun de nos répondants n'avait la nationalité canadienne au moment de l'entrevue et qu'aucun n'a abordé ce sujet. Pourtant, en faisant une sorte de suivi de nos

répondants une année après nos entrevues, nous avons pris connaissance que deux d'entre eux (Marcel et Louis) venaient d'obtenir la nationalité canadienne<sup>43</sup>. Force est de constater qu'opter pour cette nationalité est finalement une référence positive d'intégration. En effet, tous nos répondants sont toujours au Québec et les autres trois individus qui ne l'ont pas encore obtenue manifestent un vif intérêt pour y parvenir, et puis rester à Montréal.

En plus, bien que la langue et l'emploi soient les deux facteurs clés qui permettent aux immigrants de communiquer et d'interagir en société, ainsi que de satisfaire leurs besoins grâce à un revenu, l'apport du loisir s'avère positif dans cette démarche, notamment parce qu'il favorise l'interaction sociale et qu'il s'avère une stratégie d'adaptation. En effet, le loisir constitue un champ intéressant où s'ouvre la possibilité de participer activement à d'autres champs par le biais d'activités qui les mettent en contact les uns avec les autres. En général, le loisir devient un « moyen » pour participer, s'adapter et s'intégrer, grâce à des activités mimétiques « *dé-routinisantes* » qui engendrent des situations où il est possible d'acquérir des compétences, et d'exprimer des émotions et des goûts avec une certaine liberté reposant sur « l'autocontrôle », durant un moment d'évasion plaisant.

Finalement, même si nous n'avons fait qu'une étude exploratoire et partielle du rôle du loisir dans l'intégration des communautés culturelles, cela nous permet de corroborer que ce domaine, bien que négligé dans la sociologie de l'immigration, peut aider à expliquer des particularités à l'égard du processus d'intégration des minorités ethniques et des stratégies que les immigrants se proposent dans ce but tout au long de leur trajectoire sociale. Toutefois, il faudrait mener des études plus larges pour ainsi enrichir l'argumentation du loisir comme vecteur d'intégration sociale et culturelle des minorités et, par ailleurs, faire des comparaisons entre elles.

---

<sup>43</sup> Pour obtenir la citoyenneté canadienne il faut avoir le statut de résident permanent, avoir vécu au moins 1095 jours au Canada, ne pas avoir d'antécédents criminels, maîtriser l'une des deux langues officielles (soit l'anglais ou le français) et avoir complété les démarches administratives.

## Bibliographie

- Abou, S. (1981). *L'identité culturelle : relations interethniques et problèmes d'acculturation*. Paris: Anthropos.
- Abou, S., Hernandez, C., et Micolis, M. (1987). *Liban déraciné : fils et filles d'émigrés* (Nouv. éd. augm. / ed.). [Paris]: Plon.
- Astudillo, S. (2004). *La participation civique de nouveaux(elles) citoyen(ne)s canadien(ne)s originaires du Pérou*. Montréal: Université de Montréal.
- Belbah, M. (1999). Le déclassé. Des conditions de l'émigration et de l'immigration comme condition. *Migrance*, n° 14 (1er trimestre).
- Belbah, M., de Galembert, C., et Gimbert, V. (2004). L'enquête à l'épreuve du fait migratoire (avant-propos). *Terrains & travaux*, 7(2), 8-14.
- Billings, A. G., et Moos, R. H. (1981). The role of coping responses and social resources in attenuating the stress of life events. *Journal of Behavioral Medicine*, 4(2), 139-157.
- Bourdieu, P. (1979). *La distinction : critique sociale du jugement*. Paris: Éditions de Minuit.
- Bourdieu, P. (1980a). Comment peut-on être sportif? Chapitre 15 dans *Questions de sociologie*. pp. 189-195, Paris, Éd. de Minuit.
- Bourdieu, P. (1980b). *Le sens pratique*. Paris: Les Editions de Minuit.
- Bourdieu, P. (1994). *Raisons pratiques sur la théorie de l'action*. Paris: Éditions du Seuil.
- Bourdieu, P. (2001). *Science de la science et réflexivité : cours du collège de France 2000-2001*. Paris: Raisons d'agir.
- Bourdieu, P. (2002). « Dévoiler les ressorts du pouvoir ». In Poupeau, Frank et Thierry Discepolo (dir.), *Pierre Bourdieu – Interventions 1961-2001* (pp. 173-176). Marseille-Montréal, Agone-Comeau & Nadeau.
- Bourdieu, P., et Dantier, B. (2004). L'habitus en sociologie entre objectivisme et subjectivisme. from <http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.bop.hab>
- Bourhis, R. Y., Moise, C. L., Perreault, S., et Lepicq, D. (1998). *Immigration et Intégration: vers un modèle d'acculturation interactif*. Cahiers des conférences et séminaires scientifiques No. 6 : Montréal, QC : Chaire Concordia-UQAM en études ethniques.
- Boutin, G. (1997). *L'entretien de recherche qualitatif*. Sainte-Foy: Presses de l'Université du Québec.
- Busch, M.-C. (1974). *La sociologie du temps libre : problèmes et perspectives : contribution à une définition du champ d'étude*. Paris ; La Haye: Mouton.
- Calvo, G., et Menendez Vergara, E. (1985). *Ocio y prácticas culturales de los jóvenes*. Barcelona: Publicaciones de juventud y sociedad, S. A.
- Canada. Les immigrants sur le marché du travail canadien. Retrieved on April, 2008, from <http://www.statcan.ca/Daily/Francais/070910/q070910a.htm>
- Canada. Minorité visible. Retrieved on April, 2008, from [http://www.statcan.ca/francais/freepub/81-004-XIF/def/vismindef\\_f.htm](http://www.statcan.ca/francais/freepub/81-004-XIF/def/vismindef_f.htm)

- Corbin, J. M., et Strauss, A. L. (2008). *Basics of qualitative research : techniques and procedures for developing grounded theory* (3rd ed.). Thousand Oaks, Calif.: Sage Publications.
- Cuche, D. (2004). *La notion de culture dans les sciences sociales* (3e éd. ed.). Paris: La Découverte.
- Darmon, M., et Singly, F. d. (2006). *La socialisation*. Paris: A. Colin.
- Degenne, A., et Forsé, M. (1994). *Les réseaux sociaux : une analyse structurale en sociologie*. Paris: Armand Colin.
- Desrochers, R. (1982). *Vers une conceptualisation du loisir répondant aux véritables besoins [microforme]*. Montréal: Université de Montréal.
- Dumazedier, J. (1962). *Vers une civilisation du loisir?* Paris: Editions du Seuil.
- Dumazedier, J. (1966). *Loisir et culture*. Paris: Editions du Seuil.
- Dumazedier, J. (1974). *Sociologie empirique du loisir : critique et contre-critique de la civilisation du loisir*. Paris: Editions du Seuil.
- Durkheim, É. (1960). *Le suicide : étude de sociologie* (Nouv. éd.-- ed.). Paris: Presses universitaires de France.
- Durkheim, É. (1973). *De la division du travail social* (9e ed.). Paris: Presses Universitaires de France.
- Elias, N. (1996). *Du temps / Norbert Elias ; trad. de l'allemand par Michèle Hulin*. Paris: Fayard.
- Elias, N., et Dunning, E. (1994). *Sport et civilisation : la violence maîtrisée*. Paris: Fayard.
- Friedmann, G. (1964). *Le travail en miettes ; spécialisation et loisirs* (Nouvelle ed.). Paris: Gallimard.
- Gaffié, B. (2004). Confrontations des représentations sociales et construction de la réalité. *Journal International sur les Représentations Sociales*, 2 (1).
- Gauthier, B. (2003). *Recherche sociale [ressource électronique] : de la problématique à la collecte des données* (4e ed.). Sainte-Foy [Que.]: Presses de l'Université du Québec.
- Ho, C. (1999). « Caribbean Transnationalism as a Gendered Process ». *Latin American Perspectives*, vol. 26, no. 5(108), pp. 34-54.
- Juteau, D. (1999). *L'ethnicité et ses frontières*. Montréal: Presses de l'Université de Montréal.
- Karim, K.-H. (1996). *La définition de minorité visible : une analyse historique et culturelle: Recherche et analyse stratégiques (RAS)*. Planification Stratégique et coordination des politiques. Ministère du patrimoine canadien.
- Lahire, B. (2004). *La culture des individus : dissonances culturelles et distinction de soi*. Paris: Découverte.
- Lahire, B. (2005). *L'homme pluriel : les ressorts de l'action*. Paris: Armand Colin.
- Lazega, E. (1994). Analyse de réseaux et sociologie des organisations. *Revue française de sociologie*, XXXV(2), 293-320.
- Levitt, P., et Jaworsky, B. N. (2007). "Transnational Migration Studies: Past Developments and Future Trends". *Annual Review of Sociology*, vol. 33(1), pp. 129-156.

- Marucchi-Foino, A. (2007). *La participation sociale au quotidien. Une analyse de l'emploi de temps*. Université de Montréal.
- Maxwell, J. (2005). *Qualitative research design : an interactive approach* (2nd ed.). Thousand Oaks, CA: Sage Publications.
- Mutoo, V. (2001). *La discrimination à l'égard des minorités visibles sur le marché du travail et son impact sur la rétention de ces populations dans la communauté urbaine de Québec (CUQ)*: Rapport de recherche présenté à la Ligue des droits et libertés- Section de Québec.
- Noh, S. (2003). Perceived discrimination and depression: Moderating effects of coping, acculturation, and ethnic support. *American Journal of Public Health*, 93(2), 232.
- Noh, S., et Avison, W. R. (1996). Asian Immigrants and the Stress Process: A Study of Koreans in Canada. *Journal of Health and Social Behavior*, 37(2), 192-206.
- Peraldi, M. (2002). *La fin des norias? : réseaux migrants dans les économies marchandes en Méditerranée*. Paris: Maisonneuve & Larose ; Maison méditerranéenne des sciences de l'homme.
- Pires, A. (2007). Échantillonnage et recherche qualitative essai théorique et méthodologique. *Classiques des sciences sociales. Les sciences sociales contemporaines ; 2941*, from <http://dx.doi.org/doi:10.1522/030022877>
- Portes, A. (1995). *The Economic sociology of immigration : essays on networks, ethnicity, and entrepreneurship*. New York: Russell Sage Foundation.
- Pronovost, G. (1997). *Loisir et société : traité de sociologie empirique* (2e ed.). Sainte-Foy: Presses de l'Université du Québec.
- Pronovost, G. (2005). *Temps sociaux et pratiques culturelles*. Sainte-Foy: Presses de l'Université du Québec.
- Québec. (1990). Au Québec pour bâtir ensemble. Énoncé de politique en matière d'immigration et d'intégration. Québec: DIRECTION DES COMMUNICATIONS DU MINISTÈRE DES COMMUNAUTÉS CULTURELLES ET DE L'IMMIGRATION DU QUÉBEC.
- Québec. (2008). Tableaux sur l'immigration au Québec 2003-2007. from [http://www.micc.gouv.qc.ca/publications/fr/recherches-statistiques/Immigration\\_Qc\\_2003-2007.pdf](http://www.micc.gouv.qc.ca/publications/fr/recherches-statistiques/Immigration_Qc_2003-2007.pdf)
- Riesman, D. (1964). *Abundance for what? and other essays*. Garden City, N.Y.: Doubleday.
- Sanchez Garcia, R. (2008). Ethnomethodological analysis on habitus' dynamism in Bourdieu and Elias within the development of body activities. *Revista Española de investigaciones sociológicas*, 124, 209-231.
- Sapiro, G. (2004). « Des techniques du corps aux formes symboliques : le concept d'habitus ». In *Louis Pinto, Gisèle Sapiro et Patrick Champagne (dir.) Pierre Bourdieu, sociologue* (pp. 64-78). Paris: Fayard.
- Taboada-Leonetti, I. (2000). « Citoyenneté, nationalité et stratégies d'appartenance ». In: J. Costa-Lascoux, M.A. Hily et G. Vermès (dir.), *Pluralité des cultures et dynamiques identitaires*, Paris : L'Harmattan, pp. 95-120. ISBN : 2-7384-9178-2, 300 p.

- Tirone, S., et Pedlar, A. (2005). Leisure, place and diversity: the experiences of ethnic minority young adults. *Canadian ethnic studies, XXXVII no. 2*, 32-48.
- Weber, M. (1995). *Économie et société*. Paris: Pocket.
- Wolfenstein, M., et Mead, M. (1955). *Childhood in contemporary cultures*. Chicago: University of Chicago Press.
- Zunzunegui, M.-V., Forster, M., Gauvin, L., Raynault, M.-F., et Douglas Willms, J. (2006). Community Unemployment and Immigrants' Health in Montreal. *Social science & medicine, 63(2)*, 485-500.

## Annexe

### Guide d'entrevue

#### ***Indicateurs sociodémographiques, statut migratoire et réseaux***

- Quel est votre âge?
- Quel est votre statut civil?
- Quel est le diplôme d'études le plus élevé reconnu par l'État que vous ayez obtenu?
- Avez-vous des enfants?
- Dans quelle ville habitez-vous?
- Avec qui habitez-vous?
- Dans quelle année êtes-vous arrivé au Québec?
- Comment êtes-vous arrivé au Québec?
- Êtes-vous arrivé directement du Pérou? Si non, de quel pays?
- Pourquoi vous avez quitté votre pays?
- Aviez-vous des amis ou des parents au Québec avant de quitter votre pays? Si oui, de quel pays venaient-ils?
- Est-ce que vous restez en contact avec des personnes chez-vous ou ailleurs? Si oui, précisez les pays, les moyens utilisés (téléphone, internet, autres), la fréquence.

#### ***Démarches et impressions pendant les premiers mois au Québec***

- Racontez-moi votre trajectoire après votre arrivée au Québec (tenir compte de la francisation, l'emploi, les sentiments, etc.)

#### ***Le temps libre***

- Comment passez-vous normalement une journée?
- Qu'est-ce que vous faites lors de votre temps libre?
- Quels étaient les loisirs que vous pratiquiez au Pérou?
- Quels sont vos loisirs actuellement? (Tenir compte de loisirs qu'on laisse tomber et ceux qu'on incorpore dans le stock de schèmes chez l'individu).
- Avez-vous faites des connaissances dans ce contexte? Si oui, comment s'est-il déroulé?
- Quel est votre point de vue à propos du sport? (des goûts, la pratique du sport au pays d'origine et au pays d'accueil, réseautage, etc.)

### ***La communalisation***

- Fréquentez-vous des restaurants péruviens? Si oui, lesquels, quand, combien d'argent vous dépensez par mois? Avez-vous faites des connaissances dans ce contexte? Si oui, comment s'est-il déroulé?
- Fréquentez-vous une association péruvienne? Si oui, lesquelles, quand?
- Dans le cas où le répondant fréquente des amis péruviens : comment se déroule vos rencontres avec vos amis? (décrire les activités qu'on fait)
- Participez-vous à des fêtes et des spectacles culturels péruviens (la fête nationale, etc.)? Pourquoi?

### ***Le rapprochement à la société québécoise***

- Comment décrivez-vous votre niveau de français?
- Comment décrivez-vous votre niveau d'anglais?
- Participez-vous à des événements québécois, soit un spectacle sportif comme le hockey, la fête du Québec, etc.? Pourquoi?
- Selon votre expérience, est-ce que vous avez fait des connaissances grâce à vos loisirs? Si oui, est-ce que ce fait a favorisé votre rapprochement d'une communauté quelconque?
- Pourriez-vous décrire les situations où vous avez rencontré ou interagi avec autres communautés comme les québécois, les arabes, etc.? (Tenir compte de la mise en pratique des langues officielles au pays, la connaissance des habitudes différentes, etc.).
- Gardez-vous la possibilité de déménager à une autre province? Pourquoi?

### ***L'intégration***

- Comment définissez-vous l'intégration?
- Croyez-vous qu'il y a de la discrimination au Québec? Si oui, pourquoi?
- Vous-vous sentez intégré? Comment décrivez-vous votre situation?
- Songez-vous à retourner chez-vous? Si oui, pourquoi?
- En général, croyez-vous que le loisir pourrait favoriser l'intégration? Pourquoi?